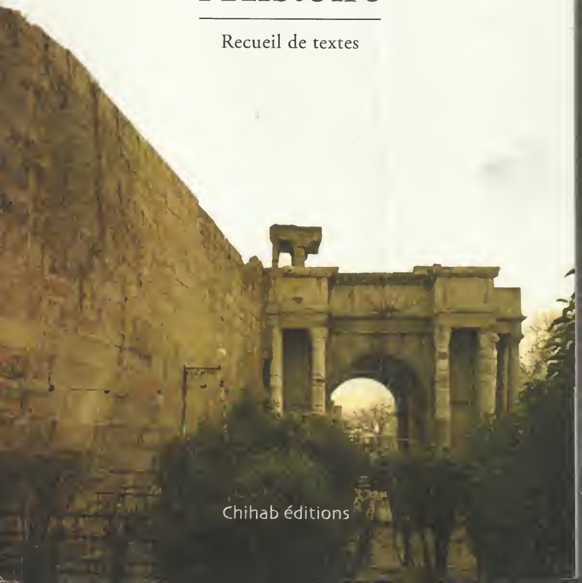
Abdelkrim Hanini

Tébessa à travers l'Histoire

Recueil de textes



Chihab éditions

Abdelkrim Hanini

Tébessa à travers l'Histoire

Recueil de textes

CHIHAB EDITIONS

Note de l'Éditeur

Si l'on veut découvrir l'histoire de l'Algérie profonde à travers l'histoire de nos multiples régions, il faut suivre l'exemple de l'Auteur.
En effet, cet homme passionné par sa ville, TEBESSA et sa région, a lu, sélectionné et ordonné toute la littérature savante disponible.
Un travail patient, au terme duquel il nous donne à lire l'histoire tourmentée et grandiose à la fois, d'une ville, carrefour de civilisations. Au fil des chapitres, vous découvrirez le destin pluriel et singulier de l'antique Theveste.
Ce recueil de textes est destiné à un public profane, et à tout lecteur soucieux de connaître l'histoire de son pays, plusieurs fois millénaire. Il s'adresse aussi aux étudiants et aux chercheurs qui trouveront une somme de données riche et variée.
Un pays que sa position géographique et sa façade maritime ont exposé à des invasions multiples à travers les siècles, mais qui a su à chaque fois se libérer de l'envahisseur et qui a su s'enrichir au contact des autres civilisations au fil du temps.
L'Auteur a fait œuvre utile et nous ne pouvons qu'encourager ce type d'initiative et espérer que des passionnés d'autres villes d'Algérie suivent son exemple et se mettent à fouiller le passé de leur région afin d'éclairer les Algériens sur le destin exceptionnel de leur pays et qu'ils en tirent une fierté légitime.

صدر هذا الكتاب بدعم من وزارة الثقافة
في إطار الصندوق الوطني لترقية الفنون و الآداب

Isbn : 978-9961-63-8170
Dépôt légal : 3619-2009

INTRODUCTION

Hier, ceux pour qui s'éveillaient le désir et la curiosité bien légitimes de connaître le passé de leur région ou de leur cité, sont généralement privés d'ouvrages d'histoire, ou bien leur accessibilité est impossible.

Aujourd'hui, grâce au progrès allant croissant de l'outil informatique, à la disponibilité de l'Internet et au nombre infini de manuscrits, de mémoires, de documents historiques, il est aisé de dire que toutes les recherches sont fructueusement concluantes.

À ce titre, rechercher dans le passé les vestiges d'une contrée ou d'une ville, étudier les diverses étapes de son développement mettre en lumière les principaux faits qui ont marqué son évolution devient une tâche réalisable en alliant méthodologie et patience.

L'idée même de ce modeste travail a germé dans mon esprit, lorsque je me suis attaché à rechercher le passé lointain de ma ville.

Décidé à accomplir ce vœu, je me suis donc attelé à réunir autant que possible les informations disponibles et disparates pour concevoir ce modeste recueil bibliographique qui je l'espère répondra à l'attente de tous ceux qui s'intéressent aux événements qui ont jalonné l'histoire de la ville plus que millénaire, l'ancienne Théveste.

PRÉLIMINAIRE

On a dit, et l'on n'a cessé de répéter cette grande vérité : La chronologie est l'œil de l'histoire.

« La chronologie, est une espèce de perspective immense et à perte de vue dont le fond est parsemé de nuages épais, à travers lesquels on aperçoit de distance en distance un peu de lumière «**Extrait de l'essai sur l'histoire chronologique de plus de 80 peuples de l'antiquité. M. de Laborde. 1872.**

Les mémoires, notes, notices, études et réflexions, qui suivent et forment ce recueil bibliographique reflètent chronologiquement, quelque peu l'histoire de l'antique Théveste (Tébessa) et de sa région.

Cette Chronologie de l'histoire commence par le paléolithique moyen, où la civilisation atérienne s'était épanouie près de Tébessa (Est) et qui doit son nom à Bir el-Ater, où on en a retrouvé la trace, et suit approximativement le cheminement suivant :

-1 000,000 à -7 500 ans Préhistoire/Civilisation Atérienne (-50 000 à -7 500 ans)

-7 500 à -2 000 ans	Protohistoire/Civilisation Capsienne
-1 250 à 250	Antiquité
-1 250 à -146	Comptoirs Phéniciens en Algérie
-500 à l'an 500	Sahara des Garamantes

-250 à -25	ÉtatdeNumidie(guerrespuniques,règne de Jugurtha)
-25 à 647	Premières colonisations européennes
-25 à 430	Occupation Romaine
477 à 533	Domination Vandale
534 à 647	Domination Byzantine
647 à 776	Islamisation
647 à 743	Califat Omeyyade
743 à 776	Révoltes Berbères
776 à 1512	Dynasties Musulmanes Berbères
776 à 909	Dynastie Rostemide
909 à 934	Dynastie Fatimide
934 à 1015	Dynastie Ziride
1015 à 1062	Dynastie Hammadide et Hilalienne
1062 à 1147	Dynastie Almoravide
1147 à 1152	Dynastie Hammadide
1152 à 1235	Dynastie Almohade
1235 à 1512	Dynastie Zianide
1515 à 1830	Régence d'Alger
1830 à 1962	Colonisation française

Chapitre I

Paléolithique moyen 250.000 à 50.000 av. J. C
L'Acheuléen cède à l'Atérien 50.000 à 20.000 av. J. C
Gisement de Bir El-Ater, dans les Nememcha -100kms)
.(au Sud de Tébessa – Extrémité Est du Djebel Onk
Néolithique ancien 7.500 av. J. C
(Escargotières, collines de pierres – Damous el-Ahmar)
Civilisation Capsienne XVIe au IXe siècle av. J. C

La préhistoire de la région de Tébessa est représentée par trois grandes périodes nettes, qui débutent par l'Acheuléen, cédant à l'Atérien pour finir par le Capsien, autrement dit du Paléolithique moyen 250.000 avant J.C., au IXe siècle avant J.C.

Ce qui caractérise ces périodes, c'est la découverte par des chercheurs éminents de preuves diverses justifiant de l'existence de cultures attestant de civilisations anciennes.

Les nombreux sites rencontrés, escargotières Kef Zour D dans le sud de bassin de Thlidjène, station abris de Bir Sedet (Chéria), stations préhistoriques à Ferkane et Négrine, sculptures rupestres (Khanguet El-mouahed), coquilles perforées de Gibbosulus de Nassarius trouvée à un emplacement archéologique dans l'Oued Djabbana (Bir el-Ater), pour ne citer que ces derniers, avaient incité les scientifiques à d'innombrables fouilles, depuis.

• Un site acheuléen rencontré à El-Aouinet, selon l'outillage retrouvé

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette AUMASSIP – 2001 – p 30 »

Un Acheuléen ancien tel qu'il a été retrouvé à Ternifine, d'où le débitage Levallois est absent ou extrêmement rare, et qui est caractérisé par des bifaces épais, aux arêtes sinueuses, coexistant avec des pièces à section triangulaire dites trièdres, se rencontre en divers endroits ; c'est lui qui a été identifié à Mansourah, à El-Aouinet, au Nord de Tébessa. Un autre gisement important est connu dans la région de Tlemcen, au lac Karar.

• Naissance de la civilisation Atérienne (Oued Djabbana – Bir El-Ater

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette AUMASSIP – 2001 – p 55 »

En 1922, le terme « Atérien » était proposé par M. Reygasse pour désigner ces sacs à outils où se rencontraient des objets épais nantis d'un pédoncule, mais ce n'est qu'en 1967 qu'une définition en fut donnée.

Pour J. Tixier, à qui on la doit, l'Atérien est un faciès moustérien dans lequel se pratique couramment le débitage Levallois, pouvant produire des lames, avec une proportion de grattoirs plus forte que dans tous les autres faciès moustériens et une partie non négligeable de l'outillage formée de pièces qui présentent à leur base un pédoncule permettant un emmanchement.

Les premières pièces à pédoncule furent rencontrées par G. Carrière à Eckmühl aux abords d'Oran vers 1885, et à peu près en même temps, en Tunisie. La découverte d'Eckmühl devait être à l'origine d'une interprétation erronée, P. Pallary, qui faisait autorité, attribuant ces « grosses flèches » à une époque tardive qu'il dénommait « Néolithique berbère ».

Cette position entrava durant une trentaine d'années la compréhension de la préhistoire maghrébine malgré des stratigraphies nettes dans la région de Tébessa où, en divers lieux, un niveau avec pièces pédonculées est surmonté d'une occupation humaine antérieure au Néolithique. Pourtant, il fallut attendre 1910 pour que M. Reygasse emporte la conviction avec la présentation du site de Bir El-Ater.

L'Atérien n'est pas seulement caractérisé par la présence d'outils à pédoncule. F. Bordes a montré qu'il différait du Moustérien par le nombre de racloirs ainsi que l'avait soupçonné M. Reygasse : quand ils sont nombreux, il n'y a pas de pièce pédonculée, quand ils sont rares, elles sont nombreuses. Les outils atériens, qu'ils soient racloirs, grattoirs ou autres, portent volontiers un pédoncule. C'est un des critères d'identification de cette culture qui longtemps est resté seul. Son mode d'obtention, une à quatre coches dans la partie la plus robuste, sa base, et qui sont indifféremment distribuées sur les faces, est typique.

• Le site de l'oued Djebbana (Bir El-Ater)

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette AUMASSIP – 2001 – p 60 »

Le gisement de l'oued Djebbana à Bir El-Ater, gisement qui a donné son nom à la culture atérienne, a disparu totalement, sapé par les eaux. En 1910, il mettait un terme à une longue controverse sur la position stratigraphique de ce que certains nommaient « Néolithique berbère ». Le gisement apparaissait sur la berge, à la base du dôme de sables qui obture la vallée, comme une traînée cendreuse grisâtre mêlée aux sables d'où émergeaient des ossements calcinés, coquilles d'escargots et pierres taillées (d'après Balout 1955).

• Fouilles au djebel Dyr (Abris de Gastel, dessins rupestres, industrie de la céramique, chambres funéraires, etc...)

Extrait de « AMARA IDDIR, Département de Préhistoire du Muséum National d'Histoire Naturelle, USM 103, Institut de Paléontologie Humaine - Communication 01 : - L'aurochs de l'Oued BOUSNANE dans le djebel DYR, Tébessa – 2006 »

Le djebel Dyr se situe à 20 km au Nord-Est de Tébessa. Il présente un relief calcaire très accidenté et connaît aujourd'hui un climat semi-aride, mais le massif dispose de nombreuses sources. Cette région de l'Algérie orientale est connue pour ses nombreux sites archéologiques d'époques différentes (El ma labiod, Bir El-Ater, Damous El-Ahmar, Gastel, etc.)

L'érosion affecte ce massif isolé. La roche calcaire se délite (vents, ruissellements) créant de nombreux abris. De nombreux oueds le traversent, ce sont les Oueds Erkel, Gastel et Bousnane.

L'excursion scientifique organisée par le Centre Universitaire de Tébessa (Colloque International des Géosciences) en novembre 2006, a permis de reconnaître de nombreux sites remontant à l'épipaléolithique (peut-être même au Paléolithique avec la présence d'une pièce pédonculée), puis s'étendant au Néolithique et à l'époque protohistorique. On sait que l'occupation du massif s'est prolongée jusqu'aux périodes antiques (ruines berbères et romaines).

Le djebel Dyr est d'abord connu pour son importante nécropole protohistorique conservant des hypogées, à Gastel, et des installations romaines ruiniformes. Les autres traces ont rarement attiré les observateurs. C'est le cas de l'aurochs de l'oued Bousnane, filmé par M. Reygasse en 1915, puis photographié une première fois par R. Le Dû (1935), puis par M. Reygasse (1938). Nous avons revu le bovidé et repéré de nouvelles figures. L'étude de ces figures de dimensions variables est ici proposée. L'identité de traitement (incision et peinture) des représentations, installe, sans aucun doute

possible, ces figures dans le domaine pictural algéro - tunisien avec une appartenance vraisemblable à un horizon culturel Néolithique. Le grand bovidé (+2m de long) est peu souvent signalé avant le début du VIIe mil cals BP (C. Roubet, 1979).

Sa présence implique des conditions environnementales particulières, (humidité durant l'holocène), que l'actuel ne fournit plus. Il pourrait être contemporain des grandes figures du « Bubalin naturaliste ». La chronologie de cet art reste à déterminer. La présence des figures hors contexte culturel (habitat) rend fragile toute tentative de datation directe. Si nous nous référons au thème, on pourrait tenter un rapprochement avec la période finale du Capsien supérieur. Ce que semble exprimer le grandiose de cette figure peinte en rouge, pourrait correspondre au moment où s'amorce un rapprochement entre l'homme et l'animal (?) que nous pouvons associer aux débuts d'une domestication (aurochs fossiles de la grotte Capeletti, d'après C. Roubet - 1979) liés à la Néolithisation.

L'aurochs de l'oued Bousnane est différent de ceux de l'Atlas saharien et du Sahara que la littérature décrit. Il est la seule figure à être à la fois gravée et peinte. L'association de ces deux procédés techniques est assez inhabituelle (certains auteurs l'ont signalée dans l'acacus et dans le Constantinois au site de Khanguet El-Hadjar).

• Appellation du Capsien – Principaux sites

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette Aumassip – 2001 – Page 115 »

Une prolifération de sites qui portent le nom d'escargotières fait de l'Algérie nord orientale une région ayant connu un peuplement dense entre les VIIe et IVe millénaires. En 1949, un squelette découvert dans la région de Tébessa, à Aïn Dokkara, parut fournir une explication en laissant supposer l'extinction du peuplement local et un repeuplement par des

populations venant de l'Est. Il ne s'agissait que d'une hypothèse, mais elle allait peser longtemps et lourdement sur la compréhension du peuplement du Maghreb.

En 1909, R. Capitan, J. de Morgan et P. Boudy faisaient connaître l'une des cultures les plus populaires d'Afrique, le Capsien (*Le terme fut créé alors par ces auteurs pour nommer une industrie identifiée en Tunisie, à Gafsa. La même année, P. Pallary proposait l'appellation « Gétulien » pour désigner ce même ensemble, terme qui ne fut guère utilisé et qui est tombé en désuétude*). C'est aussi l'une des mieux connues car ses témoins, peu enfouis dans le sol et très nombreux, sont aisément accessibles. Du fait qu'ils appartiennent à deux types, les restes humains qui furent retirés de ces gisements ne sont pas sans poser quelques problèmes ; les uns, qui proviennent de niveaux profonds, sont des hommes de Mechta el-Arbi, les autres sont qualifiés de proto méditerranéens en raison de caractères identiques à ceux des hommes actuels.

On a pu se demander un temps si ces proto méditerranéens provenaient bien d'une période ancienne et l'on raconte même à ce propos qu'au début du XXe siècle un magistrat de la région de Tébessa se trouvait des plus embarrassé par une tête humaine qui lui avait été apportée et qu'il cherchait en vain à identifier. Il fallut, pour mettre un terme à une enquête sans aucun doute vouée à l'échec, que M. Reygasse, passant par là, fasse remarquer l'état de fossilisation des os et suppose que la tête provenait d'un gisement préhistorique.

Pour G. Camps, le Capsien supérieur se serait développé en trois phases. La phase ancienne qui serait antérieure au VIe millénaire est pauvre en trapèzes, les lamelles à dos y sont nombreuses, souvent même prépondérantes. Cette phase apparaîtrait sur divers substrats : Capsien typique au centre, industrie dérivée de l'Ibéromaurusien au nord, au sud, son substrat est inconnu. Dans la phase moyenne, le nombre de microlithes géométriques augmente, les pièces à coches

deviennent légèrement prépondérantes. Dans la phase récente, les pièces à coches sont les outils les plus courants. Les burins régressent fortement, disparaissant même dans la région de Tébessa.

A cette évolution, qui se fait de manière semblable sur l'ensemble du territoire capsien. G. Camps a proposé en 1974 d'adjoindre des ensembles régionaux, reconnaissant ainsi cinq grands faciès : Tébessiens, central, Sétifien, Tiarétien, méridional.

• Les principaux sites capsiens

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette Aumassip – 2001 – Page 115 »

Le gisement du Relilaï *(Thlidjène)* est sans aucun doute le plus important. C'est un abri sous roche de la région de Tébessa, de 70m de long, environ 10m de profondeur, qui abrite un dépôt anthropique de 3m d'épaisseur. Aux alentours et vers le bas de la paroi où ils étaient recouverts par ce dépôt, on peut voir des « traits capsiens » ; d'autres sillons comparables ont été identifiés sur un bloc de calcaire trouvé dans la fouille et qui a servi de meule. C'est dans ce site que R. Vaufrey avait reconnu l'antériorité du Capsien typique sur le Capsien supérieur puisque celui-ci le surmontait. D. Grébénart a montré la disposition originale de ces dépôts. Ceux du Capsien typique qui s'étendent longuement en talus d'avant grotte ne prennent pas appui contre la roche. Entre elle et eux, s'insère le niveau Capsien supérieur qui, par ailleurs, repose sur le Capsien typique. On a également observé cette absence de contact entre la roche et le dépôt archéologique le plus ancien à Aïn Naga sans pouvoir l'expliquer autrement que par des hypothèses hasardeuses.

D. Grébénart a montré que le niveau Capsien typique n'était pas homogène et comportait plusieurs phases significatives de son évolution. On y trouve, avec une plus grande

fréquence dans les niveaux inférieurs, de nombreux micro burins, qui sont de grande dimension et dont certains montrent des traces d'utilisation. Des restes d'ocre s'observent sur de nombreuses lames à dos et divers autres outils.

• L'industrie Capsienne

D'aprés « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Les conditions du développement historique - Les temps primitifs – La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage » - Stéphane GSELL – tome I – 1910 – Pages 186-187

Des stations des régions de Gafsa, de Redeyef (à l'Ouest de Gafsa), de Tébessa et de Négrine (au Sud de l'Algérie), du centre de la province de Constantine, nous ont révélé l'industrie que l'on a appelée capsienne, ou gétulienne. Quelques-unes occupaient des abris sous roche, mais la plupart étaient des campements, parfois assez étendus, établis d'ordinaire près des points d'eau. On les reconnaît à des amas énormes d'escargots, mêlés à des couches épaisses de cendres, où se rencontrent, en assez petite quantité, des ossements de cerfs, de zèbres, d'antilopes, de bœufs, de mouflons et même de rhinocéros.

Les œufs d'autruche, dont les restes, très nombreux, sont fréquemment calcinés, ont dû servir de récipients pour la cuisine, peut être surtout pour faire bouillir les escargots.

La poterie et les haches polies manquent. Les instruments de pierre, fabriqués en beaux silex, dans les campements mêmes, présentent des ressemblances ; qui ne doivent pas être fortuites, avec ceux de l'aurignacien d'Europe.

Ce sont principalement des lames et des pointes, taillées sur une seule face et dont l'un des côtés longs, formant une sorte de dos, offre souvent des séries de retouches ; des grattoirs, les uns à peu près circulaires, les autres en lame avec une extrémité arrondie ; des lames qui paraissent être des burins, se terminant en haut par une partie concave et une pointe d'angle aiguë.

Quelques lames et grattoirs portent des encoches latérales retaillées avec soin. On rencontre aussi des disques à arêtes coupantes probablement des pierres de jet.

• Escargotières et outils capsiens

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Les conditions du développement historique - Les temps primitifs – La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage - Stéphane GSELL – tome I – 1910 – Page 188 »

Il convient d'attribuer à une époque relativement récente, sans doute en partie contemporaine du développement de la civilisation néolithique dans d'autres régions, des escargotières où les outils de très petites dimensions soient nombreux : Pointes droites, ou recourbées en bec de perroquet ; silex trapéziformes, qui étaient soit des tranchets, soit plutôt des bouts de rocher, à tranchant transversal. L'os poli, rare dans les stations anciennes, devient plus fréquent ; il est représenté par des poignards, des poinçons, des aiguilles. Des débris d'œufs d'autruche sont ornés de gravures, qui consistent en des traits parallèles, dont deux séries se coupent parfois de manière à figurer un quadrillé, en des suites de filets obliques ou de chevrons, en des lignes de points. De petits disques ont des segments d'autre forme, taillés dans des œufs d'autruche et perforés, sont des restes de colliers, de même que des coquilles et des cailloux troués.

. Industrie microlithique des ateliers de Rafana (Tébessa)

Extrait de « Bulletin de la Société Préhistorique Française – Année 1912 – Volume 9 – Numéro 9 – pp. 583-584 »

La communication de M. Coutil, dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française du mois d'avril, page 222, au sujet d'une industrie microlithique recueillie à Zonhoven (Brabant), me rappelle une découverte analogue que j'ai faite en 1909. Au cours d'une promenade sur les bords de l'Oued Rafana, situé non loin de Tébessa, en explorant les nombreu-

ses stations préhistoriques que j'avais découvertes quelques jours auparavant, je remarquai, sur les berges de l'Oued précité, un certain nombre de cercles de pierres, mesurant 1mètre 50 à 2mètres de diamètre. Ma surprise augmenta, en recueillant auprès de trois de ces cercles, 180 grattoirs minuscules. Aucun autre outil n'y fut trouvé, sauf quelques débris de taille.

Ces grattoirs, très bien caractérisés, affectent tous la forme triangulaire, particularité que nous n'avons plus retrouvée dans les autres stations préhistoriques ; ils mesurent 0m02 de large sur 0m3 de long, et, comme ceux de Zonhoven, sont parfois formés de calottes détachées de petits rognons de silex ; d'autres sont retouchés sur trois côtés. Non loin de là, près d'autres cercles de pierres, je pus trouver une assez grande quantité de lames de silex à dos retouché, mais aucun grattoir ; ces lames, comme les grattoirs, sont de très petite taille, 0m02 et 0m04. En 1910, sur mes indications et en ma présence, M. Debruge (de Constantine) fouilla quelques-uns de ces cercles de pierres, mais n'y trouva que des cendres et charbons *(Recueil de la Société archéologique de Constantine, année 1910, p. 80 Industrie microlithique des Ateliers de Rafana (Tébessa), province de Constantine (Algérie).*

Ces cercles de pierres sont probablement des fonds de cabanes, habitées momentanément par des tailleurs de silex, qui se sont spécialisés, les uns pour les grattoirs, les autres pour les petites lames à dos retouché, qui leur étaient nécessaires pour leur existence.

Les escargotières, situées à quelques centaines de mètres des ateliers précités, nous ont livré des grattoirs circulaires ou allongés de fort volume (Les grattoirs des escargotières de Tébessa varient de 0m06 à 0m09) ; mais aucun n'a la forme triangulaire ; il y a une différence d'époque qu'il reste à établir.

Contrairement à l'atelier de la grotte de Mahrouguet que nous avons découvert il y a quelques mois, autour des ate-

liers que nous venons de décrire il n'existe pas beaucoup de débris de taille (et pour cause), étant établis sur une pente assez prononcée ; les déchets de taille de silex ont été entraînés par les eaux. Nous nous réservons de faire, plus tard, une étude plus détaillée sur ces fonds de cabanes, uniques dans la région.

• Aïn Misteheyia (Chéria) – Industrie du capsien supérieur

Extrait de « LUBELL D. ; GAUTIER A. ; LEVENTHAL E. T. ; THOMSON M. ; SCHWARCZ H. P. ; SKINNER M. ; The Prehistoric Cultural Ecology of Capsian Escargotieres, Part II : Report on Investigations Conducted during 1976 in the BAHIRET TELIDJENE, Tébessa – Wilaya Algeria - 1982, vol. 30-31, pp. 59-142 »

Aïn Misteheyia est une escargotière du Sud de Chéria (Wilaya de Tébessa) dont l'épaisseur atteint 1,50m et s'étend d'environ 9800 à 7300 B.P. L'industrie, Capsien supérieur, se divise en deux niveaux. Le plus ancien se caractérise par des pièces larges, des burins et grattoirs abondants. Il contient de nombreux Hélix melanostoma, restes osseux provenant d'espèces telles Bos primigenius, Equus mauritanicus. Le plus récent renferme de petites pièces, de nombreux denticulés, des géométriques plus fréquents, pas de burins. Il y a peu d'Hélix Melanostoma mais un grand nombre de petits mammifères tels gazelles et lagomorphes. Ces changements sont interprétés comme marque d'une crise d'aridité (ou réduction des pâturages) dans la région peu après 8000 BP et trouve confirmation dans les analyses sédimentologiques. Des résultats semblables ont été retrouvés à Kef Zoura dont le niveau ancien est Capsien typique et le récent Capsien supérieur ne remontant pas au-delà de 6000 BP. Les conclusions générales montrent une forte adaptabilité de l'économie capsienne.

• La question s'baïkienne (Bir El-Ater)

Extrait de « L'Algérie des premiers hommes, de Ginette Aumassip – 2001 – Page 159 »

L'abondance d'épaisses pièces foliacées dans des sites de la région de Tébessa avait conduit M. Reygasse à nommer « S'Baïkien » de tels ensembles. Dans le secteur de Gafsa, ces pièces s'accompagnent de grattoirs volontiers discoïdes, racloirs, perçoirs, de nombreux rectangles, de têtes de flèche à tranchant transversal. Il s'agirait probablement d'un faciès néolithique et non paléolithique moyen comme le pensait M. Reygasse, mais il est difficile de lui accorder un âge en l'absence de matériaux datables. Il serait récent pour E.G. Gobert ; à l'inverse, pour G. Camps, il pourrait être à l'origine de la néolithisation de la zone capsienne à partir des régions méridionales.

• Vécu pastoral au temps préhistorique - Cultures au Néolithique – Découvertes d'inhumations humaines, d'outils, etc. au Damous El-Ahmar (Tébessa)

Extrait de « Climats, cultures et sociétés aux temps préhistoriques, de l'apparition des Hominidés jusqu'au Néolithique – Académie des Sciences, 13-16 septembre 2004 – Institut de France – Grande Salle des Séances – 2004 »

Durant la Néolithisation on a signalé la présence d'inhumations de sujets méchtoïdes évolués dans quelques grottes. A titre d'exemple retenons près de Tébessa celle du Damous el-Ahmar, et au Djebel Rocknia celle dite des Hyènes. Qu'y observe-t-on ? Au sein d'un même faciès pastoral, inauguré vers 7000 BP par des bergers du Néolithique de tradition capsienne, installé en altitude dans des grottes résidence d'état, on a identifié divers documents de prestige : haches, herminettes, colorants, parures en ivoire et en coquille marine. Si les restes alimentaires (moutons, chèvres, bœufs) attestent un vécu pastoral, les objets non utilitaires évoquent l'étendue

des goûts et des préoccupations esthétiques. Toutefois, en l'absence en grotte de déchets de fabrication liés à l'exploitation des nouveaux matériaux : roches verte, grise et blonde, ivoire, coquille, on peut émettre l'hypothèse d'acquisitions lointaines extraordinaires. A l'occasion des transhumances annuelles, rencontres et actes d'échanges les auraient suscitées.

C'est dans le registre symbolique que ce métissage culturel se révèle mieux encore. Dans la variabilité des solutions retenues par ces individus mèchtoïdes évolués, se perçoivent par exemple les nuances d'une ritualisation de l'avulsion dentaire (positives et négatives), le renforcement d'un cérémonial du rouge funéraire, le développement artistique étendu à tous types de supports, la finalité de certaines figurations d'art rupestre à vocation pédagogique pour certaines et identitaire pour d'autres, etc. En somme, l'espace symbolique est source d'épanouissement de l'homme moderne.

- **Pratiques funéraires**

D'après « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Les conditions du développement historique - Les temps primitifs – La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage - Stéphane GSELL – tome I – 1910 – Pages 272-273 »

Dans des grottes à l'époque néolithique, l'une voisine d'Oran, l'autre près de Tébessa, deux frises portaient des traces d'une coloration rouge. Des découvertes analogues ont été faites en Europe dans des tombes de l'âge de la pierre, en Berbérie dans des sépultures qui datent des temps historiques.

L'usage des peintures corporelles, que nous avons signalé chez les vivants, devait être aussi appliqué aux morts. Il n'est pas nécessaire de croire qu'un badigeonnage ait été fait sur les ossements mêmes, décharnés à la suite d'une exposition en plein air ou d'un ensevelissement provisoire : la matière colorante pouvait être déposée sur le cadavre et, après la

disparition des chairs, teindre les os avec lesquels elle entrait en contact. Pour l'époque préhistorique, rien n'atteste avec évidence le rite du décharnement dans l'Afrique du Nord.

Chapitre II

Epoque carthaginoise
Afrika – vers 800 av. J. C/146 av. J. C

Les fragments d'histoire suivants, ont été choisis pour leur clarté, concernant cette époque. Tous les aspects civilisationnels sont abordés (art, armée, religion, mœurs, culture, agriculture, etc.). Tébessa, la seule ville selon les affirmations de certains historiens, qui a été prise de force par les Carthaginois, vers l'an 250 avant notre ère.

• Origine de Théveste

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

La région tébessienne, riche de documents préhistoriques découverts et collectionnés par un de nos savants administrateurs, ayant gardé des traces des premiers berbères, surtout dans l'Osmor, le Dyr et le Mistiri, des traces aussi d'occupations phéniciennes, une ville reconnue comme étant l'une des plus anciennes de l'Afrique septentrionale, qui, d'après Diodore de Cécile, aurait été fondée par Héraclès et d'après Saint Jérôme, par Tibère, ne commence à entrer dans l'histoire que par Salluste, dans ses guerres de Jugurtha.

• Tébessa sous dépendance des Rois Numides et sa conquête par Carthage

Extrait de « Les monuments antiques de l'Algérie – Par Stéphane GSELL – tome I – 1901 – Monuments puniques - page 55 »

L'histoire des premiers établissements fondés par les Phéniciens sur le littoral de l'Algérie nous est tout à fait inconnue. Il est permis de supposer que ce furent des refuges des stations, des aiguades sur la route de l'Espagne, où les trafiquants de la côte syrienne allaient chercher l'argent des mines inépuisables de la vallée du Guadalquivir. Avec le temps, ces escales devinrent des comptoirs de commerce et quelques-unes d'entre elles des villes assez importantes.

Carthage, la Tyr de l'Occident, leur imposa sa suzeraineté, et elle fonda à son tour de nouvelles colonies sur le rivage du Maghreb. Elle paraît avoir aussi occupé pendant quelque temps l'est de la province de Constantine ; mais, ce territoire, lui fut disputé par les rois indigènes. Théveste (Tébessa), qui fut conquise vers 250 par les Carthaginois, ne resta en leur possession que cinquante ans à peine.

Les traces de leur civilisation sont assez rares en Algérie : leur œuvre y a été presque partout recouverte par celle des Romains.

Sur quelques points du littoral, on a trouvé des vestiges de remparts qu'on peut leur attribuer avec vraisemblance, des débris d'architectures de style punique, enfin des caveaux creusés dans le roc, à la mode phénicienne : les objets recueillis dans ces tombeaux permettent de les dater des derniers temps de la domination carthaginoise.

• L'agriculture en numidie – Tébessa et son importante culture d'oliveraie

Extrait de « Massinissa, un géant de notre histoire - par Abderrahmane Khelifa, inspecteur des monuments historiques - Djazaïr 2003 - Revue du commissariat général de l'année de l'Algérie en France »

Si les céréales occupaient dans l'agriculture numide une place de choix, les arbres fruitiers ne manquaient pas à la richesse des grands domaines : l'olivier, la vigne, le figuier, le grenadier. Tous ces arbres fruitiers étaient cultivés en Numidie, surtout autour des grandes agglomérations comme Cirta, Theveste, Dougga, ainsi que sur les côtes. La culture de la vigne est attestée à Gunugu (Gouraya) à l'Ouest de Cherchell, alors qu'à Leptis Magna et dans la région de Theveste, il y avait de vastes étendues d'oliveraies.

• Mœurs et croyances

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – La civilisation Carthaginoise – Stéphane GSELL – Tome 4 – 1920 - Pages 259-260»

Quelques inscriptions latines d'Afrique mentionnent, d'ordinaire avec Saturne, la déesse Ops, qui ne se retrouve pas dans les autres provinces de l'Empire : il faut voir en elle une divinité propre aux Africains, à laquelle l'épouse du Saturnus italique avait prêté son nom. Or, en Afrique, Saturnus était le nom qu'avait reçu Baal Hammon. Ops doit donc être identifiée avec Tanit Penné Baal, la compagne, sinon l'épouse d'Hammon.

Ce sont probablement aussi les vieilles divinités puniques qui trônent l'une auprès de l'autre sur des stèles découvertes dans la région de Tébessa : Le dieu offre le type classique de Saturnus et est expressément appelé ainsi ; quant à la déesse, dont l'image est banale, il est possible qu'on l'ait appelée Ops.

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Nous avons des mentions d'un Héraclès des Libyens, d'un Hercule libyen. Mais il est certain qu'on a parfois qualifié ainsi l'« Hercule » introduit par les Phéniciens en Libye, le dieu Melqart. L'« Hercule » adoré dans une grotte, près de Tanger, a pu être quelque divinité des Libyens, car, en ce lieu, se célébrait un culte indigène ; je ne sais pourquoi il fut identifié, soit avec l'Hercule Tyrien, soit avec Héraclès. Au contraire, rien n'oblige à croire que l'Hercule auquel on attribuait la fondation des villes de Théveste et de Capsa ait été un dieu africain : si Salluste qualifie de libyen le fondateur de Capsa, Paul Orose, le qualifie de phénicien.

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Les royaumes indigènes – Vie matérielle, intellectuelle et morale - Stéphane GSELL – Tome 6 – 1927 Page 162 »

La plupart des religions ont enveloppé les êtres divins dans une forme humaine. Les Libyens n'ont pas fait exception à cet égard, ainsi peut-être, ont-ils attendu que des étrangers leur en donnassent l'exemple. Une image anthropomorphique du dieu Ifru date seulement de l'époque romaine. C'est dans une inscription latine que nous trouvons la mention des simulacres de cinq dieux indigènes, adorés ensemble non loin de Tébessa ; nous ne savons rien de plus sur ces effigies. Nous ne savons pas davantage quel était l'aspect des statuettes, en bois et en métal de Gurzil, dieu des Laguatan au VIe siècle de notre ère. Mais les documents, plus anciens, que nous avons déjà signalés, des monnaies frappées par des rois numides et maures ou par des villes

qui faisaient parties de leurs états, prouvent qu'en adaptant des dieux venus d'ailleurs, les indigènes ont accueilli aussi leurs images anthropométriques : Ammon ou Baal Hammon, sous la forme grecque de Zeus aux cornes de bélier, l'Afrique coiffée de la dépouille de l'éléphant, la déesse tourelée qui protège la cité, etc. Les Berbères ont pu être ainsi amenés à figurer sous des traits humains leurs propres dieux.

- **Pluton africain – Ancienne vénération à Théveste**

Extrait de « Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique – Par Edward LIPINSKI – Page 380 »

Les Cérères sont souvent vénérées avec Pluton et il est fort probable que le dieu grec est apparu en Afrique du Nord dès l'époque punique, à la suite des déesses Thesmophores. Il les accompagne dans les sanctuaires ruraux découverts près de Korba et de Soliman, dans le Cap Bon, de même qu'à Aïn Chabrou, près de Tébessa, dans une région où son culte rencontra un succès particulier. « Leur association est si étroite, écrit M. Leglay, qu'on peut se demander si le culte de Pluton n'a pas été introduit en Afrique en même temps que celui des deux déesses ».

C'est presque toujours au dieu agraire de la fécondité et de la richesse que s'adresse la piété des Africains, qui l'ont surnommé Frugifer, l'équivalent exact du Grec Καρποφρδρος et traduction probable de l'ouest – sémitique ŞOBER ou ŞOBAR, « entasseur » de blé ou de récoltes. Ce Pluton, qui ne se retrouve pas ailleurs dans l'Occident latin, est même représenté avec une corne d'abondance.

• Vie intellectuelle et morale - Religions

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Les royaumes indigènes – Vie matérielle, intellectuelle et morale - Stéphane GSELL – Tome 6 – 1927 – Page 137 »

Une inscription néo punique de Tunisie nous donne peut-être le nom d'un dieu, Gilo (ou quelque forme voisine). Ce sont aussi de simples noms, légèrement romanisés que nous apportent des inscriptions latines : on ignore ce qu'étaient les divinités qu'elles mentionnent. En voici la liste : cinq dieux, auxquels un sanctuaire fut élevé à Magifa dans la région de Tébessa, (Masidenis, Thililvae, Sugganis, Iesdanis, Masiddice) – ces noms sont aux génitifs.

• Première Guerre Punique - 228 av. J. C

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale – (Berbérie) – Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française 1830 – Ernest MERCIER – Tome Premier – 1888 – Pages 24-25 »

Carthage après avoir rétabli son autorité en Afrique, porte la guerre en Espagne. Après avoir fait rentrer sous leur obéissance les villes compromises par l'appui donné aux rebelles, et notamment Utique et Hippo-Zarytos, qui opposèrent une résistance désespérée, les Carthaginois firent plusieurs expéditions dans l'intérieur, tant pour châtier les Berbères que pour garantir la limite méridionale par une ligue de postes. Ils occupèrent notamment, alors, la ville de Théveste.

• Hécatompyle des Grecs, Théveste romaine

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du Nord – L'état Carthaginois - Stéphane GSELL – Tome 2 – 1918 – Pages 95-96 »

On sait par Polybe et par Diodore, qu'au temps de la première guerre punique, vers 247 av. J. C, le général carthaginois Hannon s'empara, d'Hécatompyle, grande ville africaine. Un passage de saint Jérôme, nous apprend qu'Έχατόμπυλος est une appellation de Théveste, ce nom ayant été rapproché de

Θῆβαι, Thèbes d'Égypte, qualifiée par Homère d'ἑκατόμπυλοι (aux cent portes). Théveste est aujourd'hui Tébessa, au Sud - Est de l'Algérie

• Les royaumes indigènes, exploitation du sol et modes d'habitation

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du Nord – Stéphane GSELL – Les royaumes indigènes - Organisation sociale, politique et économique – Tome 5 – 1927 – Page 276 »

Dès le milieu du IIIe siècle, Théveste (Tébessa) était une ville importante ; elle tomba alors au pouvoir des Carthaginois, qui la perdirent certainement à la fin de la seconde guerre punique. Son existence se justifiait par les routes naturelles qui s'y croisent et qui la mettaient en communications faciles avec la petite Syrte, Hadrumète, la Tunisie centrale (et, au-delà, Carthage), Madaure, Cirta. Bâtie en terrain plat, auprès d'une belle source, elle put être de bonne heure un grand marché.

• Histoire Militaire

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Histoire Militaire de Carthage » - Stéphane GSELL – Tome 3 – 1918 – Page 92

On a vu que les Numides avaient profité de l'invasion de Régulus pour se jeter sur le territoire punique. Carthage, dès qu'elle le put, les châtia. Amilcar, auquel elle confia cette tache en 231, se montra impitoyable, il exigea, dit-on, 1.000 talents d'argent et 20.000 bœufs, et mit en croix les chefs des tribus coupables. D'autres opérations militaires furent conduites contre des indigènes. Vers 247, une armée était en campagne sous les ordres d'Hannon, qui, soucieux de ménager les finances de la république, la faisait vivre aux dépens du pays ennemi. Il se rendit maître, après un siège, d'Hécatompylos, c'est-à-dire de Théveste. Accueillant les prières des anciens de la ville, il épargna gens et biens et se contenta de réclamer 3.000 otages. La population reconnaissante lui dé-

cerna des couronnes et de grands honneurs ; elle reçut avec empressement ses soldats et leur offrit d'abondants festins. La conquête de Théveste valut à Hannon la réputation d'un habile général.

• Prélude à l'invasion romaine

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du nord – Histoire Militaire de Carthage - Stéphane GSELL – Tome 3 – 1918 – Page 328 »

Au milieu du second siècle, Carthage, jadis maîtresse de Sicca Vénéria et de Théveste (le Kef et Tébessa), ne détenait plus que l'angle Nord – Est de la Tunisie et une bande assez étroite le long de la côte, entre les golfs d'Hammamet et de Gabès.

• La vie dans les campagnes et dans les villes

Extrait de « HIstoire ancienne de l'Afrique du nord – Les royaumes indigènes – Vie matérielle, intellectuelle et morale - Stéphane GSELL – Tome 6 – 1927 – Pages 65-66 »

Cependant, en certains lieux, à Magraoua (dans la Tunisie centrale), à Roknia (près de Guelma), à Gastal (près de Tébessa), on constate de gauches imitations de vases étrangers, puniques et gréco puniques, que le commerce introduisait, assez parcimonieusement, dans des bourgs indigènes. Ce sont, par exemple, des assiettes, des aiguières d'un galbe assez régulier, des plats dont le centre présente un ombilic, des pots dont le bec est muni d'un filtre, ou la panse d'un petit tube, ressemblait à une tétine, des lampes de type punique.

D'après Histoires des guerres – Romalns - Byzantins et Vandales - Dureau De La Malle -1852 – Page 7

Salluste nous apprend que lorsque Metellus entra dans ce royaume, du côté de la province romaine d'Afrique, les champs étaient couverts de troupeaux et de cultivateurs, et qu'aux approches des villes et des bourgades l'armée trouvait toujours des préfets du roi qui venaient offrir de livrer des

blés, des provisions nécessaires à la subsistance des troupes. Plus loin, le même auteur décrit d'autres contrées de la Numidie remarquables par l'état florissant de leur culture, couvertes de villes, de châteaux où l'armée romaine trouve des grains et d'autres provisions en abondance et même un passage du cinquante-huitième chapitre de la guerre de Jugurtha indique que dans l'intérieur de la Numidie au-dessus de Zama, entre Macomatia et Théveste, les habitudes agricoles avaient pénétré profondément, et détruit en partie les moeurs nomades ; car Jugurtha, après la bataille du Muthul, ne trouve dans cette contrée, pour recruter son armée, que des bergers et des laboureurs.

Extrait de « Clio – Rome en Afrique – François Baratte – Professeur d'archéologie de l'antiquité tardive à l'Université Paris IV – Sorbonne – CNRS – 2002 »

De fait l'agriculture africaine est riche et prospère. Déjà les Carthaginois s'étaient rendus célèbres jusqu'à Rome par leur compétence en matière agronomique ; les Romains eux aussi ont développé des techniques raffinées, valorisées par une irrigation très poussée dont témoignent quelques fameuses inscriptions. L'Afrique est un des principaux fournisseurs en blé et en huile de Rome ; les terres de la vallée du Bagradas (l'actuelle Medjerda) sont particulièrement fertiles et toute la région des Hautes Steppes, autour de Sufetula (Sbeitla) en Tunisie et Theveste (Tébessa) en Algérie conserve des traces spectaculaires des installations qui servaient, parfois sous une forme semi-industrielle, au pressage des olives. L'arboriculture était largement développée, comme la culture de la vigne. Des dispositions fiscales intéressantes encourageaient la mise en culture de terres plus difficiles d'accès : tous ces éléments constituent les facteurs d'une prospérité proverbiale qui reposent à la fois sur de grands domaines, propriétés de l'empereur ou de riches sénateurs, et sur une classe moyenne de paysans. Une grande partie du territoire cependant est encore attribuée aux grandes tribus

indigènes, comme les Musulames, nomades ou semi-nomades, qui ont besoin pour leurs troupeaux de vastes zones de parcours.

Chapitre III

Epoque romaine
Africa Nova
Vers 146 av. J. C/428 ap J. C

Durant les I° et II° siècles, Théveste avait connu une prospérité que lui enviaient déjà les grandes cités romaines.

La période romaine à Tébessa, a été riche en événements, en créations, en changements ; Sociaux, architecturaux, agricoles, politiques, organisationnels, etc.

• Les derniers Rois Berbères – 25 av. J. C (Organisation de l'Afrique par Auguste) – Théveste quartier permanent romain

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 89 »

L'Afrique, avec la Numidie, la Cyrénaïque avec la Crète, furent classées parmi les provinces sénatoriales ; mais ces divisions changèrent selon les circonstances. La 3ème légion (Augusta) fut chargée de tenir garnison en Afrique. Auguste plaça son quartier permanent à Théveste (Tébessa), au pied oriental de l'Aurès, à cheval sur les routes de la province de Carthage, de la Numidie et de la région des oasis et de la Tripolitaine. Elle protégeait ainsi le pays colonisé contre les invasions des Gétules.

• Théveste soumise à Rome

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Théveste cependant fut soumise à Rome. Ville municipe et siège du quartier général de la 3ème Légion Romaine sous Vespasien et cité prospère avec Claude, Tébessa mérite que l'on s'y attarde. Son forum, dont restaient quelques infimes vestiges, atteste bien le niveau de la gestion collective de ses affaires courantes. Elle comptait alors 30.000 habitants.

• L'Afrique sous Trajan – Théveste ville stratégique

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 106 »

Après le court règne de Nerva, Trajan fut investi du pouvoir suprême (28 janvier 98). Ce prince guerrier employa largement l'élément berbère dans ses campagnes lointaines. En Afrique, il reporta l'occupation militaire, qui n'avait guère dépassé la ligne de Théveste - Lambèse, jusqu'au Djérid. Il

fonda notamment un établissement militaire au lieu appelé Ad Majores (au nord de Négrine) point stratégique qui commandait les routes du Sud et de l'Est.

- **Théveste au I° et II° siècles après J.C.**

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

À la fin du Ie siècle et dans la moitié du IIe siècle, Théveste avait déjà atteint un haut degré de prospérité. Elle était alors, sans contredit, la cité la plus riche et la plus populaire de l'Afrique romaine après Carthage, alors relevée de ses ruines ; neuf voies différentes y aboutissaient.

- **Prospérité agricole**

Extrait de « L'olivier et son importance économique dans l'Afrique antique – Henriette CAMPS-FABRER – Maître de recherches au CNRS – Aix-en-Provence – Options méditerranéennes – Page 24 »

Durant l'époque des Sévères, l'Afrique romaine atteint son apogée, époque où les empereurs d'origine africaine, s'intéressent le plus à l'équipement économique et à la mise en valeur de l'Afrique. L'élan donné à cette époque fut suffisamment vigoureux pour que la prospérité agricole ait pu se maintenir malgré les révoltes et l'anarchie, à travers tout le IIIe siècle et pendant l'époque constantinienne. Les Tablettes Albertini prouvent que dans une région aussi méridionale que le Djebel Mrata à 100km au Sud de Tébessa, l'olivier était encore aux dernières années du Ve siècle la principale culture puisqu'il est mentionné dans presque tous les actes de vente.

C'est donc à la fin du IIe siècle et au début du IIIe que peut être placée l'ère du plus grand développement de la culture de l'olivier. Rome, en effet, assurait au paysan des garanties économiques.

L'extension de la culture de l'olivier est donc une preuve de saine économie, de tranquillité, c'est aussi une preuve

de bonne administration dans un pays dont l'histoire est une suite de flux et de reflux du nomade contre le sédentaire. Les ruines de pressoirs à huile trouvées dans les campagnes et les villes ont permis de dresser une carte des régions oléicoles les plus importantes.

. Oliveraies à Bir Sgaoun (El ma Labiod)

Extrait de « Techniques dans l'antiquité gréco-romaine - Article Olea, Oleum - Daremberg et Saglio – 1877 »

A partir du IIe siècle de l'Empire il s'est répandu dans l'intérieur ; les Romains, qui avaient besoin d'huile pour les distributions gratuites de la capitale, ont favorisé ses progrès et développé sa culture ; les inscriptions d'Henchir Mettich et d'Ain Ouassel nous apprennent que les colons des grands domaines gardaient intégralement pour eux pendant les premières années la récolte des olivettes nouvelles et des oliviers sauvages greffés par leurs soins. On rencontre fréquemment en Algérie et en Tunisie des traces de plantations antiques et des ruines de pressoirs. Les écrivains arabes racontent qu'au temps de la conquête musulmane une forêt d'oliviers s'étendait sans interruption de Tripoli à Tanger. Les régions où l'olivier prospérait le mieux étaient, en Tunisie, la vallée de la medjerda et le quadrilatère compris entre Sousse, Tébessa, Maharès et Gafsa.

A Bir Sgaoun en Algérie, au sud de Tébessa, une grande huilerie monumentale, maintenant en ruines, contenait six pressoirs ; des débris de constructions analogues, quoique moins vastes, ont été signalés dans toute la région de Tébessa et de Khenchela. En général, comme le moulin travaillait plus vite que le pressoir, un trapetum suffisait à approvisionner deux torcularia. Quelquefois les olives n'étaient pas portées directement du trapetum au torcular. On les déposait alors dans une pièce spéciale que les auteurs nous font connaître, le tabulatum : la sampsa était étendue sur une

claie que supportaient de petits piliers ; l'amurca qu'elle pouvait contenir encore tombait goutte à goutte dans des cavités (lacusculi) disposées en pente et aboutissant à une cuve.

• Croyances chrétiennes

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Le culte, aussi, trouve sa part dans la vie active des Thevestins ; il nous lègue une structure d'environ deux hectares de superficie : la basilique chrétienne. Abbaye, d'abord, puis monastère, elle devint Basilique après l'édit de Milan, décrété, en 313 par l'empereur romain Constantin qui officialisa le christianisme dans Rome et son empire. L'autre joyau qui embellit la ville demeure, l'Arc de Triomphe. Son maître d'ouvrage, est un riche Thévestin, Caïus Cornelius Egrilianus.

C'est également dans la première moitié du IIe siècle que le christianisme fit son apparition à Théveste, c'est-à-dire près de cent ans avant la fondation de Byzance par Constantin.

Nous voyons, en effet, en 255, un évêque de Théveste, Lucius, assister au Concile de Carthage convoqué et présidé par Saint Cyprien ; et Théveste ajouta à sa splendeur première d'autres splendeurs chrétiennes. Elle conserve de son passé militaire, ses murs et ses tours ; de son passé païen, les restes de son amphithéâtre, les fragments d'un théâtre et surtout son temple capitole et son arc de triomphe ; mais elle a aussi sa vaste basilique, qui dit assez, par la surface qu'elle occupe, le nombre de fidèles qui pouvaient se réunir dans ses murs. Elle eut ses nombreux martyrs, au milieu desquels brille Sainte Crispine, la vénérable matrone martyrisée dans notre cirque, dont le corps, fut transporté à Carthage.

Extrait de « Annuaire de la société archéologique de la province de Constantine – Mémoire Historique et Archéologique sur Théveste et ses environs – 1861 – Pages 188-189 »

Nous ne saurions assigner de date précise à l'introduction du christianisme dans Théveste.

Il paraît naturel cependant de supposer que le point de départ était Carthage pour la propagation de la religion nouvelle dans l'Afrique Septentrionale.

La grandeur et l'importance de cette capitale, son commerce étendu, ses rapports multipliés avec Rome et avec tous les ports de l'Italie et de l'Orient en sont des preuves suffisantes. Or, le premier évêque de Carthage mentionné dans l'histoire, est Agrippinus, élu en 197, sous le règne de Septime-Sévère. En comparant cette date à la phrase suivante de Gibbon, répétée par Daresa de la Malle : L'Afrique fut la dernière à recevoir le christianisme, on n'y aperçoit aucune trace sensible de foi et de persécution avant le règne des Antonnins, on est naturellement amené à faire remonter l'établissement du christianisme dans Carthage aux années 150 ou 160 environ.

Théveste devait être une des premières à suivre l'exemple de la métropole africaine ; ville essentiellement commerciale et agricole, ayant une garnison pour ne pas dire nulle, au moins très insignifiante, éloignée du centre du gouvernement qui était fixé à Lambèse, cette colonie romaine était placée dans les conditions les plus favorables pour dérober autant que possible les partisans de la nouvelle foi aux persécutions des légats impériaux. Il demeure établi, d'après ce qui précède, que la religion chrétienne devait être professée à Théveste dans la deuxième partie du IIe siècle, au plus tard au commencement du IIIe siècle. Ici, nous sommes ramenés encore une fois à l'arc de triomphe. Ce monument fut élevé, comme nous l'avons vu, en 212. Une de ses inscriptions et qui peut être considérée comme un extrait des codicciles du testament de Caïus Cornélius Egrilianus, impose à ses héri-

tiers, entre autres conditions, celle d'ériger dans le forum des statues au divin Sévère et à la déesse Minerve.

• Chute de Gildon[1]

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 137 »

C'est à Mascizel[2], brûlant du désir de la vengeance, que Stilicon[3] donna le commandement de l'expédition. En 398, ce chef débarqua en Afrique avec cinq mille légionnaires (Gaulois, Germains et auxiliaires) et marcha contre son frère qui l'attendait à la tête d'un rassemblement de soixante-dix mille guerriers, mal armés et demi-nus. Parvenu auprès de Théveste, il se trouva, isolé, au milieu de montagnes, escarpées et, entouré de ses innombrables ennemis.

• Bataille près de l'oued Mellègue, (anthique Muthul)

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du Nord – La république Romaine et les Rois Indigènes - Stéphane GSELL – Tome 7 – 1928 – Pages 189-190 »

Cependant la bataille entre le roi et le consul faisait rage, accompagnée de clameurs retentissantes. Bomilcar[4] craignit que Rutilius n'en perçoive les échos et qu'il ne se portât au secours des siens. Pour l'en empêcher, il déploya ses lignes et marcha vers le camp. Les Romains qui s'y trouvaient virent soudain un grand nuage de poussière. Ils crurent que c'était un effet du vent, car les arbres qui couvraient la campagne leur masquaient la vue. Bientôt, comme ce nuage se maintenait à égale hauteur et se rapprochait de plus en plus, ils se rangèrent en avant du

---

1 Prince maure, fils de Nubel regulus (roitelet) de la nation des Jubaleni (Jubalenses), tribu de Maurétanie Césarienne)

2 Origine berbero-chrétiene d'Afrique du nord, propre frère de Firmus et de Gildon

3 Flavius Stilicho, politicien et général de la rome antique, d'origine barbare

4 roi et général carthaginois

camp. Le combat s'engagea. Les éléphants, sur lesquels Bomilcar comptait beaucoup, s'embarrassèrent dans les branches des arbres, se dispersèrent et furent enveloppés : quatre furent pris et les autres tués, au nombre de quarante. À la vue de ce désastre, les Numides s'enfuirent ; la plupart purent s'échapper, grâce à la colline, qu'ils regagnèrent, et à la nuit, qui était venue.

Les vainqueurs étaient exténués de leur marche, du travail qu'avait exigé le camp, enfin du combat. Pourtant, comme Mettelus tardait à venir, ils allèrent à sa rencontre, en bon ordre et avec précaution, car ils défiaient des ruses africaines. La nuit était noire quand les deux corps arrivèrent à peu de distance l'un à l'autre. Des deux côtés, on se crut d'abord en présence de l'ennemi, et cette méprise aurait pu avoir les conséquences les plus funestes, si des cavaliers, envoyés en éclaireurs, en l'avaient, dissipée.

Telle fut la bataille du Muthule, un des événements de la guerre de Jugurtha que Salluste a racontés en détail. Il disposait certainement de récits faits par des témoins oculaires ; peut-être même avait-il eu lui-même l'occasion de visiter les lieux. Mais, comme il ne dit ni d'où venaient Mettelus, ni où il allait, ni d'où venait Jugurtha, ni sur quelle rive du Muthule Romain et Numide se rencontrèrent, il est fort malaisé d'indiquer avec précision où la bataille fut livrée.

On peut cependant affirmer que le Muthule est l'oued Mellègue. Formé de rivières qui naissent en Algérie entre Khenchela et Tébessa, cet oued se dirige vers le nord – est, passe à dix kilomètres à l'Ouest du Kef et va se jeter, près de Souk el-Arba, dans la medjerda, dont il est le principal affluent ; par un rare privilège, il a de l'eau en toute saison.

Chapitre IV

Domination vandale
429/534 après J.C.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est au cours de cette période que le commerce devint florissant, avec des échanges et des transactions qui se faisaient sous forme d'actes commerciaux physiques, établis en latin cursive sur du bois de cèdre (Les tablettes d'Albertini, véritables actes juridiques datés de 494, en sont une illustration éloquente).

• Théveste sous l'emprise vandale

Extraits de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 pp145-146 »

Éprouvée par les troubles religieux et sociaux du IVe siècle, Théveste fut pillée mais non détruite par les Vandales au Ve siècle.

• Nouveau traité de Genséric avec l'empire – Organisation de l'Afrique Vandale

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculès jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 146 »

Valentinien III dans l'espoir de préserver son trône, se décida à traiter, de nouveau, avec le roi des Vandales. Il céda à Genséric la Bysacène jusqu'aux Syrtes et la partie orientale de la Numidie, la limite passant à l'ouest de Théveste, Sicca-Veneria et Vacca. De son côté, le roi abandonna à l'empereur le reste de la Numidie et les Maurétanies.

• Empire de Genséric[1]

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Genséric divisa son empire en cinq provinces, la Byzacène, la Numidie, l'Abaritane (territoire situé sur le haut Bagrada, à l'Est de Tébessa), la Gétulie, comprenant le Djérid et les pays méridionaux, et la Zeugitane ou Consulaire. Il fit raser les fortifications de toutes les villes, à l'exception de Carthage, et se forma avec l'aide des indigènes une armée de quatre-vingt cohortes. « Il partagea les terres en trois lots. Les biens meubles et immeubles des plus nobles et des plus riches, ainsi que leurs personnes, furent attribués à ses deux fils Hunéric et Genson. Le deuxième, se composant parti-

1 Roi vandale de la tribu des Hasdings

culièrement des terres de la Byzacène et de la Zeugitane, fut donné aux soldats, en leur imposant l'obligation du service militaire. Enfin le troisième lot, le rebut, fut laissé aux colons ». De sévères persécutions contre les catholiques achevèrent de consommer la ruine d'un grand nombre de cités et de colonies latines.

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Pendant le règne des Vandales, de 429 à 534, les monuments furent respectés, mais lorsque les armées byzantines, commandées par Bélisaire, accoururent pour reconquérir l'Afrique, elles trouvèrent Théveste entièrement dévastée par les Maures en 535 ; puis, quand Salomon, le lieutenant et successeur de Bélisaire, répara ses ruines, il construisit l'enceinte qui porte son nom (320m sur 280m) et mérita le titre de second fondateur de la ville.

- **Groupes ethniques**

Extrait de « Comment la Berbérie est devenue le Maghreb Arabe - Gabriel CAMPS - Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, n° 35, Aix-en-Provence, 1983, pp 7-24 »

En même temps s'accroît la complexité sociologique, voire ethnique, du pays. Aux romano-africains des villes et des campagnes, parfois très méridionales, comme la société paysanne que font connaître les « Tablettes Albertini », archives notariales sur bois de cèdre, trouvées à une centaine de kilomètres au Sud de Tébessa *(Ch. Courtois, L. Leschi, Ch. Perrat, Ch. Saumagne et P. Miniconi*, Tablettes Albertini, Actes privés de l'époque) et aux Maures non romanisés issus des gentes paléoberbères, se sont ajoutés les nomades « zénètes », les Laguatan et leurs émules, les débris du peuple vandale, le corps expéditionnaire et les administrateurs byzantins qui sont des Orientaux.

Chapitre V

Epoque byzantine
534/647 après J.C.

L'occupation de Théveste par les byzantins, se caractérise surtout par l'édification de systèmes de défense (Enceintes, Guérites, etc.) protégeant la cité et le voisinage, contre les incursions fréquentes des tribus turbulentes et d'éventuels envahisseurs.

Cette époque est marquée aussi, par de nombreux soulèvements de tribus berbères et la mise à mort de Solomon devant la basilique romaine de Théveste.

• Défense - Construction d'enceintes par Solomon[1]

Extrait de « Constantinople la perle du Bosphore - par Jean CASTRILLO (Istanbul – TURKEY) – 2006 - Page 196 »

A la différence des Romains qui se contentaient d'établir en première ligne quelques postes stratégiques reliés par des routes et de vastes camps permanents en seconde ligne, les Byzantins du VIe siècle, disposant de faibles effectifs, durent multiplier les postes fortifiés et disposèrent en arrière des citadelles, places occupées par des garnisons importantes. À l'intérieur même du pays des ouvrages défensifs, fortins et fermes fortifiées, permettaient de résister à une attaque brusquée. De la Tripolitaine à l'océan atlantique, l'Afrique se hérissa de forteresses qui tinrent les Maures en respect et retardèrent longtemps la conquête arabe. Ceuta devint une citadelle quasi imprenable ainsi que l'enceinte de Tébessa, le camp retranché de Haïdra et la citadelle de Timgad qui défendait deux villes ouvertes d'époque romaine, les châteaux forts isolés de Madaure et de Lemsa. Le successeur de Justinien, Justin II, renforça la défense de l'Afrique en construisant de nouvelles forteresses dans la vallée de la Medjerda.

En fait, ces fortifications ne sauvegardèrent que très peu l'Empire des invasions. Trop nombreuses, élevées trop vite, elles étaient souvent mal construites et inachevées ; mais leur inefficacité provenait surtout de la faiblesse de leur garnison, due à l'insuffisance d'effectifs dont disposait l'Empire.

• Gouvernement de Solomon - 538 ap J. C

Extrait de « Monographie de l'Aurès – Par le Lieutenant-colonel Delartigue – Constantine 1904 – Page 101 »

Solomon tranquille pour l'intérieur rassuré sur les sentiments de son armée, administra glorieusement les provin-

1 Lieutenant et successeur du général romain Bélisaire

ces d'Afrique, pour contenir les indigènes il répara les places fortes et rétablit les anciennes défenses. Presque toujours il suffisait de prendre les matériaux parmi les ruines des cités d'autrefois ; les fragments de statues, les débris de mosaïque, les frises des temples, les pierres des édifices, les futs des colonnes étaient entassés pêle-mêle dans de massives constructions forts ou citadelles comme celles que l'on voit à Madaure, Lambèse, Tébessa, Timgad.

• Nouvelle prise d'armes des berbères

Extrait de « L'Algérie par les capitaines du Génie Rozet et Carette – L'univers ou histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, meurs, coutumes, etc. – 1850 – Page 366 »

L'Afrique jouit d'un repos de quatre années. Mais un neveu de Solomon ayant fait assassiner quatre-vingts indigènes qui s'étaient rendus auprès de lui avec un sauf-conduit, toutes les tribus prirent les armes (543). Le mouvement de rébellion se propagea de l'Est à l'Ouest ; et parti de la Tripolitaine, il atteignit bientôt l'extrémité occidentale des possessions impériales. Solomon marcha contre les insurgés ; il leur livra bataille à Théveste ; il fut vaincu et tué. La révolte d'une partie des troupes les dissensions entre leurs chefs vinrent, compliquer les dangers de la situation. Pendant trois années le pays fut en proie à l'anarchie la plus violente. On vit cependant certaines tribus indigènes rester fidèles, parce qu'elles recevaient des Byzantins un subside annuel.

• Révoltes des Maures de la byzacène[1]

Extrait de « Histoires des guerres – Romains - Byzantins et Vandales- Dureau De La Malle – 1852 - Pages 306-308 »

Bientôt les barbares ayant réuni contre les Romains des forces plus considérables. Sergius alla trouver Solomon, son oncle, pour le prier de marcher lui-même contre eux avec une

1 Antique nom de la Tunisie actuelle

armée plus nombreuse. Il trouva auprès de lui son frère Cyrus. Les barbares étaient entrés dans la Byzacène, et avaient dévasté, par leurs incursions, la plus grande partie de cette province. Déjà même Antalas, qui, pour prix de sa fidélité constante envers les Romains, avait obtenu seul, ainsi que je l'ai déjà raconté, le commandement des Maures de la Byzacène, était en mauvaise intelligence avec Solomon. Il accusait ce général de lui avoir arbitrairement retranché la solde en vivres qui lui était assignée par l'empereur ; il lui imputait aussi la perte de son frère, que Solomon avait fait mourir, sous le prétexte qu'il avait excité quelques troubles dans la Byzacène. Par ces motifs, Antalas vit avec plaisir le soulèvement des barbares ; et, s'étant ligué avec eux, il les mena contre Solomon et contre Carthage. Solomon, instruit des projets de l'ennemi, marcha au-devant de lui avec toutes ses troupes ; et, l'ayant rencontré près de Théveste, ville située à six journées de Carthage, il campa dans ce lieu avec les fils de son frère Bacchus, Sergius, Cyrus, et le plus jeune, qui portait le nom de Solomon. Effrayé par le nombre des barbares, il envoya une députation aux chefs des Lévathes. Il leur exposait qu'il avait sujet de se plaindre qu'au mépris des anciens traités d'alliance, ils eussent pris les armes contre les Romains ; il les exhortait fortement à la paix, et leur offrait de s'engager, par les serments les plus saints, à mettre complètement en oubli leurs fautes passées. Les barbares se raillèrent de ces propositions ; ils lui répondirent que le serment qu'on leur offrait se ferait probablement sur ces livres sacrés nommés par les chrétiens les Évangiles ; que Sergius, après un serment pareil, n'avait pas craint de massacrer ceux qui s'étaient fiés à sa foi ; qu'ils étaient conséquemment bien aisés d'éprouver par une bataille si ces livres, qu'on dit être divins, ont en effet quelque vertu pour punir les parjures ; qu'après cette expérience, ils se trouveraient plus disposés à traiter.

Quand Solomon eut reçu cette réponse, il se prépara au combat. Le lendemain, ayant rencontré un détachement en-

nemi chargé d'un riche butin, il le battit, le dépouilla, et répondit à ses soldats, qui se plaignaient hautement de n'être pas admis au partage de cette proie, qu'il fallait attendre la fin de la guerre ; que chacun alors serait récompensé suivant ses services. Les barbares étant revenus présenter la bataille avec toutes leurs forces, une partie des soldats refusa de combattre ; les autres ne s'y résolurent qu'avec hésitation, et comme à contrecœur. Toutefois, dans le commencement, l'avantage fut égal ; mais bientôt les Maures, par la supériorité de leur nombre, mirent en déroute la plus grande partie de l'armée romaine. Solomon, entouré d'un petit nombre de ses gardes, soutint quelque temps l'effort de l'ennemi. Enfin, ne pouvant plus résister, ils se sauvèrent à toute bride jusqu'au bord d'un torrent qui coulait dans le voisinage. Là, le cheval de Solomon s'abattit, et le général lui-même fut renversé. Il fut tout de suite relevé et remis à cheval par ses gardes ; mais les douleurs qu'il ressentait de sa chute le mettant hors d'état de se conduire, il fut pris et massacré par les barbares, avec une partie de ceux qui l'entouraient. C'est ainsi que Solomon termina ses jours.

- **Partage des provinces nord-africaines**

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale - Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 172 »

En 543, l'empereur détacha la Pentapole et la Tripolitaine de l'Afrique ; il s'était appliqué à relever les villes de la Cyrénaïque de leurs ruines et plaça à la tête de cette province, comme gouverneur de la Pentapole, Cyrus, neveu de Solomon, reçut le commandement de la Tripolitaine, où se trouvait toujours Pudentius. Peu de temps après, quatre-vingts cheikhs de la grande tribu des Levathes étant venus à Leptis Magna, où se trouvait Sergius, pour recevoir selon l'usage l'investiture de leur commandement et présenter leurs doléances, ces malheureux furent massacrés dans la salle où

ils étaient réunis, parce que, dit-on, ils étaient soupçonnés d'un complot. Un seul d'entre eux s'échappa et appela aux armes les guerriers de la tribu qui s'étaient rapprochés. Sergius marcha contre eux, les mit en déroute et s'empara de tout leur butin, ainsi que de leurs femmes et de leurs enfants. Pudentius avait trouvé la mort dans le combat.

Ce fut l'occasion d'une levée générale de boucliers chez les berbères de la Tripolitaine, Antalas, auquel, selon M. Tauxier, Solomon avait retiré sa solde et ses avantages, se joignit à eux, avec ses guerriers, et tous marchèrent vers le nord. Solomon se rendit à Tébessa pour les arrêter dans leur marche.

- **Révolte d'Antalas[1]**

Extrait de « Monographie de l'Aurès – Par le Lieutenant-colonel Delartigue – Constantine 1904 – Page 102 »

En 545, Solomon est attaqué par une coalition générale de tous les Berbères près de Tébessa ; mais mal secondé par ses lieutenants il voit ses troupes lâcher pied. Solomon eut du moins le bonheur de succomber avant que sa renommée fût atteinte ; étant tombé de cheval au milieu de la déroute il fut massacré par les Berbères. Dans ce combat il avait encore eu à faire à Stozas. Après la mort de Solomon l'Afrique fut pendant un siècle et demi-livrée à l'anarchie la plus grande. Les soldats presque toujours mutinés contre leurs chefs s'organisaient en partie, qui tenaient la campagne, les villes et les villages soumis à la domination grecque étaient exaspérés et ruinés par la rapacité du fisc ; chaque jour des tribus se détachaient se déclarant indépendantes et faisaient des incursions ou se livraient à des razzias sur le domaine occupé par les Byzantins.

1 Chef berbère du VIe siècle

• Regroupement des habitants de Théveste

Extrait de « Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Après la mort de Solomon en 543 et les triomphes de Jean Troglita sur les Maures, refoulés en 550, l'Afrique respira et jouit d'une paix durable. C'est alors que les habitants se groupèrent autour de la citadelle, au milieu des restes de la ville antique et qu'on procéda à la construction de la seconde enceinte byzantine de la ville de Théveste, celle qui suit à peu près la ligne du chemin de fer. Après le siècle de paix qui suivit la défaite des Vandales et des Maures, survint l'invasion Arabe.

• Composante ethnique de Théveste à cette époque

Extrait de « Revue Africaine – Volume 16 – Journal des travaux de la Société Historique Algérienne – Par les membres de la Société – 1872 – Page 40 »

À l'époque de l'invasion musulmane, le fond de la population qui habitait toute la région de nos cercles actuels d'Aïn-Beïda et de Tébessa, appartenait à la tribu berbère des Haouara.

Chapitre VI

Conquêtes arabes
Islamisation
Révoltes berbères
Dynasties

Outre, l'islamisation de Tébessa par les conquérants Okba Ibn Nafaa Al – Fihri et Abdallah Ibn Djaafar, il y a lieu de retenir les événements d'une importance capitale, dont la « bataille des chameaux « qui a opposé La guerrière La Kahena à Hassan Ibn Noomane.

La cité de Tébessa a été le théâtre de nombreux événements constitués par des tiraillements, entre des dynasties berbères et arabes et qui ont duré des siècles.

Histoire de la prise de Tébessa par l'armée Arabe Okba Ibn Nafaa Al - Fihri Islamisation - l'an 45 de l'Hégire

Extrait de « Foutouh Ifriqiya – Légende Islamique 1er siècle. (Revue Africaine – Volume 13 - Journal des travaux de la Société Historique Algérienne – Par les membres de la Société – 1869 - Pages 225-238) Traduit par A. CHERBONNEAU. »

Lorsque l'émir Okba Ibn Nafaa dirigea son armée sur Tébessa, cette ville, capitale d'une vaste contrée, obéissait à un prince très puissant, ses forces s'élevaient à 80.000 combattants, et aucun des chefs du pays n'osait lui tenir tête. Il était très considéré à la cour du grand roi Malek El Akbar, Tirâf, fils de Setnâne, qui régnait alors à Mallaka, et il allait le visiter au commencement de chaque année. Son père et celui de Tirâf étaient frères. Cette parenté explique les excellentes relations qui existaient entre eux. Okba dit à Abd-Allah Ibn Djafar « J'enverrai à ce prince une députation pour lui annoncer la capitulation du pays de Kastalya ». Abd-Allah répondit : « Ce prince, à mon avis, est l'ennemi le plus redoutable que vous ayez encore eu à combattre. Nul dans toute l'Ifriqiya ne l'égale en courage et en succès. Avant de l'attaquer, implorez contre lui l'assistance divine ».

Aussitôt que le général en chef de l'armée eut donné le signal du départ, l'air retentit de cris de joie. Les princes alliés, s'avancèrent, tenant en main leurs bannières déployées. Dans cette journée, brillaient au premier rang les Beni-Hachem et les Beni-Makzoum. Les ennemis de Dieu ayant appris que les musulmans arrivaient, mirent sur pied les guerriers des villes et des campagnes. Le prince de Tébessa leur demanda ce qu'ils pensaient du traité conclu entre les gens de Kastalya et les Arabes. Ils répondirent : « Kestalya a ouvert ses murs aux sectateurs de Mohammed ; elle a subi la loi du Coran, elle a laissé abattre la croix du Messie par les hordes sauvages de l'Arabie. Serions-nous assez lâches pour suivre son exemple ? Courberons-nous la tête devant le livre de

l'imposture ? Laisserons-nous souiller le seuil de nos églises par ces conducteurs de chameaux ? ».

Le prince échauffa leur ardeur par un discours énergique : « Les plus minces projets dit-il sont trop grands pour les âmes faibles et pusillanimes ; les entreprises les plus difficiles sont petites aux yeux de l'homme courageux. L'orage de la destruction nous menace, mais vos poitrines serviront de remparts aux murs de Tébessa. Si l'ennemi parvenait à forcer cet obstacle, nous l'écraserons entre les battants de nos portes comme la mort écrase les humains entre ses cils, La capitale de mes États, purifiée par la grâce du Christ, servira de digue aux flots de l'invasion. Aux armes, mes vaillants sujets ! Aux armes, fervents adorateurs du Messie ! Mon fils commandera vos légions ; n'oubliez pas que vos glaives sont la terreur de l'Ifriqiya ».

À peine le prince avait achevé ces paroles, que les guerriers vinrent en foule se rassembler sous les drapeaux de leurs chefs. L'armée, sortit de l'enceinte de Tébessa, et grossie par les contingents des villes voisines, déploya dans les campagnes 100.000 combattants sous les ordres du jeune prince. Les musulmans étaient campés dans leurs retranchements, Abd·Allah, Fodaïl, Refa et Solimàn, qui commandaient les troupes de l'avant-garde, aperçurent flottant au loin les bannières de l'ennemi de Dieu. « Par le Seigneur de la Kâaba, s'écrièrent-ils, ce jour est le jour des forts ».

Le nuage de poussière qui s'épaississait à l'horizon vient de s'ouvrir. Voici venir les enfants maudits du Messie ! Ils arrivent tout bardés de fer. On dirait que leurs chevaux n'ont point de jambes. L'éclat que jette leur armure ne permet point de distinguer le guerrier de son casque, de sa cuirasse et de la lame de son sabre. Le mouvement de leurs innombrables escadrons a ébranlé la terre au levant et au couchant. Un péril inévitable menace nos jours. A cheval, enfants de Abd-el-Manâf ! Que celui qui désire l'honneur d'un triomphe éclatant « sache que ce n'est qu'avec le tranchant du sabre

qu'on ouvre les portes de la victoire ! En avant, en avant ! Que ces superbes mécréants servent de pâture, cette nuit, aux chacals de la plaine».

Cependant l'impétuosité des Tébessiens et l'élan donné à la cavalerie avaient effacé la distance. Déjà les héros de Hachem et de Makzoum avaient été ébranlés comme les rochers d'un torrent par le choc d'une première rencontre. Portée par le fils du prince, la croix avait pénétré dans les escadrons de l'Islam. Les chevaux disputaient le terrain aux chevaux. Le cliquetis des armes dominé par les cris des combattants, faisait pâlir les plus braves. Des ruisseaux de sang glissaient entre les herbes de la prairie. La victoire désigne enfin ses élus. Après avoir broyé 5.000 cavaliers africains, comme la meule fait le grain, les vrais croyants restèrent maîtres du champ de bataille.

Le jeune et bouillant Fodaïl se lève sur ses étriers, et brandissant le tronçon de son épée, crie à ses compagnons «Allah A'kbar (Dieu est Grand), Mohammed nous regarde » ? C'est en vain que l'ennemi se dérobe au carnage, c'est en vain qu'il cherche son salut derrière les remparts de la ville. Les Arabes s'élancent à sa poursuite, portés dans les airs par ces coursiers agiles auxquels il ne faut d'autre nourriture que le vent du désert, et qui se contentent, pour étancher leur soif, de la vapeur des oasis. La bannière du Messie tombe à terre, le jeune prince qui la soutenait expire sous la pointe des lances.

Lorsque le Gouverneur de Tébessa vit rentrer les débris de ses légions, il dit aux officiers : « Honte à vous ! Que le Messie vous maudisse ! Qu'aviez-vous fait des soldats confiés à votre honneur ? Qu'est devenu mon fils, l'espoir de ma race ? Avez-vous eu la lâcheté d'abandonner l'emblème sacro-saint de la foi ». « Seigneur, répondirent-ils, nous avons vu planer la mort sur nos têtes. Nos ennemis préféraient la mort à la vie. Leur ardente jeunesse a terrassé les vieux champions de ton royaume ».

Le désespoir et la fureur comprimaient le cœur du prince. Il dit « Si j'avais pu craindre une défaite j'aurais marché contre eux en personne. Aucun d'eux n'aurait échappé à mes coups ».

Les chefs de l'armée étendirent vers lui, en signe de paix, leurs bras cicatrisés ; et dirent : « Héros du christianisme venez donc nous conduire au combat ! ».

Le souverain de Tébessa avait une fille jeune et belle ; le gouverneur de Kastalya l'avait demandée en mariage. Il avait offert pour sa dot mille chevaux de race renommée, mille onces de musc, mille négresses et mille pages des familles les plus illustres.

Vainement on eût cherché dans toute l'Ifriqiya une personne qui pût l'égaler en beauté : Sa taille était plus déliée que l'haleine des zéphyrs, ses mains blanches et fines ressemblaient au lys qui se balance sur sa tige. Ses sourcils gracieusement courbés, surpassaient en élégance le portique d'une mosquée. Telle la rose s'épanouit à la brise printanière, telle s'entrouvrait sa bouche lorsqu'elle murmurait ses prières. Quand elle se promenait dans les parterres du roi, on eût dit que ses pieds ne se posaient que sur la pointe des herbes. Sa chevelure qui descendait jusqu'à sa ceinture, enveloppait son visage comme les nuages, jaloux de l'éclat de la lune. Elle se revêtait de robes en drap d'or sur lesquelles ruisselaient des tuniques plus transparentes que l'eau. Son père dit aux chefs de l'armée, celui qui tuera AbdAllah Ibn Djafar, je lui donnerai ma fille en mariage. Et il jura, la main étendue sur l'Évangile.

Au même instant, les clairons retentirent sur la place publique, et les soldats défilèrent par troupes innombrables devant le Souverain, que la jeune princesse accompagnait, entourée de ses dames d'honneur. Ils étaient encore en vue de Tébessa, lorsque les musulmans s'avancèrent en rang de bataille. Le prince se tourna vers l'élite de ses guerriers et dit d'une voix ferme : « Qui d'entre vous proposera un combat

singulier au général arabe ? Son neveu, jeune encore, sortit des rangs. La fille du roi l'aperçut et lui dit : « Si tu veux devenir mon époux, montre nous ta force et ton courage ».

Animé par ces paroles, le chevalier, couvert d'une cotte de mailles rayonnante, s'élança dans l'espace qui séparait les deux armées « Où est AbdAllah, fils de Djafar ? » s'écria-t-il.

Plus prompt que l'éclair, AbdAllah se présenta monté sur un cheval blanc, qui jetait au vent sa crinière tressée avec des bandelettes de soie verte et un chenil à franges d'or. Dès qu'ils furent face à face, ils se provoquèrent en ces termes :

- Est-ce toi qu'on appelle AbdAllah Ibn Djafar, descendant du Prophète ?

- C'est moi qui suis AbdAllah.

- Eh bien ! Apprends que je suis venu pour te tuer et mériter par ta mort la main de la fille de notre prince.

- Son père te l'a-t-il promise ?

- Il me l'a promise, et ta mort est la condition.

- Chrétien, tu as mal agi ; permets-moi de te donner un conseil.

- Ce conseil, quel est-il ?

- Retourne auprès de ta cousine et prie-la de venir assister au combat. Tu as rougi sans doute, de lui laisser voir ta faiblesse, et tu te seras vanté d'être plus vaillant que moi.

Avant d'entendre d'autres provocations, le prince s'éloigna et revint accompagné de sa cousine. AbdAllah regarde la jeune fille et dit avec ironie « Nous accordera-t-on la faveur de contempler ce beau visage ? ». A ces mots, la princesse écarta son voile et laissa le héros musulman ébloui par ses charmes. Tandis que AbdAllah, les yeux au ciel, murmurait : Dieu garde la plus belle fille d'Adam ». La fiancé cria à son cousin : « Chargez-le ».

Au même instant le prince fondit sur son ennemi et balança au-dessus de sa tête une massue en fer qui pesait soixante livres. AbdAllah esquiva le coup avec adresse, et l'arme retomba lourdement sans l'avoir atteint. Puis, revenant

à la charge, il abattit la main du prince d'un coup de sabre ; comme les Beni Hachem savent si bien les asséner, et lui plongea en même temps la lame dans la poitrine. Le corps chancela, s'affaissa et roula sous les pieds des chevaux.

Pendant que les serviteurs d'AbdAllah ramassaient les dépouilles des vaincus, évaluées à soixante mille dinars d'or, les femmes de Tébessa, rangées sur le haut des murailles, faisaient retentir les airs de leurs lamentations lugubres. Cent guerriers voulurent venger sa mort ; tous mordirent la poussière. Le fils de Djafar saisit aussitôt par la bride le cheval de la princesse et dit : « Tel est le sort que je réservais à ton fiancé téméraire. C'est moi qui serai ton époux ». Le roi le vit et l'entendit « chargez de front ! ». S'écria-t-il à ses soldats.

Les rangs s'ébranlèrent de part et d'autre ; puis, chrétiens et musulmans, chefs et soldats se précipitèrent en avant. Le choc fut terrible et la mêlée impénétrable. L'acharnement des deux armées prolongea l'action jusqu'au coucher du soleil. Alors l'arrière-garde des Arabes, lancé à fond de train sur le champ de bataille, culbuta et poursuivit l'ennemi jusque dans l'enceinte de la ville, dont les lourdes portes se refermèrent. Les chrétiens laissaient cinq mille morts. Du côté de AbdAllah, on n'eut à relever que deux cents martyrs de la foi. La nuit fut employée à fortifier le camp et l'on fit la préparation du siège. Le lendemain Okba, général en chef de l'armée musulmane, réunit les principaux guerriers de chaque tribu pour combiner avec eux le plan d'attaque.

Mais les vieux remparts de Tébessa, construits en pierres de taille colossales et défendus par une population nombreuse, devaient opposer une longue résistance.

Le siège avait duré vingt jours, lorsqu'on vit arriver un cavalier coiffé d'un turban vert. On se porta à sa rencontre. C'était Aouisse qui venait du Hedjaz, chargé d'une lettre au sceau du Khalife.

En entrant dans la tente d'Okba, Aouisse lui dit : « A toi, le plus précieux des amis, cette lettre d'Othman, fils

d'Affân ! ». Le général prononça la formule : Bism-Allah el-Rahmen el-Rahim (au nom de Dieu, Clément et Miséricordieux), prit la missive et la lut avec attendrissement ; Son émotion se communiqua aux assistants, dont l'imagination se portait à la terre natale. Aouisse présenta encore une lettre à Okba. Elle venait d'Ali, fils d'Abou Taleb. Il célébrait en termes pompeux les exploits d'AbdAllah, le comblait d'éloges aux noms des compagnons de Mohammed (PSL), et lui prodiguait les titres glorieux d'Épées de l'Islam et de père des cavaliers.

Quand la lecture fut achevée, le fils de Djafar, se leva et dit avec le ton d'un homme inspiré : « En exterminant les ennemis de Dieu et du Prophète par excellence, nous n'avons fait qu'exécuter les décrets de l'Éternel, qui n'a point d'égal, qui n'a point enfanté. Ceux qui associent d'autres divinités à Dieu, sont immondes. Le livre de la révélation nous prescrit nos devoirs dans la sourate du repentir : « *Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez ; faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les à toute embuscade ; mais s'ils se convertissent, s'ils observent les prières, s'ils font l'aumône, alors laissez-les tranquilles : Car Dieu est indulgent et miséricordieux* ».

Édifiée par la modestie du héros, l'assemblée se dispersa en silence. AbdAllah rentré dans sa tente, fit la prière de l'âcha ; et après avoir pris le repas du soir, accomplit rigoureusement ses ablutions. Puis, il se prosterna, la face contre terre, en invoquant le nom du Seigneur des mondes. Sa femme était auprès de lui. Le voyant ceindre son épée de combat, elle lui demanda avec inquiétude, où il voulait aller par une nuit impénétrable comme un buisson. La pluie tombait à torrents et les chrétiens faisaient le tour des remparts en poussant des cris terribles. AbdAllah sortit sans répondre ; à la faveur de l'obscurité, il se glissa dans un groupe d'hommes qui réunissaient leurs efforts pour rentrer dans la ville un énorme madrier. Couvert d'une étoffe grossière qui lui cachait en partie le visage, il passa sans être remarqué, devant les

gardes de la porte, s'enfonça dans les rues désertes et réussit à trouver un abri sous le portique d'une maison. On entendait au fond de cette demeure des chants funèbres interrompus par des gémissements. Des gens entraient et sortaient. AbdAllah pénétra jusque dans la cour et attendit que la foule se fût dispersée. Quand il fut à peu près seul, il s'avisa de questionner une vieille négresse qui était assise auprès de lui.

- Quel malheur, lui dit-il, a pu plonger cette famille dans l'affliction ?

- Ils pleurent la perte de plusieurs guerriers que les Arabes ont fait prisonniers. Le comble de leurs vœux serait d'entrer en pourparler avec AbdAllah, fils de Djafar. Ils espèrent qu'il acceptera leur rançon.

- Qui habite cette maison ?

- C'est un vieillard courbé sous le poids des ans et qui, dans des temps meilleurs occupa une place à la cour.

- Introduis-moi auprès de lui, pour l'amour de Dieu.

- Qui donc es-tu ?

- Ne conçois aucune crainte à mon égard ; conduis-moi à son appartement.

La servante se leva. À peine eut-elle informé le vieillard du désir exprimé par l'étranger, qu'il accourut au-devant d'AbdAllah, fils de Djafar. Celui-ci l'aborda en ces termes :

- Adorateur du Christ, je prends une part bien vive à ta douleur.

- Et toi ! Qui donc es-tu ? Car ton extérieur révèle un étranger.

- La terre des Arabes est ma patrie. Errant autour de la ville, j'y suis entré, cette nuit, et par hasard et m'y suis mis à l'abri. Malheureusement, la première maison où se portent mes pas retentit de lamentation.

- As-tu aperçu dans le camp des Arabes de jeunes captifs ?

- Je les ai vus.

- Ce sont mes fils ! Que dois-je faire pour leur rendre leur liberté ? Parle........ Conseille-moi ..... Veux-tu aller toi-même auprès de AbdAllah, fils de Djafar ? ... Il est aussi clément que brave. Tu lui offriras tous mes biens pour la rançon de mes fils. !

AbdAllah s'inclina respectueusement, et dit, la main appuyée sur le cœur : à toi mon amitié, à toi mon dévouement.

Le vieillard s'éloigna et revint presque aussitôt, accompagné de sa femme, dont le visage flétri par le chagrin avait repris une vive teinte d'espérance. En présence de l'étranger, la pauvre femme tomba à genoux ; ses mains étreignirent celles d'AbdAllah.

- Mon Dieu ! Dit-elle avec une voix déchirante, si j'étais sûre que le général Arabe consenti à me rendre mes enfants !

- Réjouissez-vous d'avance, reprit l'étranger avec une émotion mal comprimée. Bientôt vous embrasserez vos enfants : car je veux que vous voyez AbdAllah ben Djafar cette nuit même.

- Seigneur des mondes, s'écrièrent les deux vieillards, aurons-nous la force de supporter tant de joie...

Eh bien ! Sachez qu'AbdAllah ben Djafar est devant vous !

- Est-ce vrai ?

- Je suis AbdAllah.

La mère des captifs se releva précipitamment et frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre. Une négresse parut un flambeau à la main. « Approche-toi, lui dit-elle, approche la lumière ». « Je saurais le reconnaître, car je l'ai vu, plus terrible qu'un lion, terrasser nos héros sur le champ de bataille... lui ! C'est lui...

Ces derniers mots furent un cri. Ému jusqu'au fond de l'âme, les yeux fixés sur la jeune figure du guerrier musulman, le vieillard parla d'un ton solennel : « Sectateur du Prophète, la générosité m'a fait ton esclave. Une religion qui transforme les vainqueurs en anges de bonté est la meilleure des reli-

gions. Je déclare qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, l'Unique, l'Incomparable, et que Mohammed est l'envoyé de Dieu ».

AbdAllah crut triompher une seconde fois, mais la victoire qu'il remportait à ce moment, sans éclat, sans témoins, lui paraissait d'autant plus belle qu'elle n'avait pas coûté une goutte de sang.

- « Tranquillisez-vous, dit-il à ses nouveaux prosélytes, demain vous verrez vos enfants libres. Mais avant que je retourne au camp, avez-vous une grâce à me demander ? ».

- La faveur que nous implorons, reprit le vieillard, intéresse la vie d'un seigneur qui fut le père du peuple. Desservi par de lâches courtisans, le hâdjeb (Chambellan) a perdu l'amitié du roi, et demain sa tête doit tomber sous la hache du bourreau.

- Peut-on m'introduire auprès de lui, interrompit AbdAllah ?

- Cette nuit même j'irai le voir, et je lui demanderai un moment d'entretien.

- Hâte-toi donc et reviens ?

Le père des captifs sortit à la faveur de l'obscurité, il parvint jusqu'à la demeure du hâdjeb. Plusieurs jeunes pages veillaient debout sous le portique. Un d'entre eux entra et dit au Hâdjeb : « Seigneur, il y a ici un vieillard qui demande à vous parler ». Qu'on l'amène, dit le Hâdjeb, avec une émotion visible.

Un instant après, celui-ci était dans la salle. Il aperçut des secrétaires qui écrivaient à côté de leur maître, mais le papier disparut presque au même moment. C'était une lettre à l'adresse de AbdAllah ben Djafar.

- Que désires-tu, dit le Hâdjeb d'une voix altérée.

- Une affaire de la plus haute importance m'amène en ces lieux.

Un signe du maître invita les secrétaires à se retirer. Lorsque l'épais rideau qui servait de portière se fut replié sur les pas du dernier, le vieillard s'approcha respectueusement et dit

d'une voix mystérieuse. « Seigneur, AbdAllah ben Djafar désire avoir une entrevue avec vous. Votre position l'intéresse. Il vous sauvera ». De grâce, ne m'abuse pas, reprit le Hâdjeb tressaillant de joie. Où est-il ? Où le trouverai-je ?

Au sein d'une famille, qui est devenue la sienne, fit le vieillard avec un air attendri. La tête du Hâdjeb tomba sur sa poitrine. Il eut la douleur de penser que ses démarches étaient épiées par des satellites du prince, et que, sorti de chez lui à cette heure, c'était hâter l'instant de sa mort. « Un des hommes que tu as vu auprès de moi, rédigeait une lettre pour le général Arabe... Nous l'avons caché, parce que nous étions loin de supposer que tu travaillais avec tant de zèle à mon salut ».

Et le Hâdjeb baisa avec reconnaissance les cheveux blancs de son interlocuteur. Puis il continua en ces termes : « Moi je ne puis sortir sans éveiller les soupçons du tyran. Le temps presse... Comment faire ? ... AbdAllah consentira-t-il à venir dans ma demeure ? « Il y consentira, interrompit le vieillard. Son cœur est magnanime. Il vole au-devant des malheureux ».

Cependant, on entendait résonner dans la rue les pas lents et mesurés de la garde qui veillait à la sécurité de la ville. La conversation fut arrêtée et les deux hommes se regardèrent. Le bruit s'éloigna peu à peu, et la figure du Hâdjeb prit une expression passagère de soulagement. « Seigneur je vais aller prier votre libérateur de se rendre ici, dit le vieillard. Vous le verrez tout à l'heure, s'il plaît à Dieu ».

Il serait difficile de décrire les sentiments qui agitaient intérieurement le cœur du Hâdjeb. Sur le point de toucher à la réalisation de ses espérances, tantôt il doutait, tantôt il espérait : mais le doute l'emportait. Il comptait les minutes ; il eut voulu arrêter la marche du temps.

À la fin, ne pouvant modérer son impatience, il sortit jusque sous le portique de sa maison. Ses yeux inquiets semblaient percer l'ombre. La pluie n'avait pas cessé.

En ce moment deux passants s'arrêtèrent. C'était AbdAllah et son compagnon. Saisir AbdAllah par la main lui souhaiter la bienvenue, l'attirer dans la salle de réception et lui arracher son vêtement tout humide, fut pour le Hâdjeb la durée d'un clin d'œil.

Pendant ce temps, les serviteurs qui avaient compris l'importance du personnage aux prévenances que leur maître lui prodiguait, apportèrent une robe de soie, et la lui jetèrent sur les épaules, d'autres serviteurs apportèrent des plateaux chargés de mets. Le nouveau venu prononça gravement les mots Bismillah (au nom de Dieu), et prit un peu de nourriture, moins par appétit que pour se conformer à l'usage des Arabes, qui regardent comme une insulte de refuser le repas de l'hospitalité. Quand il eut fini, il fit ses ablutions et adressa des louanges au créateur. « C'est moi interrompit le Hâdjeb, qui achèverai la prière. Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu, que Mohammed est son serviteur et son envoyé, et qu'aucun prophète ne l'égale en mérite ».

La joie d'AbdAllah était à son comble. Il obtenait d'avance la récompense de sa bonne action. L'objet de son dévouement était un nouveau prosélyte conquis à la foi de l'Islam.

Héros du peuple Arabe, dit le Hâdjeb, daignez écrire de votre main une lettre au général en chef de votre armée. Priez-le de nous envoyer, à la pointe du jour, mille cavaliers d'élite. Mes affidés leur ouvriront la porte de la ville. Je vous réponds du succès.

A toi mon amitié et ma foi, répondit le fils de Djafar.

Il prit un Kalam et du papier, et écrivit la lettre suivante : « Au nom de Dieu, Clément et Miséricordieux. Il est l'unique et n'a point d'associé dans son royaume. De la part d'AbdAllah, fils de Djafar, au général en chef, à nos amis El-Fodaïl, Refa, fils de Harets, et à toute l'armée musulmane, salut ! Après avoir rendu gloire à Dieu, le Maître des mondes, et avoir imploré l'intercession de Mohammed, (que Dieu le comble de grâce et lui accorde le salut), je vous déclare que les décrets

de l'Eternel m'ont ouvert les portes de la ville ennemie. « J'y ai eu une entrevue avec le second personnage de la principauté. Si vous voulez une victoire sans effusion de sang, dirigez vers la porte orientale de Tébessa, mille cavaliers d'élite. Nous les recevrons, et dans la matinée le gouverneur de la contrée sera conduit vers vos tentes. Salut. »

Après avoir expliqué au Hâdjeb le sens de cette missive, il la ferma et apposa le sceau de l'envoyé de Dieu. Un serviteur fidèle reçut l'ordre de se rendre au camp et de la remettre à Fodaïl, fils d'Abbas. Guidé par les feux de bivouac, le courrier arriva jusqu'aux sentinelles avancées de l'armée musulmane. Dés qu'il eut expliqué l'objet de sa mission et montré la lettre dont il était porteur, on le conduisit à la tente de Fodaïl. Celui-ci lit la lettre et s'écria, en reconnaissant l'écriture de son ami : « Dieu seul peut récompenser ce noble guerrier dont l'absence nous a tant inquiétée ! ».

Après avoir achevé la lecture, il ajouta : « Dieu est Grand », puis il se leva et entra dans la tente d'Okba.

- Sait-on enfin ce qu'est devenu AbdAllah ? dit le général en chef.

- Voici une lettre de sa main, répondit Fodaïl avec vivacité. Impatient du danger, il a pénétré comme l'eau dans le sol ennemi. Lis et admire.

Okba parcouru ces lignes tracées par l'émule de sa gloire. « Tout ce que nos bras et nos lances n'ont pu abattre, a été vaincu par son génie et ses artifices dit-il. Descendant de héros, héros lui-même, il a touché par le doigt, du Très-Haut, gloire au prophète ! ». Après avoir prononcé ces paroles inspirées par l'enthousiasme, le général en chef fit appeler Rifa et lui ordonna de prendre les cavaliers de Makhzoum et des Hichem, et de se diriger vers Tébessa. Refa fit monter à cheval mille soldats choisis parmi les plus braves et se mit à leur tête, tenant en main l'étendard de son oncle Khaled, fils de Walid.

Le fidèle courrier partit et annonça leur arrivée au fils de Djafar ainsi qu'au Hâdjeb. Ce dernier, malgré sa disgrâce, avait un parti puissant dans la ville ; ce qui fit que la nouvelle d'un secours inespéré s'y répandit avec la rapidité de l'éclair. Plus de six mille hommes, tant de la ville que de l'armée, prirent les armes et coururent au-devant des cohortes musulmanes. La porte orientale fut ouverte sans résistance, car les gardiens étaient du complot.

Alors le silence de la nuit fut troublé. Aux cris mille fois répétés de : La ilaha illallah, Mohammed raçoul Allah (il n'y a de Dieu que Dieu, Mohamed est l'envoyé de Dieu). Les Arabes parcoururent les rues, enfoncèrent les maisons et les casernes, passèrent au fil de l'épée tout ce qui se défendait, et parvinrent à la porte du palais.

Déjà les courtisans avaient prévenu le gouverneur de la trahison du Hâdjeb. Déjà le Hâdjeb, sûr de la vengeance, avait renversé la porte de la casbah, et pénétrait dans la salle du trône. Mais elle était déserte : le prince avait disparu.

Le lendemain, au lever du soleil, Okba entra triomphalement dans la ville. Il planta le drapeau de l'Islam sur le rempart de la casbah et prit possession du gouvernement. Abandonné par les siens, n'ayant plus d'espoir que dans la clémence du vainqueur, le prince se décida à quitter sa retraite et vint se prosterner aux pieds du général en chef.

- Est-ce toi qui régnais sur ce pays ?, lui dit Okba, en regardant tour à tour le suppléant et le Hâdjeb, pour s'assurer de la vérité.

- Hier encore ce pays m'obéissait ; mais le Souverain de l'univers m'a renversé de mon trône, répondit le prince.

- Où donc étais-tu, lorsque nous sommes entrés ?

- Dans l'endroit où me retenait la volonté de Dieu. Le Tout-puissant. Je confesse qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mohammed est son envoyé.

Un geste bienveillant du vainqueur invita le nouveau sectateur du prophète à s'asseoir sur le tapis étendu à ses pieds.

Cette conversion venait en quelque sorte cimenter et sanctifier la victoire. La journée se passe en prières et en lectures sacrées. Dans la soirée, le général en chef convoqua le conseil de l'armée dont les membres étaient des chefs de tribus importantes, des officiers aguerris et des vieillards habiles dans l'interprétation du livre révélée (Coran).

Il s'agissait de délibérer sur les points de l'Ifriqiya, où seraient dirigées les troupes, après avoir été ravitaillées ; les uns voulaient qu'on marchât immédiatement sur Mallak, qui était la résidence du Malek el-Akbar, afin de s'emparer de la clef du pays ; d'autres regardaient comme plus sage une manœuvre rendant à paralyser la puissance du Patrice par la conquête successive de toutes les places qui lui obéissaient.

Quelques-uns étaient d'avis que, sans quitter la position de Tébessa on envoyât des émissaires au Légat qui commandait Constantine. Ils discutaient ainsi, lorsque les soldats amenèrent devant le conseil un prisonnier qu'ils venaient d'arrêter à une lieue de la ville. C'était un habitant du Zâb. Il avait rencontré la garnison de Constantine campée dans les plaines voisines. Pressé de questions il fit en peu de mots la description de cette ville : le nid d'aigle, dit-il, est moins accessible. Les habitants l'ont surnommée la cité aérienne. Les nuages groupés à l'orifice de ses citernes viennent y verser leurs eaux. Assise sur un immense bloc de rocher que la baguette d'un magicien semble avoir détaché des masses environnantes, elle se contente d'opposer aux assaillants le tumulte torrentiel du fleuve qui lèche ses fondements, en s'engouffrant dans un abîme profond de mille coudées. L'archer le plus robuste ne saurait atteindre le rempart avec ses flèches. Elle obéit à un chef riche, puissant et courageux.

AbdAllah, fils de Djafar (que Dieu le reçoive dans sa sainte miséricorde) saisit cette occasion pour faire prévaloir son avis, et les musulmans marchèrent sur Constantine.

Reconquête par Hassan Ibn-Noomane Sous le Calife Abdelmalik - 685/705

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale – Berbérie – Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française 1830 – Ernest MERCIER – Tome Premier – 1888 – Pages 212-216 »

• Situation de l'Afrique - La Kahéna

Libre enfin, le khalife tourna ses regards vers l'Afrique et se disposa à tirer vengeance de la défaite et de la mort de son lieutenant. Après la fuite des Arabes, la révolte s'était répandue de nouveau chez les Berbères : les Aoureba étaient détruits, et chaque tribu prétendait imposer son chef aux autres ; de là des luttes interminables. Dans les derniers temps une sorte d'apaisement s'était produite et les indigènes de l'Ifrikiya avaient reconnu l'autorité d'une femme Dihia ou Damïa, fille de Tabeta, fils d'Enfak, reine des Djeraoua (Zenètes) de l'Aourès. Cette femme remarquable appartenait, dit El-Kaïrouani, à une des plus nobles familles berbères ayant régné en Afrique. « Elle avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu et, comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire, toute la tribu. Sachant par divination la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir, pour elle-même, le commandement ».

Cette prétendue faculté de divination fit donner à Dihia, par les Arabes, le surnom d'El-Kahéna, (la devineresse). Sa tribu était juive, ainsi que l'affirme Ibn-Khaldoun, et il est possible que ce nom de Kahéna, que les Musulmans lui appliquaient, avec un certain mépris, ait été, au contraire, parmi les siens, une qualité quasisacerdotale. Les relations de la Kahéna avec Kocéïla et la part active qu'elle prit à la conspiration qui se dénoua à Tehouda, sont affirmées par les auteurs.

Après la mort de Kocéïla, un grand nombre de Berbères se joignirent à elle, dans ses retraites fortifiées de l'Aourès.

Ainsi le drapeau de l'indépendance berbère avait été relevé par une femme qui avait su rallier les forces éparses de ce peuple, calmer les rivalités et imposer son autorité même aux Grecs. La situation avait donc changé de face en Berbérie et les Arabes allaient en faire l'épreuve.

• Expédition de Haçane Ibn Noomane au Maghreb
Victoire de la Kahéna – 696 après J.C.

Le khalife ayant réuni une armée de quarante mille hommes en confia le commandement à Haçane-ben-Nomane, le Ghassanide, et l'envoya en égypte, où son autorité était encore méconnue en maints endroits. L'année suivante, il lui expédia l'ordre de marcher sur le Magh'reb. « Je te laisse les mains libres, lui écrivit-il, puise dans les trésors de l'Egypte et distribue des gratifications à tes compagnons et à ceux qui se joindront à toi. Ensuite, va faire la guerre sainte en Ifrikiya et que la bénédiction de Dieu soit avec toi ».

Parvenu au Magh'reb avec son immense armée, Haçane entra à Kaïrouan, dont la possession ne lui fut pas disputée puis il alla attaquer et enlever Carthage. Les habitants eurent en partie le temps de se réfugier sur leurs navires et de gagner les îles de la méditerranée. Quant aux troupes grecques, elles essayèrent de se rallier à Satfoura, près de Benzert, mais ce fut pour essuyer un véritable désastre. Sur ces entrefaites, une flotte byzantine, envoyée de Constantinople, sous le commandement du patrice Jean, aborda à Carthage. Appuyés par les indigènes et des aventuriers de toute race, les Grecs rentrèrent facilement en possession de cette ville.

Mais aussitôt le khalife équipa et expédia une flotte considérable qui ne tarda pas à arriver en Afrique ; en même temps Haçane revenait mettre le siège devant Carthage. Ces deux forces combinées eurent facilement raison des chrétiens, dont les débris se rembarquèrent et regagnèrent l'Orient (695). Ce fut la dernière tentative de l'empire pour conserver sa colonie

africaine. Dès lors les chrétiens restés en Ifrikiya se virent forcés d'unir intimement leur sort à celui des indigènes. Après ces campagnes, Haçane dut se retirer à Kaïrouan, pour donner quelque repos à ses troupes et se reformer avant d'entreprendre l'expédition de l'Aourès.

Pendant ce temps, la Kahéna se préparait activement à la lutte en appelant aux armes les Berbères et en enflammant leur courage. Ayant appris que Haçane s'était mis en marche, elle descendit de ses montagnes et alla détruire les remparts de Bar'aï, soit pour que le général arabe ne s'attardât pas à en faire le siège et vint directement attaquer les Berbères dans le terrain qu'elle avait choisi, soit pour qu'il ne pût s'appuyer sur aucun retranchement, s'il était parvenu à l'enlever.

Haçane marchant directement contre son ennemi lui livra bataille sur les bords de l'Ouad-Nini, près de Bar'aï *(Ibn-Khaldoun donne dans la vallée d'une rivière déserte et à sec, la Meskiana –, entre Tébessa et Aïn Beïda, comme le théâtre de cette bataille).* Au point du jour on en vint aux mains. L'avant-garde berbère, commandée par un ancien général de Kocéïla, obtint les premiers succès et, après une lutte acharnée, les Arabes furent enfoncés de toutes parts et mis en pleine déroute. Haçane, avec les débris de ses troupes, prit la fuite vers l'est, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Gabès : il ne s'arrêta que dans la province de Barka, où il s'établit dans des postes retranchés qui reçurent son nom : *Koçour Haçane.*

• Défaite et mort de la Kahéna

Après sa retraite, Haçane était resté à Barka, où il avait reçu du khalife l'ordre d'attendre des renforts. Mais le Khoraçan venait de se mettre en révolte (700) ; un Kaïsite du nom de Abd-er-Rahman s'était fait proclamer Khalife et bientôt Basra et Koufa étaient tombées aux mains des rebelles. En 703, Abd-er-Rahman ayant été tué, la révolte ne tarda pas à

être apaisée et le Khalife put s'occuper du Magh'reb. Haçane, après avoir reçu des renforts et de l'argent, se mit en marche, parfaitement renseigné sur la situation en Berbérie par les nouvelles que lui faisait parvenir l'Arabe Khaled, fils adoptif de la Kahéna, au moyen d'émissaires secrets.

A l'approche de l'ennemi, la Kahéna ne se fit pas d'illusion sur le sort qui l'attendait, et l'on ne manqua pas d'attribuer à des pratiques divinatoires ce que sa perspicacité lui faisait entrevoir. Ayant réuni ses fils, elle leur dit : « Je sais que ma fin approche ; lorsque je regarde l'Orient, j'éprouve à la tête des battements qui m'en avertissent » ; elle leur ordonna de faire leur soumission au général arabe et de se mettre à son service, ce qui semble indiquer une intention de se venger des Berbères, dont la lâcheté allait causer sa perte. On insistait autour d'elle pour qu'elle prît la fuite, mais elle repoussa avec indignation ce conseil. *« Celle qui a commandé aux Chrétiens, aux Arabes et aux Berbères, dit-elle, doit savoir mourir en reine ! »*. Dans quelle localité la Kahéna attendit-elle le choc des Arabes ? S'il faut en croire El-Bekri, elle se serait retranchée dans le château d'El-Djem, qui aurait été appelé pour cela Kasr-el-Kahena ; mais il est plus probable qu'elle se retira dans l'Aourès, car il résulte de l'étude comparée des auteurs que Haçane marcha directement vers cette montagne, en passant par Gabès, Gafça et le pays de Kastiliya. Quand il fut proche du campement de la reine berbère, il vit venir au devant de lui les deux fils de celle-ci, accompagnés de l'Arabe Khaled.

Les deux chefs indigènes furent conduits par son ordre à l'arrière-garde ; quant à Khaled, il reçut le commandement d'un corps d'attaque. La bataille fut longue et acharnée et, pendant un instant, le succès parut se prononcer pour les Berbères ; mais, dit En-Nouéïri, Dieu vint au secours des Musulmans, qui finirent par remporter la victoire. La Kahéna y périt glorieusement. Selon une autre version, elle aurait été entraînée dans la déroute et atteinte par les Arabes dans une

localité qui fut appelée en commémoration Bir-el-Kahéna *(« Lieu se trouvant à proximité de Bir El-Ater - Wilaya de Tébessa »).* Sa tête fut envoyée à Abd-el-Malek. Telle fut la fin de cette femme remarquable, et l'on peut dire qu'avec elle tomba l'indépendance berbère.

La dysnastie des Rostémides - 776/909

• 890-893 - Progrès de la secte Chiite en berbérie – Arrivée d'Abou-Abd-Allah[1]

D'après Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française (1830) - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – pp 293 – 294

Tandis qu'Ibrahim[2] se livrait aux écarts de son étrange caractère, donnant tour à tour l'exemple d'une certaine grandeur d'âme ou d'une basse cruauté, un nouvel élément de discorde s'introduisait en Afrique. Ecrasés en 787 à la bataille de Fekh, ils durent rentrer dans l'ombre. Ils se formèrent alors en société secrète et envoyèrent des émissaires dans toutes les directions, même en Berbérie, malgré la surveillance exercée par les Abassides.

Le schisme chiaïte se divisait en plusieurs sectes, parmi lesquelles nous ne nous occuperons que des Imamia, formant les Ethna – Acheria (Duodécimains) et les Ismaïlia (Ismaïliens). Les Duodécimains comptaient douze imams ayant régné après Ali et enseignaient que le douzième, ayant disparu mystérieusement, devait reparaître plus tard pour faire renaître la justice sur la terre et qu'il serait le Mehdi, ou être dirigé, prédit par Mahomet (صلى الله عليه و سلم). Les Ismaïliens ne comptaient que six imams : Le septième, Ismaïl, désigné pour succéder à son père, était, selon eux, mort avant lui. À partir de ce septième, leurs imams étaient dits cachés (Mek-

1 Oubayd Allah al-Mahdi - imâm des Ismaéliens en 881

2 Prince et Gouverneur Aghlabite

toum), ne transmettant leurs ordres au monde que par l'intermédiaire des daï (missionnaires).

Le troisième imam caché, nommé Mohammed-el-Habib, vivait à Salemïa, ville territoire d'Emesse, en Syrie, dans les premières années du règne d'Ibrahim. De là il lançait des daï, dont les uns s'avancèrent en guerriers jusque dans l'Inde, d'autres gagnèrent l'Afrique. L'un d'eux s'établit à Mermadjenna, au nord-est de Tébessa ; un autre dans le pays des Ketama, non loin de l'Oued-Remel, appelé alors, en langue indigène, Souf Djimar. Ils firent de nombreux prosélytes et décidèrent plusieurs de leurs adeptes à effectuer le pèlerinage de Salemïa.

• 907 - Campagne d'Abou-Abd-Allah contre les Aghlebites et ses succès

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Page 308 »

Sur ces entrefaites, Abou-Abd-Allah s'empara successivement de Bar'aï et de Mermadjenna ; puis il réduisit les tribus nefzaouiennes et s'avança jusqu'à Tifech, dont il reçut la soumission. Il rentra alors dans son centre d'opérations, afin de préparer une nouvelle campagne ; mais aussitôt, le général Ibrahim, arrivant à sa suite, reprit une partie du territoire conquis, avec Tifech. Bientôt, le daï chiaïte reparut dans l'Est ; laissant derrière lui Constantine, qu'il n'osa attaquer, en raison de sa position inexpugnable, il vint enlever la Meskiana et Tébessa. Pénétrant ensuite en Tunisie, il réduisit la ville et le canton de Gammouda et s'avança sur Rokkada.

- **Le Da'ï chiite Ibn – H'aoucheb[1]**

D'après Exploration de l'Algérie pendant les années 1840, 1842, 1843 – Origine et migrations des principales tribus de l'Algérie – Par E. Carette – Pages 103-110

Ibn-H'aoucheb, après avoir fait de nombreux prosélytes dans l'Irak et dans le Yemen, jugea que le moment était venu de diriger ses efforts vers le Maghreb. Il y envoya donc deux da'ï qui allèrent s'établir dans le pays des Ketâma, l'un à Marmadjenna, l'autre à Souk-Hamar. Après quelques années de séjour, pendant lesquelles ils surent captiver l'affection de leurs hôtes, ils moururent tous deux presque en même temps. Ebn-H'aoucheb apprit à Aden la mort de ses deux émissaires. Il désigna pour les remplacer et continuer les prédications dans le Maghreb un Chii fervent, nommé Abou-Abdallah-H'aceïn, qui était venu se fixer auprès de lui. Abdallah se rendit d'abord à la Mecque, où il se mit à la recherche des pèlerins ketâma. Il lia connaissance avec eux, leur raconta beaucoup de choses qu'ils ignoraient, et captiva leur attention. Ils s'informèrent du but de son voyage. Il leur répondit qu'il allait en Égypte, et, comme ils devaient suivre la même route, ils lui offrirent de voyager avec eux. Chemin faisant, il les interrogea sur le pays qu'ils habitaient, sur leurs tribus, sur leur manière de vivre et sur leurs relations avec le sultan de l'Afrique. Les Ketâma lui apprirent qu'ils ne reconnaissaient pas le sultan de l'Afrique pour leur maître ; qu'il y avait une distance de dix journées de marche entre leur pays et le siège de son autorité. Il s'informa d'eux s'ils portaient les armes ; ils répondirent que c'était leur métier. Arrivés en Égypte, ils lui proposèrent de venir avec eux dans leur pays, ce qu'il accepta. En approchant, ils rencontrèrent d'autres Chiites, auxquels ils racontèrent.

Enfin les voyageurs atteignirent le pays des Ketâma vers le milieu de rebî-el-aouel 280 (mai 893). Là ce fut encore à

1 de son vrai nom Rustum Ibn Al Hausseyn Ibn Faraj Ibn Haoucheb, Daï chiite

qui le posséderait ; mais Abdallah les mit d'accord en leur demandant où était la vallée des Gens de bien.

Cette question les étonna beaucoup, car c'était une localité dont ils ne lui avaient jamais parlé. Ils répondirent qu'elle se trouvait dans le territoire des Beni-Slimân. - « Eh bien, dit Abdallah, c'est là que je dois aller d'abord, et je reviendrai ensuite vous visiter. » Puis il les quitta et se dirigea vers la montagne d'Atekdjân, qui renferme la vallée des Gens de bien. Nous assignons pour point de départ, à la révolution fatimide accomplie par les Ketâma, le massif montagneux des Beni-Slîmân qui domine le fond du golfe de Bougie. Les tribus Ketâma qui protestèrent contre son autorité furent les Msâlta, dont le chef, vaincu par Abou-Abdallah, se retira auprès de l'émir aghlabite Abou-el-Abbâs et ne cessa d'exciter ce prince à le combattre. C'était sous le règne d'Ibrahim, son prédécesseur, qu'Abou-Abdallah avait commencé ses prédications. Ce prince, informé de ses démarches, avait demandé des renseignements au gouverneur de Mila ; mais celui-ci lui avait représenté Abou-Abdallah comme un homme peu dangereux. Cependant son parti grossissait tous les jours. Sous le règne d'Abou-el-Abbâs, il se rendit maître de Tazrout et de Mîla. Alors seulement l'émir se décida à envoyer des troupes contre lui. Un premier engagement ne fut pas favorable à Abou-Abdallah, et il dut se replier sur son quartier général d'Atekdjân ; mais bientôt après il prit sa revanche et obtint sur les troupes aghlabites un avantage décisif.

Abou-Abdallah, qui jusqu'alors n'avait pas encore prononcé le nom du Mahdi, profita de cette occasion pour rompre le silence, et il annonça hautement son avènement prochain. En même temps il dépêchait à Obeïd-Allah quelques Ketâma dont il était sûr, pour l'informer du succès qu'il venait d'obtenir et l'engager à se rendre dans le Maghreb, où il était attendu.

Obeïd-Allah, qui, en ce moment même, était recherché et poursuivi par le khalife Mostakfi, s'empressa de quitter Salamia avec son fils Abou-el-Kâcem-Nezar, et s'achemina

vers l'Afrique occidentale. Pour échapper aux recherches de la police abbasside, il s'était déguisé en marchand ; mais, à son arrivée en Égypte, il fut reconnu et arrêté. Toutefois, sa détention ne fut pas longue ; il parvint à corrompre le gouverneur, qui le relâcha. Il arriva à Tripoli, accompagné de son fils et d'Abou el-Abbâs, frère d'Abou-Abdallah. De là il envoya Abou el-Abbâs à Kaïrouân et se rendit à Kastîlia (Tôzer). Abou-el-Abbâs, arrivé à Kaïrouân, y fut reconnu, malgré son déguisement et arrêté. Obeïd-Allah craignit de le compromettre davantage, s'il allait directement rejoindre Abou-Abdallah. Il préféra se rendre à Sedjelmâça, gouvernée alors par les Beni-Medrar. Le gouverneur l'accueillit d'abord avec bienveillance ; mais, ayant reçu de l'émir aghlabite Ziadet-Allah l'ordre de l'arrêter, il le fit mettre en prison avec son fils.

Pendant ce temps Abou-Abdallah gagnait du terrain. Il avait pris Mîla, Sétif et plusieurs autres villes. Effrayé de ses progrès, Ziadet-Allah envoya contre lui une nouvelle armée de quarante mille hommes. Avant d'entrer en campagne, les troupes allèrent prendre leurs quartiers d'hiver à Constantine et y passèrent six mois. Abou-Abdallah se tint renfermé dans la montagne d'Atekdjân. Enfin l'armée aghlabite se met en mouvement et va attaquer une place nommée *Kerma* ; mais, arrivée dans un lieu appelé *Adjdna*, elle y trouve les Ketâma et prend la fuite. Le général arabe, abandonné de ses soldats, se sauve à Bar'aï et de là à Kaïrouân. Abou-Abdallah trouva moyen de faire parvenir à son maître, dans les prisons de Sedjelmâça, l'avis de ce nouveau succès. Il en profita pour s'emparer de Tobna et de Bellezma

Cependant une nouvelle armée d'aghlabites se met en campagne ; elle attaque et prend Dar-Mlouk ; mais, aussitôt après, elle est taillée en pièces et son général est tué. Abou-Abdallah s'empare de Tidjes. Dans cette situation critique, Ziadet-Allah prend en personne le commandement d'un corps d'armée et se porte sur El – Orbes *(M. Sylvestre de Sacy écrit*

Elaris. Ibn-Khaldoun écrit El-Orbes, qui est une ville ruinée de la régence de Tunis, à environ 15 kilomètres au sud-est de la ville d'El-K'êf), 295 de l'hégire ; mais, à peine arrivé, il craint d'éprouver un échec, laisse le commandement à l'un de ses parents, Ibrahim-ben-Abou-el-Aghlab, et s'en retourne à sa résidence de Rek'k'âda.

Sur ces entrefaites, Abou-Abdallah se rend maître de la ville de Bar'aï, et tandis qu'une colonne de Ketâma s'avançait jusqu'à Medjâna, puis fonçait sur les Kabyles de Tagza et enlevait Tifêch, lui, de son côté, dirigeant sa marche vers l'est, s'emparait de Meskiâna, de Tébessa, de K'ammouda et d'El-K'as'rîn.

Alarmé pour la sûreté de l'émir, Ibrahim-ben-Abou-el-Aghlab se décide à sortir d'El-Orbes ; mais Abdallah court à sa rencontre, le met en fuite, s'empare de son camp et le rejette dans les murs de cette ville. Puis il se dirige sur Kastilia (Tôzer) et Gafs'a, soumet ces deux villes et revient à Atekdjân en passant par Bar'aï. Ibrahim profite de son départ pour attaquer Bar'aï ; mais il échoue et revient à El-Orbes.

Au printemps de l'année 296, Abou-Abdallah se dirigea vers cette ville ; chemin faisant il obtint la soumission de Chakanbaria et attaqua la ville d'Andalous. Puis il fut rejoint par Ibrahim, qui lui livra bataille et le mit en déroute complète. Abou-Abdallah retourna ensuite à K'ammouda.

• L'insurection Chiite d'Abou Abd-Allah

Extrait de « Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1842, 1843 – Origine et migrations des principales tribus de l'Algérie – Par E. Carette – pp 385-386/137-141 »

Cependant, le parti d'Abou Abd-Allah et l'insurrection des Ketâma ne cessaient pas de grandir. Dans les premiers mois du règne d'Abou-el-'Abbâs, le chef des Chiites s'empara de Mîla. L'émir se décida alors à faire marcher des troupes contre lui, et il en donna le commandement à son fils Abou-Houal.

L'armée aghlabite obtint d'abord un succès assez important ; mais, battue dans un second combat, elle dut reprendre la route de Tunis. Abou-Houal revint bientôt avec des troupes fraîches, dans lesquelles il avait incorporé un grand nombre de Berbères, et obtint un nouvel avantage ; mais, au moment de poursuivre l'ennemi, il apprit, la mort de son père, assassiné par des émissaires d'un autre fils, en cha'bân 290. Ce fils, qui devait être le dernier des émirs aghlabites, portait le nom de Ziâdet-Allah. Il se hâta de rappeler son frère Abou-Houal et le fit égorger. À dater de ce moment, et comme en expiation de ce dernier crime, l'insurrection chiite devint de plus en plus menaçante. Abou-'Abd-Allah s'empara successivement de Sétif, de Bellezma, de Tidjès et de la plus grande partie du Maghreb central.

En 295, il prend Bar'aï, Tifêch, Meskiâna, Tébessa, Gammouda, Tôzer et Gafsa ; il pénètre au centre de la régence actuelle de Tunis. Effrayé de la rapidité de ses succès, Ziâdet-Allah se met en campagne ; mais il craint de tout compromettre par un revers et retourne à Rokkada sans avoir rien fait.

• Est algerien – Aspects ethniques

Extrait de « Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1842, 1843 – Origine et migrations des principales tribus de l'Algérie – Par E. Carette – Pages 137-141 »

Édrici mentionne les Zenâta, comme habitant le bourg d'El-Mêdjber, situé à une journée d'Achir-Zîri et à deux journées de Sétif, sur la route de Tahart à Msila. Cette indication place le bourg en question au pied des versants méridionaux de l'Ouinnour'a, à l'entrée de la plaine d'El-H'odna et à peu de distance à l'Ouest de Msîla. Nous retrouvons les Haouâra dans le voisinage de cette position. Bekri dit, en effet, que de son temps ils habitaient les environs de Msîla avec les Beni-Barzal, les Beni-Anda et les Mzâta *(Bekri, p. 514)*. Suivant Ibn-Haoukal, ils étaient jadis propriétaires du territoire de Msila avec les Beni-Barzal. La présence des Zenâta au bourg

d'El-Mêdjber, à l'Ouest de Msîla, au pied des versants de l'Ouinnour'a, et la simultanéité constante de la présence de ces deux tribus dans les mêmes localités, donne lieu de penser que le territoire des Haouâra de Msîla s'étendait à l'Ouest de cette ville, dans la vallée de l'Ouad-ech-Chelâl, et la qualité de propriétaires, que leur donne Ibn-Haoukal, annonce que leur établissement dans cette contrée devait remonter â une époque éloignée. Cette réunion de circonstances tend à rapprocher les Haouâra de l'ancienne Auzia, aujourd'hui Aumale, et me fait supposer que l'inscription latine trouvée dans cette localité, et qui mentionne une tribu des *Bavares* ; pourrait bien se rapporter à cette colonie des Haouâra. Édrici place aussi les Haouâra dans la plaine de Msîla, avec les Beni-Berzâl, les Rendah', les Sedrâta et les Mzâna *(Édrici, p. 232)*. Bekri mentionne, en outre, la présence d'une de leurs fractions appelée Beni-Ir'merâcen, dans le lieu nommé R'edir-Ouaroua, entre Sétif et Msîla *(Bekri, p. 534)*. Cette localité, connue encore aujourd'hui sous le nom d'El- R'edir, est située dans la chaîne de montagnes qui sépare la plaine de H'odna de celle de la Medjâna. L'ensemble de ces témoignages prouve qu'il existait, au XIe et au XIIe siècles un groupe de Zenâta et de Haouâra autour de Msila, et qu'il s'étendait surtout à l'Ouest et au Nord de cette ville. Mais je n'en trouve ni dans les écrivains du XVe siècle, ni dans la géographie actuelle de cette contrée. Leurs vestiges ont disparu, emportés par l'irruption arabe qui s'avançait de l'Est à l'Ouest, et dont plus tard nous chercherons à suivre la marche. Le principal groupe de Zenâta et de Haouâra dans la province de Constantine était celui des monts Aourès. Nous avons vu, que cette montagne célèbre se trouvait être, au moment de la conquête arabe, le siège de deux grandes souches dans lesquelles se divisait la nation berbère, ou, au moins, des deux autorités qui s'en partageaient alors le commandement.

Des gorges de ce massif étaient parties les deux premières insurrections de la population africaine contre l'invasion

musulmane, celle de K'sîla, en 682, et celle de Kahîna, vers 700 ; à la suite de cette dernière, un nombre considérable d'Aurasiens avaient été transportés dans l'Ouest. Deux siècles après, vers 941, une nouvelle insurrection, plus formidable encore que les deux premières, éclate dans l'Aourès contre la dynastie naissante des Fatimides ; elle a pour chef un certain Abou-Yazîd, de la tribu des Zenâta, et cette tribu devient le principal appui de l'insurrection. Ainsi, à cette époque, les Zenâta habitaient l'Aourès et y formaient encore un groupe compact.

Du temps de Bekri, c'est-à-dire environ cent vingt ans après, nous voyons les habitants de Tehouda, dans le Zâb, en guerre par suite de dissidences religieuses avec les Haouâra et les Meknêça qui les avoisinent au nord. Les Meknêça forment une fraction des Zenâta ; par conséquent, là encore, les Zenâta et les Haouâra se trouvent réunis. Au nord de Tehouda commencent les versants méridionaux de l'Aourès. Ils étaient donc habités par les deux tribus. Une indication plus générale du même auteur prouve qu'elles n'habitaient pas seulement le versant méridional, mais qu'elles étaient répandues dans toute la montagne, où elles occupaient, dit Bekri, un grand nombre de châteaux. Marmol est très concis dans sa notice sur l'Aourès, qu'il connaissait peu. Il ne nomme pas les tribus qui occupaient ce massif de son temps ; mais il donne pour synonyme au mot *Aourès* celui de *Rîgha*, qui doit être le nom collectif de la population. Or, la nomenclature d'Ibn-Khaldoun classe les Haouâra comme une fraction des Aourigha ; d'où il résulte que les Haouâra formaient bien réellement un groupe important de la population de l'Aourès.

Un autre fait, rapporté par Marmol, vient encore en confirmation de ces divers témoignages. Il est relatif à l'année 1057 : à cette époque, Mouleï-Moh'ammed, émir de Tunis, passant auprès de Tébessa, dans une entreprise contre les Haouâra, et n'ayant reçu des habitants qu'une réponse injurieuse au lieu d'assurances de soumission, prit la ville et la

détruisit. L'état de révolte de la ville de Tébessa, et la direction que suivait l'émir, prouvent que les rebelles qu'il allait combattre, ou les Haouâra, devaient se trouver dans le voisinage de Tébessa, et probablement encore dans les monts Aourès.

Les traditions conservées dans plusieurs tribus de la province de Constantine prouvent qu'à une époque beaucoup plus rapprochée de la nôtre, il y eut une émigration de Zenâta venant de l'Aourès et allant s'établir au nord. Ainsi, le territoire des Hanencha comprend une tribu, celle des Oulâd-Dîa, établie autour d'une source appelée *Aïn-Zenâta* ; deux autres tribus du même groupe, les Oulâd-Khiâr et les Beni-Barbar, se regardent encore comme issues des Zenâta ; une tradition, conservée chez ces peuples, porte qu'elles occupaient originairement la partie de l'Aourès habitée aujourd'hui par les Nemêmcha, et qu'elles ont été forcées de s'en éloigner, il y a environ cent dix ans.

Ainsi, la province de Constantine nous présente encore les Zenâta et les Haouâra réunis, et l'on voit qu'ils y formaient, au XIe et au XIIe siècles, deux groupes distincts, à savoir : Le premier, dans les environs de Msîla ; Le second, dans le massif de l'Aourès, qui devait leur appartenir presque entièrement.

Dysnatie des Fatimides – 909/972

C'est sous le règne du deuxième calife, Abu al-Qasim Al-Qâ'im Abi Amr Allah, que les Fatimides se retrouvent confrontés au soulèvement des Kharidjites sunnites (943), mené par leur chef Abu Yazid, une guerre sans merci a commencé pour la prise du pouvoir »

• Révolte du chef aurésien Abou Yézid[1]

Extrait de « Monographie de l'Aurès – Par le Lieutenant-colonel Delartigue – Constantine 1904» Page 115

Mais c'est de l'Aurès que devait encore venir le danger pour les Fatimides. À peine le mahdi était-il mort qu'un fanatique aurésien, Abou Yézid, faisant partie des kharedjites se mit à prêcher que les chiites étaient des infidèles et que c'était un devoir pour les vrais croyants de se révolter contre le sultan. Ceci se passait en 934. C'est surtout dans la montagne qu'Abou Yézid, surnommé l'homme à l'ane, à cause de sa monture habituelle, répandait ses doctrines. Il promettait à ses adeptes que, lorsqu'ils auraient chassé leurs ennemis, ils seraient gouvernés par un conseil de cheikhs élu par toutes les tribus.

Les montagnards de l'Aurès accoururent en foule se ranger sous ses ordres et se ruèrent dans la plaine. Abou Yézid avait mis plus de 10 ans à obtenir ce résultat.

• El Caîm fils du mahdi Obeid Allah al-Mahdî

Monographie de l'Aurès – Par le Lieutenant-colonel Delartigue – Constantine 1904 – Page 115

En 945 les révoltés s'emparèrent de Tozer, de Tébessa, de Baghai, de Béja et de Tunis ; ils mirent les villes prises à feu et à sang ; les hommes et les enfants furent partout massacrés et les femmes réduites en esclavage. Kairaouan fut obligé de capituler et bientôt Mahdia, la ville fondée par le mehdi fut assiégée par 100.000 berbères. La famine sévit à tel point dans la ville qu'on y mangea les cadavres humains ; mais la discorde s'étant mise dans le camp des assiégeants Abou Yézid dut lever le siège.

Peu après El Caîm étant mort fut remplacé par son fils qu'on appela El Mansour, « le victorieux ». Celui-ci grâce à d'habi-

---

1 l'homme à l'âne (934) Fils de la tribu des Beni Ifréne né à Nezfzoua

les manoeuvres fit échouer toutes les tentatives d'Abou Yézid puis prenant à son tour l'offensive il força l'ennemi à s'enfuir au désert. El Mansour l'y poursuivit et après de nombreux engagements le fit prisonnier au chateau de Kiana (947) ; Abou Yézid mourut en prison des suites de ses blessures.

• Dénomination de la ville de Tébessa par Tabassâ

Extrait de « Histoire politique et institutions – FARHAT DACHRAOUI – Thèse de Doctorat d'État – 1981- Pages 318-319 »

En 909 - 973, Tabassâ sous le Califat des Fatimides au Maghreb, était considérée, connue sous l'appellation de « Kura », place forte régionale de la partie orientale du royaume.

Dynastie des Zirides - 972/1148

• Affaiblissement des Empires Musulmans – 1001

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française – 1830 - Ernest MERCIER – tome I – 1888 – Pages 388-389 »

Guerres de Badis[1] contre ses oncles et contre Felfoul ben Khazroun - Ifriqiya, Felfoul ben Khazroun[2] était venu mettre le siège devant Bar'aï. De là il avait, dit-on, demandé des secours en Orient au khalife fatimide, alors en froid avec le gouverneur de Kairouan. Celui-ci lui aurait expédié Yah'ïa ben Hamdoun réfugié en Égypte depuis l'assassinat de son frère ; mais ce chef, accompagné de quelques troupes, n'aurait pu traverser le pays de Barka, occupé par la tribu hilalienne des Beni-Korra, récemment transportée de Syrie, et ainsi Felfoul serait demeuré réduit à ses propres forces. Cependant, la panique était grande à Kaïrouan, et déjà l'on barricadait les rues pour se défendre, mais Badis, arrivant à

1 Badis ibn Ziri ibn Menad le Hammadide – Règne 996/1016
2 de la tribu des Beni Khazroun de Sidjilmessa (Maroc)

marches forcées, obligea Felfoul à lever le siège de Bar'aï et à rétrograder vers l'ouest. Makcen, oncle de Badis, et ses adhérents, se joignirent alors à Felfoul, et les confédérés firent une nouvelle expédition contre Tébessa, mais ils furent repoussés. Makcen, resta seul avec Felfoul, ses autres frères étant allés rejoindre Ziri-ben-Atiya[1].

Dysnastie des Hammadites – 1007/1152

• Groupes ethniques en province de Constantine - 1045

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale Berbérie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française» 1830 - Ernest MERCIER – Tome 2 – 1888 – Page 3

La province de Constantine - Cette vaste région obéit presque en entier aux Hammadites de la Kalâa. Des Houara et Louata sont cantonnés sur les versants septentrionaux de l'Aurès, jusque vers Tébessa.

Dynastie des Almohades - 1121/1235

• Tébessa sous l'emprise des Almohades - 1152

Extrait « de Histoire du Maghreb de la conquête Arabe jusqu'au XVè siècle – Alain Mourgue – 2002 – Page 8 »

Avant la prise de Marrakech, les Almohades sont appelés à l'aide en Espagne. Ils se contentent dans un premier temps d'envoyer quelques troupes afin de ne pas multiplier les fronts mais la menace chrétienne les oblige à une intervention plus forte. Les musulmans d'Espagne reconnaissent Abd-el-Mumin comme souverain en 1150. Abd-el-Mumin se tourne vers Tlemcen puis Bougie. Il écrase le royaume hammanide puis les Hilaliens vers Tébessa en 1152.

---

1 Chef et Emir des Maghraoua, 994

• Révolte des nomades autochtones - 1152

Extrait de « Revue Africaine – Volume 26 – Journal des travaux de la société historique algérienne par les membres de la société – Année 1882 – Page 234-235 »

Vers l'an 1152 de notre ère, les nomades ayant à leur tête l'émir des Riah, se révoltèrent contre les Almohades qui s'avançaient contre eux. La rencontre eut lieu dans les plaines de Sétif. Décidés à vaincre ou à mourir, les Hilaliens coupèrent les jarrets de leurs montures pour s'ôter le seul moyen de fuite et pendant trois jours ils se tinrent de pied ferme au milieu d'un champ de carnage. Le quatrième jour ils reculèrent en désordre, après avoir essuyé des pertes énormes ; leurs troupeaux, leurs femmes et leurs chefs les plus distingués tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Une fuite précipitée put seule soustraire les débris de l'armée des Arabes nomades à une poursuite qui ne s'arrêta qu'à la plaine de Tébessa. Cette rude leçon leur inspira des sentiments plus sages et ils s'empressèrent de reconnaître l'autorité des Almohades et d'adopter leur cause en partisans dévoués. Le souverain almohade Abd El-Mumin leur rendit alors les prisonniers qu'on leur avait faits et, depuis lors, les Arabes continuèrent à servir fidèlement la dynastie almohade. Ils lui fournirent même des troupes pour l'aider à faire la guerre sainte en Espagne.

Dynastie des Zianides - 1235/1556

• État de la Province de Constantine à la chute de la dynastie des Almohades – Situation des tribus berbères et arabes

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – Tome 2 – 1888 – pp 188-189 »

Les montagnes de l'Aurès et les chaînes environnantes sont occupées par des fractions de Nefzaoua et Louata et des

groupes d'origine Zénète (Ouacine, etc.) Les Houara s'étendent sur les plateaux situés au Nord – Est de l'Aurès jusqu'au Sud de Bône ; ils commencent à se laisser arabiser par le contact et ne tardèrent pas à prendre de nouveaux noms (Henancha, Nemamcha, Harakta). Les Kétama sont toujours compacts dans les contrées montagneuses comprises entre Collo et Bougie. Une de leurs fractions les plus importantes, celle des Sedouikech, s'étend à l'Ouest de Constantine jusqu'à Sétif.

• Succès de Yahia-Ben-R'änïa[1], en Ifriqiya – 1200

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – Tome 2 – 1888 – pp129-130 »

Abou – Zeïd, gouverneur de Tunis, avait commis la plus grande faute, quand, aveuglé par son ressentiment, il avait aidé Ibn-R'anïa à écraser Regragui. Après cette victoire, en effet, l'audace d'Ibn-R'anïa ne conu plus de bornes. Maître de Tripoli, du Djérid et d'El-Mehdïa, il marcha vers le Nord – Ouest et, s'étant emparé de Badja, détruisit cette ville de fond en comble. Il se disposait à attaquer Chekbénaria (Sicca-Vénéria), lorsqu'il apprit que le gouverneur almohade de Bougie marchait contre lui. Se portant audacieusement à sa rencontre. Il le délit près de Constantine. Après ce succès, Ibn-R'anïa se rendit à Biskra et enleva d'assaut l'oasis. Tous les habitants mâles eurent, par son ordre, la main droite coupée, pour les punir de s'être défendus. Revenant ensuite vers la Tunisie, il se rendit maître de Tébessa, puis de Kairouan.

1 Partisan des Almoravides

• Le Hafside Abou-Mohammed Gouverneur de l'Ifriqiya. Ibn-R'naïa reparaît – 1207

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – Tome 2 – 1888 – pp 131-132 »

Lorsque cette expédition, qui semblait assurer la pacification complice du pays fut terminée (1207), En-Nacer se disposa à rentrer au Magh'reb où l'appelaient d'autres soins. Mais les derniers événements l'avaient averti qu'il fallait laisser à Tunis un représentant aussi habile qu'énergique, s'il ne voulait perdre en un jour le fruit de ses sacrifices. Personne, autour de lui, n'était plus digne de recevoir cette mission que le Hafside Abou-Mohammed. Mais ce chef refusa, d'une manière absolue de l'accepter: les instances du khalife furent inutiles et ce ne fut qu'à la suite d'une dernière démarche faite par le jeune fils d'En-Nacer, qu'il se décida à recevoir le titre de gouverneur, à la condition, toutefois, qu'on ne le laisserait pas en Ifriqiya plus de trois ans, durée qui lui paraissait suffisante pour assurer la pacification de cette province. Il stipula aussi que le commandement direct des troupes lui serait laissé, avec une initiative complète dans la direction des affaires et le choix de ses auxiliaires. En-Nacer souscrivit à toutes ces conditions et plein de confiance dans les talents et le dévouement de son lieutenant, reprit la route du Maroc où il arriva dans le milieu de l'automne 1207.

Ni le Khalife, ni le nouveau gouverneur ne se doutaient que les fondements d'une nouvelle et glorieuse dynastie venaient d'être posés. Abou Mohammed avait accompagné le prince jusqu'à Badja. A son retour, il tint dans la citadelle de Tunis une séance solennelle d'inauguration. Mais, à peine les troupes almohades avaient-elles quitté le sol de l'Ifriqiya, que l'infatigable Majorquin y reparaissait à la tête d'une bande d'Arabes et spécialement de Daouaouda[1] (Riah) dont l'Émir,

1 Puissante tribu des R'iah des Béni Hillal

Mohammed-el-Bolt, lui était toujours fidèle. Ibn-R'anïa avait compté se rendre maître de Tunis par un coup de main, mais Abou Mohammed, qui s'attendait à son attaque, s'était assuré le concours des tribus soleïmides de Merdas et d'Allak en leur concédant des terres dans la Tunisie. Soutenu par les contingents de ces tribus, il se porta contre l'Almoravide, qui s'était mis en retraite, l'atteignit à Chebrou, près de Tébessa et, après avoir lutté contre lui tout un jour, le mit en déroute. Ibn-R'anïa, blessé dans la bataille, n'échappa qu'à grande peine et en laissant son camp aux mains des vainqueurs.

• Le passage d'Ibn Khaldoun à Tébessa avec le sultan Abou el-Abbas de Tunis - 1382

Extrait de « Les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun – 732/808 de l'hégire 1332/1406 de J. C traduits en français et commentés par W. MAC GUCKIN DE SLANE – 1801/1878 – 1863 Première partie – pp 57-59/180 »

Le sultan Abou el-Abbas venait de quitter Tunis avec ses troupes, afin de châtier les cheikhs des villes Djeridiennes (Toutes les villes du Belad el-Djerîd avaient profité des troubles qui régnaient dans l'empire hafside pour se rendre indépendantes), et de les faire rentrer dans le devoir. Ce fut aux environs de Sousse que nous parvînmes à le rejoindre. Il m'accueillit avec bienveillance et daigna me consulter sur des affaires très importantes. Ensuite il me renvoya à Tunis, où Fareh, son affranchi et lieutenant, avait l'ordre de me témoigner tous les égards possibles et de me fournir un logement, un traitement et des rations pour mes chevaux. J'arrivai à Tunis au mois de châaban de la même année (nov. déc. 1378 de J. C.), et m'y étant installé sous la protection du sultan, je jetai le bâton de voyage. Ma famille étant venue m'y rejoindre, nous nous trouvâmes enfin réunis dans le champ de bonheur que ce prince nous avait ouvert.

L'absence du sultan se prolongea jusqu'à ce qu'il eût réduit les villes du Djérid et brisé les forces des insurgés, Yahya Ibn

Yemloul (La prononciation du nom يملول est incertaine. Dans la traduction de l'*Histoire des Berbères*, je l'ai écrit *Yemloul* ; mais je crois maintenant que nous devons prononcer *Imloul*, mot qui signifie « blanc » ou « le blanc » en langue berbère.), le chef principal de la révolte, se réfugia à Biskra, chez son beau-frère, Ibn Mozni, et le sultan distribua à ses propres fils les villes qu'il avait soumises. El-Montassar obtint les cantons de Nefta et de Nefzaoua, avec Touzer comme siège du commandement ; son frère, Abou Bekr, s'établit à Gafsa. Le sultan, étant rentré à Tunis, me témoigna beaucoup de considération et m'admit, non seulement à ses audiences, mais à des entretiens particuliers.

Les courtisans virent avec jalousie ces marques de confiance et travaillèrent à me perdre dans l'esprit du prince mais, trouvant que leurs délations ne produisaient aucun effet, ils s'attachèrent à envenimer la haine que me portait Ibn Arefa, mufti en chef et imam de la grande mosquée. Dans notre jeunesse, nous avions étudié ensemble sous les mêmes maîtres, et, bien qu'il fût plus âgé que moi, j'eus souvent l'occasion de montrer que j'étais meilleur écolier que lui. Depuis cette époque il ne cessa de me détester. Aussitôt que je fus arrivé à Tunis, les étudiants et même les propres élèves d'Ibn Arefa vinrent me prier de leur donner des leçons, et, comme je cédai à leur demande, ce docteur en fut profondément blessé. Il envoya même des sommations formelles à la plupart d'entre eux pour les obliger à me quitter ; mais ils n'y firent aucune attention, ce qui ajouta encore à la haine qu'il me portait.

Vers le même temps, les courtisans tâchèrent d'indisposer le sultan contre moi ; ils travaillèrent, d'un commun accord, à me calomnier et à me nuire ; mais le prince ne fit aucune attention à leurs paroles. Comme il recherchait toujours de nouvelles connaissances dans les sciences et dans l'histoire, il m'avait chargé de travailler à l'achèvement de mon ouvrage ; aussi, lorsque j'eus terminé l'histoire des Berbères

et des Zenâta, et mis par écrit tous les renseignements que je pus recueillir au sujet des deux dynasties (Les Omeyyades et les Abbassides) et des temps antéislamiques, j'en fis une copie pour sa bibliothèque. Comme j'avais renoncé à la poésie pour m'occuper des études sérieuses, mes ennemis représentèrent au sultan que j'évitais de composer des vers en son honneur parce que je ne l'en croyais pas digne, et que cependant j'avais très souvent célébré des louanges des autres souverains. Ayant eu vent de ce manège par l'obligeance d'un ami que j'avais parmi les courtisans, je profitai de l'occasion qui s'offrit, lorsque je présentai au sultan l'exemplaire de mon livre portant son nom, pour lui réciter un poème dans lequel je célébrais ses belles qualités et ses victoires ; puis je le priai d'accepter ce volume comme la meilleure excuse que je pouvais offrir pour avoir négligé la poésie.

Pendant ce temps les courtisans, stimulés par Ibn Arefa, employèrent tous les moyens possibles pour me nuire auprès du sultan, et ils se concertèrent enfin pour le décider à m'emmener avec lui quand il se mettrait en campagne. Voulant à toute force m'éloigner de la ville, ils firent entendre à Fareh, gouverneur de Tunis, qu'il aurait tout à craindre de moi si j'y restais plus longtemps. Ils convinrent qu'Ibn Arefa représenterait au sultan que mon séjour dans la capitale serait dangereux pour l'État. Cet homme en parla au prince pendant que je n'y étais pas, et lui fit une déclaration formelle à cet effet. Le sultan commença par lui donner tort ; mais ensuite il me fit prévenir qu'il allait entreprendre une expédition et que j'avais à l'accompagner. Bien que cet ordre me contrariât beaucoup, je m'empressai d'obéir, ne pouvant faire autrement. Je partis avec lui pour Tébessa, d'où il devait se diriger sur Touzer, afin d'en expulser Ibn Yemloul, qui, en l'an 783, avait enlevé Touzer au fils du sultan.

Au moment de quitter Tébessa, le sultan me donna l'ordre de repartir pour Tunis. Arrivé dans la capitale, j'allai à ma terre d'Er-Rîahîn pour faire mes récoltes. Il revint de son expédi-

tion après avoir vaincu toute résistance, et je rentrai à Tunis avec lui. Au mois de châaban 784 (octobre 1382), il fit des préparatifs pour envahir le Zab, pays où l'émir Ibn Mozni accordait toujours asile et protection à Ibn Yemloul (*Histoire des Berbères, Tome III, p. 110*).

Craignant d'être obligé de l'accompagner, et sachant qu'il y avait dans le port un navire appartenant à des négociants d'Alexandrie et chargé de marchandises pour cette destination, j'implorai le sultan afin qu'il me laissât partir pour la Mecque. Ayant obtenu son consentement, je me rendis au port, suivi d'une foule d'étudiants, et des personnages les plus éminents de la cour et de la ville. Après leur avoir fait mes adieux, je m'embarquai, le 15 du mois de châaban (25 octobre 1382), et je trouvai enfin le loisir de me retremper dans l'étude.

• Description géographique d'Ibn Khaldoun

Extrait de « Les Prolégomènes d'Ibn Khaldoun – 732/808 de l'hégire – 1332/1406 de J. C traduits en français et commentés W. MAC GUCKIN DE SLANE - 1801/1878 - 1863 - Première partie – Page 180 »

A l'orient, sur la même ligne, est le pays de Oueddan, dont une lisière appartient au second climat, ainsi qu'on l'a vu plus haut. La portion de cette section qui se trouve au nord du Deren, entre cette chaîne de montagnes et la mer romaine, renferme, du côté de l'occident, le mont Aurès, Tébessa (Théveste) et Lorbos (Laribus). Sur le rivage de cette mer est située la ville de Bouna (Bône).

• Prise de forteresse de Hisen Beker par le sultan Abou Beker

Extrait de « Revue Africaine – Volume 12 – Journal des travaux de la Société Historique Algérienne – par les membres de la Société - 1868 – Pages 342-343 »

Le sultan Abou Beker étant revenu à Tiklat, fit saisir Ahmed ben el Hadri, sur lequel on trouva encore des lettres qu'il avait échangées avec les ennemis de la religion. De Tiklat,

le sultan se rendit ensuite à Hisen-Beker, forteresse située dans la gorge que forme la vallée, non loin de la ville : C'était le lundi, 17 du mois de safar de l'an 919 (1503). Les chrétiens apprenant sa présence sur ce point firent immédiatement une sortie. Pour résister à cette attaque, l'émir el Moufok prit le commandement des guerriers des tribus et son frère, l'émir Salah, celui des troupes régulières, des Maures andalou et des beni Abd el Ouad. Les chrétiens, repoussés, éprouvèrent un grand désastre ; six mille de leurs soldats furent massacrés, le restant dut se retirer précipitamment, fermer les portes de la ville et se mettre à l'abri derrière les remparts et dans les forteresses, Les troupes musulmanes prirent position devant ces remparts espérant s'en rendre maîtresses et détruire les ennemis. Le sultan Abou Beker ordonna de dresser ses tentes sur le bord de l'oued el Khemis, pour mieux surveiller les opérations du siège et, par sa présence, lui donner plus d'activité. Mais au moment où ces opérations en étaient arrivées à ce point, il reçut avis que le sultan d'Ifriqiya avait envahi son territoire, en occupant Bône et Tébessa.

Chapitre VII

Présence turque
1515/1830

Le bey de Constantine, pour le maintien de l'ordre dans la ville de Tébessa, y a dépêché une Nouba. Les conflits qui avaient opposé les Beys aux tribus des Nememcha et des Ouled Sidi Yahia, seront relatés dans la partie relative à l'occupation française.

• Administration Beylicale

Extrait de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 1 – 1854 – Page 289 »

- Le gouvernement du bey de Constantine était, sauf quelques différences de dénominations, constitué sur les mêmes bases que celui des autres beyliks, et ses moyens d'action sur les tribus étaient les mêmes. Il y avait des garnisons turques à Constantine, Zamora, M'sila, Biskra et Tébessa. La cavalerie du Makhzen était fournie par la colonie militaire des Zemoul et par des douaïrs disséminés par groupes sur plusieurs points. Plusieurs petites tribus, enclavées dans les grandes, formaient, comme dans les autres beyliks, des apanages attachés aux diverses charges de la Cour du bey.

Extrait de « Revue Africaine – Volume 3 – Journal des Travaux de la Société Historique Algérienne – Par les membres de la Société – 1858 – Pages 117-119 »

- La province de Constantine, telle que la possédait Hadj Ahmed, lorsqu'elle est tombée en notre pouvoir, était limitée : Au Nord, par la méditerranée, au Sud, par les déserts inhabitables que l'on rencontre après le Sahara, à l'Est, par la frontière de Tunis, depuis l'oued Souf, passant par Tébessa et à l'Ouest du Kef jusqu'à Tabarka ; à l'Ouest par la chaîne des Bibans jusqu'aux villages des Ouled Mançour (Bougie et la vallée de l'Oued Sahel n'étaient pas comprises dans ce territoire) plus au sud, sa frontière occidentale était marquée par les petits centres de Sidi-Hadjerès et de Sidi-Aissa, qui la séparaient de la province de Tittery.

« Sous la domination turque, nous dit M. L. Galibert, le beylik de Constantine était un vrai royaume, sa nombreuse population, l'étendue et la richesse de son territoire, ses relations faciles avec la fertile régence de Tunis, sa profondeur dans l'intérieur des terres ». Les deux autres provinces sont tout aussi profondes au Sud que celle de Constantine et leurs frontières méridionales sont sous une même latitude plus élevée. *« L'élévation et par conséquent la température modé-*

rée de ses plaines, enfin la douceur d'un peuple qui se laissait gouverner par quelques centaines de Turcs, rendaient ce beylik et son bey comparablement supérieurs à ceux de Tittery et d'Oran ».

Sa population est divisée en trois races, qui se distinguent les unes des autres par les mœurs, le caractère et le langage, ceux sont :

1) Les Arabes, qui habitent plus particulièrement les régions méridionales de la province ;

2) Les Chaouïa, établis dans la zone centrale ;

3) Les Kabyles, fixés dans la partie septentrionale, sur le littoral de la méditerranée.

Ces populations étaient divisées en archs ou tribus, administrées chacune par un Kaid ou grand Cheikh, qui était à la nomination du Bey. La tribu se divisait en ferka (séparation, fraction), ayant à leur tête un Cheikh. La ferka se subdivisait elle-même en douar (réunion de tentes rangées en cercles), et le douar en familles ou tentes. Le plus âgé du douar et le plus riche en était ordinairement le chef (*« Kbir eddouar »*).

Le Kaid relevait directement du Bey, correspondait avec lui, recevait ses ordres et ne se trouvait en relation administrative qu'avec lui. Il faisait la police, arrêtait les malfaiteurs, jugeait les différends, les querelles qui s'élevaient entre ses administrés, veillait à la sûreté des routes, présidait à la distribution des terres pour le labour, aidait les agents spéciaux du beylik pour la répartition de l'impôt, demeurait chargé du recouvrement, comme collecteur ; enfin il rassemblait les cavaliers de la tribu et marchait à leur tête, lorsqu'on les appelait sous les drapeaux.

Il était aidé dans ses fonctions par un *taleb* ou *kateb* (secrétaire), par un *bache-mekahéli*, et par zemala. Il avait sous ses ordres les *cheikhs* des ferka de la tribu. Dans les tribus *douaouda* (nobles), où une aristocratie puissante n'aurait pas accepté pour chef un étranger, le pouvoir était héréditaire dans quelques familles rivales ou alliées, et, dans ce

- **Administration Beylicale**

Extrait de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 1 – 1854 – Page 289 »

- Le gouvernement du bey de Constantine était, sauf quelques différences de dénominations, constitué sur les mêmes bases que celui des autres beyliks, et ses moyens d'action sur les tribus étaient les mêmes. Il y avait des garnisons turques à Constantine, Zamora, M'sila, Biskra et Tébessa. La cavalerie du Makhzen était fournie par la colonie militaire des Zemoul et par des douaïrs disséminés par groupes sur plusieurs points. Plusieurs petites tribus, enclavées dans les grandes, formaient, comme dans les autres beyliks, des apanages attachés aux diverses charges de la Cour du bey.

Extrait de « Revue Africaine – Volume 3 – Journal des Travaux de la Société Historique Algérienne – Par les membres de la Société – 1858 – Pages 117-119 »

- La province de Constantine, telle que la possédait Hadj Ahmed, lorsqu'elle est tombée en notre pouvoir, était limitée : Au Nord, par la méditerranée, au Sud, par les déserts inhabitables que l'on rencontre après le Sahara, à l'Est, par la frontière de Tunis, depuis l'oued Souf, passant par Tébessa et à l'Ouest du Kef jusqu'à Tabarka ; à l'Ouest par la chaîne des Bibans jusqu'aux villages des Ouled Mançour (Bougie et la vallée de l'Oued Sahel n'étaient pas comprises dans ce territoire) plus au sud, sa frontière occidentale était marquée par les petits centres de Sidi-Hadjerès et de Sidi-Aissa, qui la séparaient de la province de Tittery.

« Sous la domination turque, nous dit M. L. Galibert, le beylik de Constantine était un vrai royaume, sa nombreuse population, l'étendue et la richesse de son territoire, ses relations faciles avec la fertile régence de Tunis, sa profondeur dans l'intérieur des terres ». Les deux autres provinces sont tout aussi profondes au Sud que celle de Constantine et leurs frontières méridionales sont sous une même latitude plus élevée. *« L'élévation et par conséquent la température modé-*

rée de ses plaines, enfin la douceur d'un peuple qui se laissait gouverner par quelques centaines de Turcs, rendaient ce beylik et son bey comparablement supérieurs à ceux de Tittery et d'Oran ».

Sa population est divisée en trois races, qui se distinguent les unes des autres par les mœurs, le caractère et le langage, ceux sont :

1) Les Arabes, qui habitent plus particulièrement les régions méridionales de la province ;

2) Les Chaouïa, établis dans la zone centrale ;

3) Les Kabyles, fixés dans la partie septentrionale, sur le littoral de la méditerranée.

Ces populations étaient divisées en archs ou tribus, administrées chacune par un Kaid ou grand Cheikh, qui était à la nomination du Bey. La tribu se divisait en ferka (séparation, fraction), ayant à leur tête un Cheikh. La ferka se subdivisait elle-même en douar (réunion de tentes rangées en cercles), et le douar en familles ou tentes. Le plus âgé du douar et le plus riche en était ordinairement le chef (*« Kbir eddouar »*).

Le Kaid relevait directement du Bey, correspondait avec lui, recevait ses ordres et ne se trouvait en relation administrative qu'avec lui. Il faisait la police, arrêtait les malfaiteurs, jugeait les différends, les querelles qui s'élevaient entre ses administrés, veillait à la sûreté des routes, présidait à la distribution des terres pour le labour, aidait les agents spéciaux du beylik pour la répartition de l'impôt, demeurait chargé du recouvrement, comme collecteur ; enfin il rassemblait les cavaliers de la tribu et marchait à leur tête, lorsqu'on les appelait sous les drapeaux.

Il était aidé dans ses fonctions par un *taleb* ou *kateb* (secrétaire), par un *bache-mekahéli*, et par zemala. Il avait sous ses ordres les *cheikhs* des ferka de la tribu. Dans les tribus *douaouda* (nobles), où une aristocratie puissante n'aurait pas accepté pour chef un étranger, le pouvoir était héréditaire dans quelques familles rivales ou alliées, et, dans ce

cas, le chef de la tribu conservait le titre de cheikh. Voici les principaux kaïds ou grands cheïks de la province, avec le nombre de tribus qu'ils administraient : *Le Cheikh des Hanencha*, 12 tribus ; *Le Cheikh el-Arab*, tout le Zab de Biskra, et 11 tribus nomades ; Le *Kaïd des Haracta*, qui prenait le titre de *Kaid el-Aouassy*, et qui, à cause de son importance, rèsidait à Constantine ou il avait une petite cour, 32 petites tribus composées presque toutes de Chaouïa ; *Le Kaïd des Hanencha* ; Le *Kaïd ez-Zemoul*, tribu militaire, administrait les Zemoul et une vingtaine de tribus ; Le Kaïd d'*el-Aourès*, 12 tribus, Le Kaid *el-Aamer-Cheraga*, 6 tribus ; Le *Cheikh ed-Dir*, des *Oulad-Yahia Ben-Taleb* ; Le *Cheikh el-Belezma*, 13 tribus. Tous ces Kaïdats se trouvent dans la direction du sud. Le Sahel et le sud-ouest comprenaient : Le *Kaid des Oulad-Braham*, 11 tribus ; Le *Kaid de Skikda* (Philippeville), 9 tribus ; *Le Kaid ez-Zardéza*, plusieurs tribus kabyles ; Le *Cheikh ez-Zouagha*, 4 tribus ; *Le Cheikh el-Ferdjioua*, 6 tribus ; Le *Kaïd des Abd en-Nour*, 31 tribus ; Le *Kaïd et-Tlaghma* ; Le Kaid *el-Aamer-Gheraba*, 5 tribus ; le *Cheikh de Kasr et-Their*, 8 tribus ; Le *Cheikh des Oulad-Mokran*, administrant la Medjana, 13 tribus. Le *Kaïd des Ouled-Darradj*. En somme, la nomenclature des chefs de la province dont nous venons d'énumérer les principaux, peut se résumer ainsi : 11 fonctionnaires avec le titre de Cheikh ; 20 fonctionnaires avec celui de Kaïd ; 4 Kaïds commandant les villes de Tébessa, Mila, Zamoura et Msila ; en tout trente-cinq fonctionnaires, sans comprendre les tribus relevant directement du beylik. Telle était l'organisation du chef-lieu et du beylik de Constantine ; mais cette organisation, basée sur l'arbitraire du chef et la vénalité des charges, incomplète, sans influence directe, sans contrôle, eût été bien faible pour soutenir la politique sanguinaire, mais énergique des Turcs, et les maintenir dans un pays où leur despotisme leur avait attiré tant de haine, si cette organisation n'avait eu pour puissant levier et

pour raison suprême, la force publique, le droit inexorable du sabre.

• Rapports Dey – Beys

Extrait de « Histoire du Royaume d'Alger par Mr LAUGIER DE TASSY – M. DCC. XXV - 1725 – Page 127 »

Tout le gouvernement de ce royaume dépend de la ville d'Alger, où se tient la cour. Sa domination le répand dans les trois provinces, ou gouvernements, sous l'autorité de trois beys ou gouverneurs généraux commandants les armées, que l'on distingue par bey du levant, bey du ponant et bey du midi. Sous le gouvernement du levant, sont les villes de Constantine, où se tiennent le bey et sa cour, de Bône, de Djidjelli, de Bougie, de Sétif, de Tébessa, de Zamoura et de Biskra, où les Turcs tiennent garnison.

• Tébessa – Transit de troupes Turques

Extrait de « Revue Africaine – Volume 18 – Journal des Travaux de la Société Historique Algérienne par les membres de la Société – 1874 – Page 321 »

Dans le courant du printemps 1739, le prince Mohammed, troisième fils de Hosseïn Bey, qui jusque là s'était maintenu à Sousse (Tunisie), sortit de cette ville à la tête de cinq cents cavaliers et d'une troupe assez nombreuse de fantassins. D'après les conseils de l'émissaire Ali el-Hattab, il passa par Kairouan où pendant deux jours, il eut la satisfaction de revoir son malheureux père. Aussitôt après, il se dirigea vers Tébessa afin d'y faire jonction avec son frère aîné qui réunissait l'armée sur laquelle il fondait ses espérances pour reconquérir le trône de sa famille. La rencontre des deux frères, après une si longue séparation, eut lieu à Aïn Babouch, chez les Ouled Aïssa (Harakta).

- **Contrariétés entre tribus authoctones**

Extrait de « Revue Africaine – Volume 18 – Journal des Travaux de la Société Historique Algérienne par les membres de la Société – 1874 – Pages 354-355 »

La tradition locale nous fournit un renseignement expliquant les causes de la guerre contre les Charen et autres, que Salah Bey dut faire cesser sur la prière du souverain de Tunis. Les seigneurs Harar, depuis plus d'un siècle, avaient sous leur dépendance plusieurs tribus telles que les Charen, Frachiche, Regagma, Ouled Boughanem et le pâté montagneux de l'Ouargha. À la suite du massacre de Bou Aziz et des autres membres de la famille féodale des Harar, un bouleversement inévitable en pareille circonstance se produisit, et toutes les tribus que nous venons de nommer s'affranchirent de la domination des Harar en se plaçant sous le protectorat de Tunis, ce qui, en résumé, les détacha de l'Algérie.

Brahim, naturellement, tenta de ressaisir tout l'héritage de son père, mais il en fut empêché par Salah Bey, celui-là même qui aurait dû, au contraire, maintenir ses anciennes frontières et soutenir ses prétentions. C'est que Salah Bey avait alors forte affaire pour inaugurer l'influence de la famille kabyle des Ben Gana qu'il voulait substituer à celle du Beit Bou Okkaz, maîtresse séculaire du Sahara. En revanche, on laissa Brahim libre de faire la guerre aux Nememcha, aux Ouled Sidi Yahia ben Taleb et aux habitants de l'Aurès oriental, qui voulaient se soustraire aussi bien à la domination turque qu'à la suzeraineté des seigneurs des Hanencha.

Cette lutte acharnée dura longtemps et les Nememcha sur le point de succomber, réussirent à l'aide d'une ruse infâme, à diviser les forces de leur puissant ennemi en jetant la désunion entre Brahim et son fils Bou Hafès. Dans la petite plaine qui sépare Bekkaria de Tébessa, un violent combat avait eu lieu dans la journée. De part et d'autre, les cavaliers épuisés de fatigue se reposaient afin de reprendre des forces pour le combat du lendemain.

• Révoltes berbères contre le Bey de Constantine

Extrait de « Histoire de l'Afrique Septentrionale (Berbérie) depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française (1830) par Ernest MERCIER – Troisième tome – 1868 - Pages 514-515 »

Dans l'Est, le Cheikh Ezzïn-ben-Younès, des Ouled-Yahia ben-Tâleb, bravait, depuis longtemps, les beys de Constantine ; à cheval sur la frontière, il se réclamait, tour à tour, de la Tunisie ou de l'Algérie. Plusieurs fois, les troupes de Constantine l'avaient attaqué infructueusement dans la montagne du Dyr, au-delà de Tébessa. De même que ses prédécesseurs, Braham-bey, ayant voulu le réduire, échoua dans ses tentatives.

Chapitre VIII

Occupation française
1830/1962

Il s'agit dans tout ce qui suit, d'une compilation des événements historiques, les plus marquants, limités certes mais cohérents, ayant marqué toute la région de Tébessa lors de la colonisation française.

Cette compilation regroupe des informations relatives aux aspects évenementiels (colonisation, révoltes, spoliation), économiques, sociaux et culturels.

• Début de la colonisation française

Extrait de « Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française - 1830 - Ernest MERCIER – Tome 3 – 1888 – pp 549-550 »

• La province de Constantine est certainement la plus curieuse à étudier, au point de vue ethnographique. Nous y retrouvons l'élément berbère intact. Enfin, toutes les populations des montagnes et du littoral, entre Philippeville et la Tunisie. A cela il faut ajouter les grandes tribus berbères *(Houara, Nefzaoua, Louata, Koutama), arabisées déjà à la fin du XIVe siècle, rénovées et ayant incorporé dans leur sein des groupes arabes, notamment : Hanencha, aux environs de Souk-Ahras – Nememcha, près de Tébessa – Ḥarakta, près d'Aïn-Beïda – Beni Ouelbane, près de Semendou – Abd-en-Nour, Télaghma déjà cités, et bien d'autres.* Quant à l'élément arabe il a été, dans toutes les vallées du Tell, atteintes par lui depuis longtemps, entièrement absorbés, fondu au milieu de la race indigène, à ce point qu'il est impossible de le distinguer actuellement des Berbères arabisés avec lesquels il est en contact.

Extrait de « Colonisation de l'Algérie - Par Enfantin – Membre de la commission scientifique d'Algérie – Paris – 1843 – pp 219 »

• Pour préciser davantage la marche que doivent prendre ces deux modes différents de colonisation, jetons un coup d'œil rapide sur la constitution géographique de l'Algérie et sur les principales classes de la population qui l'habite. En traçant sur la carte, parallèlement à la mer, et à quinze ou vingt lieues de distance, une zone également de 15 à 20 lieues de large, on dessinerait, pour ainsi dire, le second gradin du seuil septentrional de l'Afrique. Cette zone serait un plateau coupé, de temps à autre, par les contreforts qui rejoignent les deux Atlas ; elle comprendrait cette ligne stratégique dont j'ai parlé, depuis Tébessa, frontière de Tunis, jusqu'à Tlemcen, frontière de Maroc.

Extrait de « Colonisation de l'Algérie - Par Enfantin – Membre de la commission scientifique d'Algérie – Paris – 1843 – p 388»

• Il serait naturel alors de mettre la ferka des Harakta qui occupe l'Ouest de leur territoire, sous la direction du commandant du cercle de Sigus, les ferka du Nord sous la direction du commandant de *Tifech*. Et si, plus tard, nous établissions un cercle colonial à *Tébessa*, le commandant de ce cercle aurait sous sa direction la ferka Est ou Sud des Harakta, et la ferka Nord des Némemcha.

Extrait de « Colonisation de l'Algérie - Par Enfantin – Membre de la commission scientifique d'Algérie – Paris – 1843 – p p410-411 »

• Depuis Tébessa jusqu'à Sétif, la partie de la zone intérieure où doit être tracée la ligne des colonies militaires, est occupée par une population qui n'est ni arabe ni kabyle, qui est peu estimée de l'Arabe nomade, parce qu'elle est cultivée et peu estimée du Kabyle montagnard, parce qu'elle est dans les plaines et qu'elle a toujours été facilement soumise à toute autorité.

Extraits de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 3 – 1854 – pp 294/295/ 50»

• Les opérations dirigées par le général Herbillon avaient pour but la soumission réelle et effective de la grande tribu des Nemencha, qui, depuis que nous occupions Biskra et Batna, que Tébessa reconnaissait notre autorité, envoyait bien tous les ans des députés à Constantine pour faire acte apparent de soumission, mais qui, dans le fait, restait indépendante. Le général Bedeau, voulant en finir avec ces Arabes, prescrivit au général Herbillon de se porter sur leur territoire par l'Ouest, en partant de Batna, tandis que le lieutenant-colonel Sonnet, venant de Biskra, y entrerait par le sud, et que le colonel Senilhes y arriverait, de Bône, par le nord.

• Le général Bedeau espérait de cette manière cerner les Nemencha et les avoir facilement à composition. Mais la frontière de Tunis, sur laquelle ils s'appuient à l'Est, leur restant

ouverte, ils se retirèrent par là dans le Sahara, laissant leur pays complètement désert. Nos colonnes le parcoururent dans tous les sens et rentrèrent ensuite dans leurs cantonnements, à l'exception de celle du colonel Senilhes, que le général Herbillon y laissa jusqu'au moment où les Nemencha, las d'errer loin de leur territoire, demandèrent l'autorisation d'y rentrer aux conditions qu'on voulut leur imposer. Pour rompre leur puissance de cohésion, on les fractionna : une partie fut annexée à la subdivision de Batna, l'autre resta à celle de Bône.

• Le 27 mai, le général Négrier, qui était ce jour-là à Aïn - Bebbouche, en partit pour se porter sur la petite ville de Tébessa, et alla bivouaquer le même jour à Aïn-errebaa (Serdiess), sur l'Oued-Tourouch. Il s'arrêta sur ce point le 28 et le 29. Le 30, il traversa l'Oued-Tourouch, franchit le Djebel-Amama, descendit dans le bassin de l'Oued-Meskiana, et campa sur la droite de cette rivière, à la limite du territoire des Harakta et de celui des Ouled-Sidi-Yahia-ben-Taleb. Le 31, après une marche de douze lieues, il arriva à Tébessa à six heures du soir. Le caïd et le cadi de cette ville allèrent à sa rencontre avec les notables du lieu, et lui montrèrent les dispositions les plus pacifiques et les plus soumises. Tébessa est l'antique Théveste, ainsi que l'indique une inscription très apparente qui fut recueillie par un des membres de la commission scientifique, et qui a fixé les incertitudes des archéologues sur ce point important de géographie ancienne.

Extrait de « Arhives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur »

Après la prise de Constantine, la garnison turque s'enfuit en Tunisie. Malgré la fuite de cette dernière après la prise de Constantine 1837, Tébessa qui faisait partie du Beylical de Constantine, n'est occupée par les Français qu'à partir de 1851.

Extrait de « L'Algérie par MM. Capitaines du Génie – ROZET et CARETTE – Univers ou Histoires des Peuples – 1850 – Pages 635-636 »

Le général Négrier conduisit une colonne jusqu'à Tébessa, sur la frontière de Tunis ; on ne rencontra de résistance nulle part. Sauf l'espèce de terreur, que les rigueurs exagérées, exercées contre quelques Arabes par le commandant supérieur, fit planer sur le pays, dès cette époque la province de Constantine commençait à jouir d'une tranquillité que les autres provinces lui envièrent longtemps. Cet état de choses, qu'il faut attribuer surtout à l'éloignement d'Abdelkader, donne la meilleure preuve de la puissance irrésistible, de l'émir sur les Arabes.

Extrait de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 3 - 1854 – page 51 »

Le général Négrier y passa deux jours, pendant lesquels il reçut la soumission des Ouled-Sidi-Yahia ben Taleb et des bourgades voisines de Bekkaria et Youkkous. Le général Négrier quitta Tébessa, le 5 juin, pour se rapprocher de Constantine, en prenant un autre chemin que celui qu'il avait suivi en allant.

Extrait de « Histoire des villes de la province de Constantine – CHARLES FERAUD – Documents pour servir à l'histoire des anciennes concessions françaises d'Afrique – 1877 - pp 72-73 ».

En effet, au printemps 1851, le Kahïa du Kef, avec quelques milliers de gens mal équipés et mal montés, vint jusqu'à la frontière, sous le prétexte de réduire des tribus Tunisiennes désobéissantes qui refusaient l'impôt, mais au fond, il voulait faire croire qu'il n'avait pas renoncé à ses prétendus droits sur le Nehed. Cette manœuvre insidieuse fut arrêtée à temps. Néanmoins l'agitation avait gagné dans tout le pays montagneux. Les Ouled Dhan et les Beni Oudjana, donnèrent les premiers l'exemple de la révolte ; bientôt les Beni Salah, les Hanencha et les tribus d'Aïn Beïda et de Tébessa se lèvent.

- **Évènements et représailles en Province de Constantine**

Extrait de « L'Algérie par MM. Capitaines du Génie – ROZET et CARETTE – Univers ou Histoires des Peuples – 1850 – Page 675 »

Deux foyers de désordre existaient encore à l'Est de nos possessions : l'un dans les montagnes au nord de Sétif et l'autre vers la frontière de Tunis. Des opérations bleues dirigées contre les deux marabouts qui agitaient les tribus de Sétif eurent promptement une issue satisfaisante. Vers la frontière de Tunis, quinze soldats malades ayant été assassinés dans une tribu, auprès de Tébessa, la colonne de la subdivision de Bône infligea un châtiment terrible à la population sur le territoire de laquelle le crime avait été commis.

Extrait de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 3 – 1854 – Page 217 »

Dans l'Est de la province, un peu d'agitation se manifesta également : un prétendu Chérif parut timidement dans l'Edough, dont il fut bientôt obligé de s'enfuir, chassé par les indigènes eux-mêmes qu'il avait cherché à entraîner, à la révolte en leur promettant l'appui de Tunis. Vers Tébessa et les Hanencha, Hassnaoui* fit quelques efforts pour relever son parti. Le général Randon, qui se transporta sur les lieux, ne trouva nulle part de résistance organisée ; mais quelques assassinats commis autour de ses campements sur des soldats isolés annoncèrent qu'il y avait de la fermentation dans les esprits. Le 1er juin, un petit convoi de malades, qu'on évacuait de Tébessa sur Guelma, fut massacré dans un douar des Ouled-Sidi-Yahia-ben-Taleb, où il s'était arrêté pour passer la nuit. La vengeance ne se fit pas attendre, car, douze heures après, le général Randon atteignait la population coupable et la livrait à la juste colère de nos soldats irrités. Deux cents Arabes payèrent de leurs têtes leur lâche guet-apens. Nos troupes s'emparèrent en outre d'une grande quantité de bétail.

Extrait de « Mallarmé - Campagnes d'Afrique – 1835/1848 – Pages 493 à 496 »

Ces deux affaires des 2 et 19 juin ont eu de bons résultats. Le général Randon a doublé les contributions à tous ceux qui avaient pris part directement ou indirectement à cette espèce de soulèvement ; il a fait manger beaucoup de récoltes, car nous avions, tout compris, dix-huit cents chevaux. Le 24, il est arrivé dans le pays des Ouled sidi Yahia Ben Taleb, où nos malheureux soldats ont été égorgés ; les Ourfela, fraction de cette grande tribu qui a commencé l'attaque, se sont sauvés, partie à Tunis, parti chez les Nememcha. Les vingt tentes toutes réfugiées sur les terres tunisiennes furent enlevées par notre goum dans la nuit du 25 juin, les autres se sauvèrent au désert.

Pour réussir en Afrique, il faut être fort et juste ; les Ouled Sidi Yahia ont été imposés à cinquante mille francs d'amende ; ils nous ont rendu soixante-dix mulets ou chevaux sur quatre-vingt-dix, douze fusils, trois sabres et cinq pistolets ; ils nous ont livré les cinq grands coupables qui ont tué les officiers et fait feu les premiers ; ils ont été dirigés le 6 juillet sur Bône, où ils seront jugés par un conseil de guerre. Les Ouled Sidi Yahia ont été constitués de nouveau ; nous les laissons appauvris, ce qui est une garantie pour l'avenir. La colonne ne rentrera à Bône qu'à la fin du mois de juillet. Nous n'avons plus maintenant d'autre ennemi à combattre que le soleil ; il n'est pas le moins dangereux.

Extrait de « Annales Algériennes - E. PELLISSIER DE REYNAUD – Tome 3 – 1854 – Page 332 »

Ce fut ainsi que dans l'automne de 1853, le capitaine Galinier, commandant intérimaire de Laghouat, le capitaine Lacretelle, à Sidi-Bel-Abbès, le commandant de France, encore plus au sud de la province d'Oran, le lieutenant Japy, à Tébessa, étouffèrent quelques petits commencements de révolte.

• Aspects économiques de la colonisation

Extrait de « L'Algérie par MM. Capitaines du Génie – ROZET et CARETTE – Univers ou Histoires des Peuples – 1850 – Pages 306 »

La France recouvre donc par le commerce la presque totalité des sommes que lui enlève l'occupation de l'Algérie. Commerce avec la régence de Tunis. L'Algérie indigène reçoit principalement de Tunis des objets de luxe, les articles de toilette, de quincaillerie, de bijouterie, de mercerie, de soierie, des verroteries de toute espèce, des épices et des parfums, et enfin des fusils, fabriqués, dit-on, en Belgique. Le commerce se fait par quatre points, échelonnés depuis le littoral jusqu'au désert. Ce sont les villes de Bône, du Kef, de Tébessa et l'oasis algérienne de l'Oued - Souf. Bône est la porte du nord, l'Oued - Souf est la porte du sud. On estime qu'il entre annuellement en Algérie par le Kef et Tébessa pour 153.000 francs de marchandises de Tunis ; par Bône et Constantine, pour 1.400.000 francs ; par l'Oued - Souf pour 1.125.000 francs ; ce qui forme un total de 2 millions 678 mille francs ; et comme l'Algérie ne donne rien ou presque rien en échange, c'est une somme de près de 8 millions en numéraire qui sort chaque année de nos possessions.

Le commerce par Bône, le Kef et Tébessa ne se fait pas sans difficultés. Plusieurs des tribus de la frontière vivant dans une indépendance à peu près complète, en profitent pour rançonner ces négociants. Ceux-ci pour traverser la frontière en plein jour doivent se soumettre à payer un droit de 25 francs par mulet. Alors les tribus donnent une sauvegarde ; le plus souvent c'est un enfant, qui marche en tête de la caravane, et il suffit pour la protéger durant tout le trajet.

Extrait de « Le Livre d'Or de l'Algérie – Narcisse Faucon – tome I – Biographies – 1889 – Page 231 »

M. Duportal a été chargé en 1883 d'une mission dans le Sud. Il a présenté le projet de railway de Tébessa à Gabès par Gafsa ; il est le promoteur de cette ligne sur Rhadamès par Ber-es-Sof. M. Duportal poursuit actuellement l'exécution des lignes de Tunis à Bizerte et dans le Sahel Tunisien.

- **Approvisionnent en eau**

Extrait de « Histoire ancienne de l'Afrique du Nord – Les conditions du développement historique - Les temps primitifs – La colonisation phénicienne et l'empire de Carthage - Stéphane GSELL – tome I – 1910 – Pages 71-72 »

Ailleurs, on constate qu'une source cesse de couler pendant quelque temps, puis reparaît, qu'une autre, importante à l'époque romaine, mais aujourd'hui misérable, coulait assez abondamment il y a peu d'années : ces caprices doivent être attribués soit à des mouvements de terrain aux alternatives de périodes d'années pluvieuses et, de sècheresse. Il faudrait donc, pour que l'argument eût une réelle valeur, l'appuyer sur des considérations certaines, nombreuses et embrassant des régions étendues. Jusqu'à présent, on ne dispose que de quelques observations, faites, pour ainsi dire, au hasard. Plusieurs méritent de ne pas être perdues de vue, bien qu'on ne puisse pas encore en tirer une conclusion générale. Dans le pays des Nememcha au Sud-Ouest et au Sud de Tébessa, M. Guénin a remarqué que « de nombreux puits antiques, déblayés de nos jours, sont demeurés à sec ».

• Aspects ethniques

D'après Revue Africaine – Volume 18 – Journal des travaux de la Société Historique Algérienne par les membres de la Société – 1874 – Pages 436-473

Les Nememcha

Dans l'historique des Harar, seigneurs des Hanencha, j'ai suffisamment démontré l'origine des populations habitant le cercle actuel de Tébessa. Qu'il suffise de rappeler que, les *Nememcha* sont des Berbères Haouarites auxquels vinrent se mélanger les nomades Hilaliens et Soleimites, lors de la grande invasion arabe du XIe siècle.

Examinons maintenant l'origine de ce nom de : - *Nememcha* – à l'aide des diverses versions légendaires qui ont cours dans le pays, et disons tout d'abord que c'est *Lememcha* qu'il faudrait les appeler d'après ces légendes.

Un souverain turc d'Alger leur ayant donné pour chef un certain El-Addassi, les *Lememcha* qui voulaient rester indépendants ourdirent un complot contre celui-ci et l'assassinèrent. Le turc apprenant la triste fin de l'homme qu'il avait investi, marcha à la tête d'une armée à la poursuite des rebelles.

Mais il dut rebrousser chemin après avoir éprouvé dans divers combats auprès Fedj Fekroun, des pertes considérables. Les contingents des Lememcha et leurs auxiliaires qui avaient également perdu beaucoup de monde se dispersèrent. Le Pacha demandant souvent des nouvelles des récalcitrants disait : *Telemouchi* – c'est-à-dire se sont-ils rassemblés ; - dans ce cas je marcherai contre eux pour les disperser à nouveau. De là vient le nom de Lemouchi au pluriel *Lemmecha* devenu *Nememcha*.

La seconde légende non moins fantaisiste que la précédente, rapporte ceci :

A une époque fort reculée une tribu des Chaouïa (berbères) vivait dans l'Est et habitait un pays nommé Sened. Une partie de cette population campait sous la tente et l'autre de-

meurait dans un village. Un sultan que l'on ne nomme pas vint un jour dans le Sened et demanda aux habitants de la tente l'œuf et la poule, - ce qui semble signifier : la totalité de ce qu'ils possédaient – Ils allèrent trouver leurs frères du village, les priant de partager avec eux les charges d'un impôt aussi lourd. Ceux-ci promirent de les aider. Les habitants de la tente revinrent alors fréquemment s'informer au village si la perception promise avançait ou pas ; ils adressaient alors cette parole : *Lemouchi*, c'est-à-dire : *ont-ils réuni la somme ?*

Leurs démarches durèrent ainsi longtemps et, toujours ils avaient à la bouche le mot *Lemouchi*. Enfin, fatigués d'attendre les effets d'une bonne volonté qui ne se manifestait que par des paroles, les habitants de la tente se décidèrent à fuir pour éviter le paiement de l'impôt demandé par le Sultan. Ils partirent et se dirigèrent vers l'Ouest. Depuis cette époque chacun d'eux fut désigné par le nom de *Lemouchi* qu'il avait si souvent répété en vain – Ce mot altéré devint *Nemouchi* et *Nememcha* au pluriel.

Ces chroniques bien qu'inadmissibles, rappellent cependant un vague souvenir de l'émigration des peuplades Haouarites refoulées par les Arabes conquérants de la région de Tripoli qu'elles habitaient jadis.

Mais elles ont, l'une et l'autre, le mérite d'être l'emblème très exact du caractère indocile des Nememcha et de leur manière d'agir. – Jadis et même au début de notre conquête, lorsqu'un impôt leur était demandé ; c'était toujours la fuite d'une extrémité à l'autre de leur immense territoire qui réussissait à les soustraire à toute autorité.

Les Nememcha, d'après la tradition locale, vinrent s'établir sur les bords de l'oued Biger, au pied de l'Aurès, et là, ils bâtirent un village dont les ruines portent encore le nom de village des Nememcha. Ils s'organisèrent les uns en Nedjâa, - population nomade groupée, d'autres bâtirent le village de Teberdga ; ils s'étendirent dans le djebel Mahmel, Metouça

et Tamaghza ; par la force, ils repoussèrent tout ce qui gênait leur expansion. Ils refoulèrent les Dreïd, partisans de la famille des Chebbia (Djérid), des localités qu'ils occupaient dans le sahara : et restèrent maîtres de tout le vaste pays compris entre Tébessa, Nefta et le Souf.

J'ai déjà signalé dans la notice sur les Harar ce que l'historien Ibn Khaldoun rapporte à propos des peuplades Haouarites occupant les campagnes des environs de Tébessa ; « *Elles adoptèrent dit-il, les mœurs et le langage de leurs dominateurs, les Arabes Hilaliens et Soleimites. Aussi, ont-ils tous sans exception la prétention de descendre des Arabes pour se rattacher à la race conquérante* ».

Leurs ancêtres, Berich et R'chech, étaient, disent-ils, parents et apôtres du prophète Mohammed (*PSL*). Ces personnages vinrent d'Égypte prêcher l'Islamisme : de là ils passèrent en Tunisie et se fixèrent définitivement aux environs de Tébessa. Il est probable que ces chefs arabes arrivèrent à la suite des Harar et des Hanencha dont j'ai déjà raconté l'origine. En même temps, que Berrich et R'chech vint aussi se joindre à eux un autre personnage arabe du nom de Allouan. Telle serait l'origine des trois grandes fractions qui composent actuellement la confédération des Nememcha : B'rercha – R'chech et Allaouna.

D'après le chroniqueur tunisien El-Hadj Hammouda, la confédération était divisée durant le 17ème siècle en deux sofs connus sous les noms de sof des Achach et sof des Ouled Khiar.

Leur soumission aux beys de Constantine n'a jamais duré au-delà du temps nécessaire à l'approvisionnement de grains ; aussi n'ont-ils jamais payé l'impôt en entier. Du reste les 2.500 cavaliers et 4.000 fantassins qu'ils pouvaient, sans se gêner mettre sur pied, les rendaient respectables et Brahim ben Bouaziz, seigneur qui voulut ramener sous son autorité toutes les tribus obéissant jadis aux Harar, ses ancêtres, dut renoncer, après vains efforts, à se mesurer de nouveau

à eux. L'étendue immense du territoire des Nememcha leur permettait de refuser ou d'accepter le combat et de choisir le moment et le lieu favorable pour l'attaque. En résumé ils n'étaient jamais soumis.

Le mot de soumission, du reste, n'avait pas du temps des Turcs absolument la même acceptation que de nos jours. Ainsi, lorsque les Nememcha, qui à leur manière, vénéraient profondément leurs souverains, avaient dit en parlant d'eux : *Nos seigneurs les beys, puisse Dieu allonger leur vie.* Ils croyaient s'être assez largement acquittés de leurs devoirs de sujets pour admettre qu'il ne devait venir à l'idée de personne de leur en demander davantage. Ceci chagrinait fort leurs dignes princes qui, tout en prenant à leur juste valeur la formule respectueuse employée à leur égard par les Nememcha, auraient cependant désiré voir, de temps à autre, les hommages de la tribu se produire sous la forme d'espèces sonnantes.

Mais malheureusement, pour les beys, telle n'était pas l'opinion des Nememcha. Cependant, les Turcs avaient pris l'habitude de leur envoyer tous les ans un collecteur d'impôts chargé de rappeler à la tribu récalcitrante qu'elle devait un tribut à ses maîtres. Ce n'était généralement pas très facile que de trouver à Constantine un collecteur de bonne volonté, l'expédition à entreprendre donnant lieu de prévoir comme résultat définitif beaucoup moins de douros encaissés que de coups de fusil ou de bâton reçus. Néanmoins, en s'y prenant avec l'adresse qui, a de tout temps distingué les gouvernements orientaux et ne négligeant pas de faire entrevoir à l'employé du trésor désigné, la perspective d'être décapité s'il refusait, on finissait toujours par trouver quelque volontaire pour accomplir cette mission.

Le collecteur partait donc de Constantine, muni de tous les firmans possibles et d'autant plus excité à bien faire qu'il avait, en cas de non réussite, la certitude absolue de voir ses biens confisqués, le trésor ne pouvant pas, raisonnablement,

pâtir de la sottise, de la négligence ou du mauvais vouloir de son agent. Ce dernier, se rendait directement à Tébessa où il faisait montre de ses pouvoirs, demandait à être escorté par une partie de la Nouba turque qui occupait la ville, et partait pour accomplir sa mission, accompagné des vœux du Kaïd et des notables.

Se rendre chez les Nememcha n'était pas chose facile, lorsque les Nememcha ne voulaient pas le permettre ; on n'y arrive de Tébessa que par quelques rares défilés, lesquels sont tous d'abominables coupe-gorge, par lesquels l'envoyé du bey était trop prudent pour songer à s'aventurer. Il fallait donc sonder le terrain et savoir dans quelles dispositions se trouvait la tribu, ce qui était, du reste, assez facile.

Trois de leurs fractions, les Ouled Sâad, les Ouled Chamekh et les Frahna, habitaient la plaine et dans une gorge qui forme recoin près d'Aïn – Chabrou, le village de Youk's, dont la population, bien que n'étant pas exclusivement Nememcha, comptait cependant des Nememcha dans l'ensemble.

C'est donc, par une visite à ces trois fractions que débutait le collecteur. De deux choses l'une : ou les Nememcha étaient décidés à ne pas payer, ce qui arrivait généralement, ou bien ils se trouvaient dans une abondance, telle, qu'ils ne regrettaient pas quelques douros jetés en pâture au trésor du bey.

Dans le premier cas, après avoir reçu avec la plus extrême politesse, l'envoyé de leur souverain, ils le chargeaient de se faire à Constantine leur interprète, d'exprimer au bey en termes choisis, le regret profond où se trouvaient ses sujets les plus fidèles de ne pouvoir cette année s'acquitter envers lui et de lui porter l'assurance de leur plus absolu dévouement. S'ils venaient à s'apercevoir, à l'insistance déployée par le collecteur, que ce dernier avait le mauvais goût de préférer payer leur impôt avec leur argent qu'avec le sien, ils lui faisaient entendre à mots couverts, que la forêt était proche et richement fournie en bois vert, et que l'approvisionnement de

poudre et de plomb de la tribu ne laissait rien à désirer. Ce qu'entendant, l'escorte turque s'éclipsait avec prudence, suivie du collecteur.

Il arrivait parfois, mais fort rarement, que les Nememcha, étaient dans de bonnes dispositions ; qu'ils avaient besoin de venir acheter des grains dans le Tell, ou vendre le butin de leurs razzias, ou le produit de leurs immenses troupeaux. En ce cas, l'envoyé du bey était reçu avec une morgue extrême, l'entrée du territoire de la tribu lui était interdite, et dès que son arrivée était signalée, un goum de cavaliers appartenants à toutes les fractions de tribu se portait à sa rencontre. Chaque cavalier tenait en main une bourse qui renfermait la somme que sa fraction jugeait devoir donner. Arrivé devant l'agent du fisc, le goum défilait devant lui, homme par homme, sans mot dire, chaque cavalier présentait la bourse dont il était porteur.

Nous avons raconté ailleurs dans l'historique des Harar, la façon grotesque dont les choses se passaient à Youk's, et comment le Kaïd El-Hassenaoui, soutenu par la colonne du général de Saint – Arnaud, réussit à maîtriser les Nememcha que rien jusqu'alors n'avait arrêtés dans leurs actes multiples d'insubordination, et n'avait pu fixer dans l'obéissance.

Mais, revenons maintenant aux mœurs pastorales de la tribu. Les richesses des Nememcha consistaient en troupeaux et surtout en chameaux ; ils n'avaient aucun intérêt particulier au sol qu'ils ne cultivaient presque pas et leur fournissait, sans travail, d'excellents pâturages. Par suite de la mobilité de leurs richesses et de leurs habitudes nomades, à la moindre apparence de danger, ils pliaient leurs tentes, chargeaient leurs chameaux, s'enfonçaient dans le Sahara et parvenaient ainsi à échapper à toute sorte de poursuite.

Tous les ans, vers la fin d'octobre, quand les froids chassent les Nememcha du pied du Dyr et des environs de Tébessa, ils rentrent dans la plaine de Bhiret-Lerneb, où chaque tente ensemence un petit coin de terre, proportionné à ses

besoins et à ses moyens. Dans cette plaine, le sol est sableux et par conséquent très frais à quelques centimètres de la surface : de là une végétation presque continuelle et qui, au fort de l'été même, permet aux Nememcha d'y faire paître leurs troupeaux. La Bhiret-Lerneb, où les eaux séjournent une partie de l'hiver, acquiert une végétation telle, que le blé et l'orge qui, d'habitude sont semés vers octobre et novembre, sont toujours coupés vers le milieu d'avril.

Les troupeaux ne trouvant plus dans le tell une nourriture suffisante, les fractions se séparent, forment des douars de 12 ou 15 tentes, et ne s'éloignant jamais à plus d'un quart de lieue les uns des autres, rayonnent en tout sens le pays. Il est à remarquer que ces douars ne restent jamais plus de dix jours dans le même endroit ; il est très difficile de connaître la position de chacune des fractions de cette tribu.

Ainsi, progressivement et par station, ils s'éloignent vers le Sud, quelques-unes vont dans le Djérid (*Tunisie*) et le Souf, d'autres vers les ksours de Ferkane, Négrine et Tameghza (*Tunisie*). La nourriture habituelle des chameaux, la seule du reste qu'ils trouvent dans ce pays, est le thym, le bois blanc, l'alfa, le drin ; les moutons broutent la petite herbe qui pousse entre ces plantes vivaces dont les tiges se renouvellent en toute saison. La végétation particulière du Sahara leur offre donc une nourriture assurée, sinon copieuse, du moins suffisante.

Les Turcs ne réussirent que très rarement à atteindre les Nememcha d'une manière efficace, et ainsi qu'il a été dit ailleurs, l'impôt était-il passé à l'état de lettre morte.

De tout temps, la ville de Tébessa et le village d'Youk's ont été les entrepôts momentanés des grains et des richesses des Nememcha. Le besoin de donner pendant l'été une nourriture plus abondante aux troupeaux, et celui du bien être qu'ils trouvent dans les plaines de Tébessa et du Dyr, force chaque année à venir déposer dans leurs entrepôts de Tébessa et Youk's tout ce qui les surcharge. Il est une autre

raison majeure qui les ramène aussi forcément vers le Nord pendant l'été. C'est que les pâturages des environs de Négrine, Ferkane et Tameghza sont alors desséchés et brûlés par un soleil tropical et que l'eau y devient presque impotable.

Lors de leurs campements d'été, ils s'établissent dans les plaines entre Tébessa et les derniers contreforts des montagnes de l'Aurès. C'était le moment que choisissaient les beys pour essayer de les frapper et obtenir le paiement des impôts arriérés. On cite la razzia que fit sur eux Tchaker bey, vers 1815, et quelque temps, après celle d'El Hadj Ahmed, du temps qu'il n'était que Kaïd Aouassi chez les Harakta. En cette dernière circonstance, les Nememcha avertis de l'approche de l'ennemi eurent le temps de tendre des cordes autour de leurs douars pour empêcher leurs chameaux de s'effaroucher et de sortir de l'enceinte servant de ligne de défense. Dans cette position, ils attendaient l'attaque de pied ferme.

Les contingents d'El Hadj Ahmed, fusillés à bout portant en abordant ce rempart de chameaux agenouillés, perdirent beaucoup de monde et tournèrent brides. Profitant de ce moment de confusion, les cavaliers Nememcha s'élancèrent en avant et les choses changèrent aussitôt de face. Les agresseurs étaient eux-mêmes poursuivis et perdaient toute leur infanterie qui fut massacrée sans pitié. Les femmes armées de maillets et de montants de tentes, assommaient les fuyards que leurs maris rabattaient de leur côté comme ils l'auraient fait pour des lièvres dans une chasse à courre.

El-Hadj Ahmed devenu bey, prit sa revanche vers 1828 ; il connaissait les Nememcha et leurs habitudes. Les Hanencha révoltés s'étaient joints à eux, ce qui augmentait leurs forces, et pour ne pas s'exposer à un nouveau désastre, il fallut mobiliser tout ce que le reste de la province possédait de cavaliers. C'est ainsi seulement que le bey parvint à frapper vigoureusement les rebelles, et à leur enlever plus de 21.000 moutons et 500 chameaux.

Les Nememcha, indociles en temps ordinaire, le devinrent encore davantage après la prise d'Alger. Durant quatre ans ils ne payèrent pas une obole d'impôt. El-Hadj Ahmed apprenant que toute la tribu était réunie pendant l'été de 1834 dans la plaine de Bhiret-Lerneb, auprès d'Aïn Saboun, fit monter environ 1.500 hommes d'infanterie sur des mulets, réunit 3.000 chevaux de tribus alliées et par une marche forcée tomba brusquement sur les rebelles. Les douars des Allaouna et des B'rercha furent les premiers surpris et enlevés. Si les contingents du bey, au lieu de s'arrêter à piller n'avaient songé qu'à combattre d'abord tout ce qui était en état de faire résistance, il est probable que les Nememcha auraient été ruinés pour longtemps. Mais, pendant que les agresseurs fouillèrent les tentes qui, les premières s'étaient trouvées sur leur passage, les douars les plus éloignés, dans cette vaste plaine, avaient eu le temps de s'enfuir et tous les guerriers Nememcha, fantassins ou cavaliers, se rassemblant, accouraient reprendre l'offensive avec une fureur telle que les troupes du bey durent s'arrêter et battre en retraite très lestement pour ne pas perdre tout le fruit de leur razzia.

Néanmoins El-Hadj Ahmed ramena encore de cette expédition 30.000 moutons et 2.000 chameaux. Plus de 150 Nememcha, hommes et femmes, avaient la tête tranchée ; mais leurs frères eurent la satisfaction de garder et de mutiler une vingtaine de cadavres de gens du bey que celui-ci dut abandonner en se retirant précipitamment. Après la prise de Constantine, El-Hadj Ahmed, errant dans les tribus à la recherche de partisans pour continuer la lutte contre les Français, écrivit aux Nememcha pour les engager à se joindre à lui ; mais ceux-ci s'y refusèrent, répondant avec arrogance qu'ils n'avaient pas oublié le mal qu'il leur avait fait au temps de sa puissance. Nous avons vu que, dès l'époque où le général Négrier commandait la province en 1842, les Nememcha vinrent présenter leur soumission. Elle fut acceptée ; mais le Kaîd Mohammed Tahar qui fut mis à leur tête, pendant que

le général était à Tébessa, ne put arriver à se faire obéir. Plus tard les Nememcha furent donnés à Amar ben Ezzin qui ne fut pas plus heureux.

Tous les ans, cette tribu remuante va faire des demandes de soumission simulée sans avoir l'intention de les remplir. A plusieurs époques, leurs chefs sont investis et malgré les burnous reçus, ils ne persistent pas moins, dans leur insubordination. Ainsi, en 1845, le kaïd de Khanguet-Sidi-Nadji, se rendant à la colonne du général Bedau, était attaqué par les Allaouna, son fils tué et lui-même blessé. Dans le mois de février 1845, désirant que les marchés des Ziban leur fussent ouverts, les Nememcha s'étaient rendus auprès du cheikh El Arab : Ben Gana. Ils avaient demandé son neveu, Ahmed ben Hadj comme kaïd, et l'avaient présenté au général Levasseur qui lui donna l'investiture.

Malgré cette nouvelle démarche de soumission et la nomination de leur Kaïd, ils se réunirent encore à El-Hasnaoui et ils attaquèrent la colonne du général Randon qui revenait de Tébessa.

Les Nememcha, avec un prétendu Chérif à leur tête, profitaient de ce départ pour attaquer Liana à deux reprises, dans la même journée, mais chaque fois sans succès. Les assaillants se retirèrent alors sur la rive gauche de l'Oued el-Arab où leur Chérif avait planté sa tente. Malheureusement les munitions manquant à Liana, les défenseurs sortirent, dans la nuit, pour se réfugier dans leurs montagnes, en emportant leurs objets les plus précieux. Les Nememcha entrèrent le lendemain dans Liana, brûlèrent les portes des maisons et s'emparèrent des approvisionnements d'orge et de blé appartenant au cheikh d'El- Khanga. Le village de Liana n'avait plus de 30 fusils pour se défendre et il était bloqué par 200 cavaliers et un millier de fantassins.

Le 7 novembre, le Chérif, les Nememcha et les Berbères du djebel Chéchar qui les suivaient, attaquèrent El-Khanga et se mirent à couper les palmiers ; mais, ayant appris que

le général était à Tébessa, ne put arriver à se faire obéir. Plus tard les Nememcha furent donnés à Amar ben Ezzin qui ne fut pas plus heureux.

Tous les ans, cette tribu remuante va faire des demandes de soumission simulée sans avoir l'intention de les remplir. A plusieurs époques, leurs chefs sont investis et malgré les burnous reçus, ils ne persistent pas moins, dans leur insubordination. Ainsi, en 1845, le kaïd de Khanguet-Sidi-Nadji, se rendant à la colonne du général Bedau, était attaqué par les Allaouna, son fils tué et lui-même blessé. Dans le mois de février 1845, désirant que les marchés des Ziban leur fussent ouverts, les Nememcha s'étaient rendus auprès du cheikh El Arab : Ben Gana. Ils avaient demandé son neveu, Ahmed ben Hadj comme kaïd, et l'avaient présenté au général Levasseur qui lui donna l'investiture.

Malgré cette nouvelle démarche de soumission et la nomination de leur Kaïd, ils se réunirent encore à El-Hasnaoui et ils attaquèrent la colonne du général Randon qui revenait de Tébessa.

Les Nememcha, avec un prétendu Chérif à leur tête, profitaient de ce départ pour attaquer Liana à deux reprises, dans la même journée, mais chaque fois sans succès. Les assaillants se retirèrent alors sur la rive gauche de l'Oued el-Arab où leur Chérif avait planté sa tente. Malheureusement les munitions manquant à Liana, les défenseurs sortirent, dans la nuit, pour se réfugier dans leurs montagnes, en emportant leurs objets les plus précieux. Les Nememcha entrèrent le lendemain dans Liana, brûlèrent les portes des maisons et s'emparèrent des approvisionnements d'orge et de blé appartenant au cheikh d'El- Khanga. Le village de Liana n'avait plus de 30 fusils pour se défendre et il était bloqué par 200 cavaliers et un millier de fantassins.

Le 7 novembre, le Chérif, les Nememcha et les Berbères du djebel Chéchar qui les suivaient, attaquèrent El-Khanga et se mirent à couper les palmiers ; mais, ayant appris que

le commandant supérieur de Biskra arrivait au secours de El-Khanga avec une colonne (160 hommes d'infanterie et un peleton de spahis) et des goums considérables, prirent la fuite en abandonnant un grand nombre de troupeaux qu'ils ne purent amener et qui restèrent entre nos mains. La petite colonne exécuta même une razzia sur les Ouled Rechaïche et exigea des otages. Cet acte de vigueur n'ayant pas suffi, le général Bedeau, en 1846, résolut de faire entrer dans le pays trois colonnes.

Les Nememcha ne tardèrent pas à être prévenus de l'expédition qu'on allait diriger contre eux, et ils n'hésitèrent point, selon leur coutume traditionnelle, à évacuer un pays qu'ils ne pouvaient espérer défendre. Ils fuirent dans tous les endroits qui leur parurent susceptibles de les mettre à l'abri de nos colonnes ; ils se dirigèrent vers la frontière de Tunis et se rendirent à Tamaghza, plusieurs se retirèrent au Souf. La saison n'étant pas très avancée, ils trouvèrent dans ces divers parages encore assez d'eau pour leurs nombreux troupeaux.

Le pays fut donc abandonné entièrement à ce moment ; les colonnes Senilhes, Herbillon et Sonnet le parcoururent vainement dans tous les sens, sans trouver un seul habitant ; tous avaient fui, femmes, enfants, vieillards. Quelques gardiens de camps et quelques maraudeurs seuls étaient restés, se cachant dans les montagnes et épiant nos marches. Les colonnes avaient poussé jusqu'à Bou-Doukhan, Ferkane et Négrine dans le Sud. El-Hasnaoui était alors chez les Nememcha comme fugitif ; ils suivaient ses conseils et ce fut lui qui les dirigea assez habilement pour leur faire éviter le triple danger auquel les exposait la présence de nos trois colonnes.

Les Nememcha, qui cependant souffraient beaucoup de cette émigration rapide et forcée de toute leur population, persévéraient à ne pas vouloir rentrer dans leur pays, comptant toujours sur la prochaine évacuation de nos troupes. Deux des colonnes légères rentrèrent en effet dans leurs garnisons,

mais le colonel Senilhes fut maintenu avec la sienne à Aïn-Chabrou ; la grande chaleur et le manque d'eau avaient rendu le Sahara inhabitable et, par suite, la soumission des Nememcha imminente. Déjà fortement inquiétés par les courses nombreuses et par les reconnaissances multiples qui avaient été faites dans toutes les parties du pays, les Nememcha ne virent pas sans frayeur le maintien d'une colonne auprès de Tébessa l'un des principaux débouchés de leur pays.

Aussi, les Allaouna et les B'rercha, de même qu'El-Hassnaoui, ne tardèrent pas à envoyer des députations au colonel Senilhes pour faire de nouveau leur soumission. Les Ouled-R'chèche de leur côté se rendirent à Batna. Les Nememcha furent alors partagés en deux fractions ; l'une composée des Allanoua et des B'rercha reçut pour chef le fils d'Ali Laze (*1er Kaïd, nommé par Négrier à Tébessa, en 1842)*, homme important de Tébessa ; l'autre formée par les Ouled- R'chèhe seuls, fut donnée à Khaled ben cheikh Ali, de la famille des anciens Harar des Hanencha. Le premier de ces deux cheikhs, quoique demandé par plusieurs familles influentes des Nememcha, ne put s'y maintenir ; il ne pouvait pas même pénétrer sur leur territoire. C'était moins qu'un kaïd *in partibus*.

L'autre, Si Khaled, alla poser sa tente chez les Ouled-R'chèche ; mais, à plusieurs reprises, il écrivit qu'il craignait pour sa vie, qu'il était surveillé et insulté par ses administrés, qui disposaient de lui et de ses biens, s'en s'inquiéter de ses ordres et de ses volontés.

Au mois d'octobre 1846, les Nememcha, bien que se disant soumis, se mettent en campagne au nombre de 300 cavaliers surprennent le grand magasin des Bou Hadidja, absents de chez eux pour travailler à un barrage. Ils pillent le magasin et volent une vingtaine de chevaux. Les Nememcha continuent leurs courses dans le Zab, et cet état de choses dura jusqu'en 1850, époque à laquelle le général de Saint Arnaud parcourut le pays des Nememcha. Il leur donna alors pour kaïd Si El-Hasnaoui, qui, par sa vigueur pouvait faire

cesser l'humiliation prolongée des représentations de notre autorité. Depuis longtemps les Nememcha n'avaient pas payé leurs impôts ; en 1850, ils furent contraints de le faire pour la première fois. Un homme énergique comme El-Hasnaoui ne pouvait convenir à une tribu aussi remuante, aussi rebelle, vivant sur des traditions séculaires d'indépendance, et sitôt que notre armée se fut éloignée du pays, les fractions insoumises appelant à leur aide les turbulents de toutes les autres fractions, attaquèrent la Zemala d'El-Hasnaoui. Dans le combat qui en fut la suite, le fils aîné d'El-Hasnaoui, jeune homme de grands moyens et de belles espérances reçut un coup mortel. Son neveu était tué aussi. Un goum régulier de trois cents chevaux, mis à la disposition d'El-Hasnaoui, fut envoyé à Tébessa par la vallée de l'Oued Chabrou.

Les Nememcha continuaient néanmoins leurs démonstrations contre El-Hasnaoui, parce que ce chef, homme de courage et d'énergie, avait la prétention toute naturelle de commander ses administrés et de ne pas être comme ses prédécesseurs, la risée et le jouet de la tribu.

Après s'être mis en communication avec El-Hasnaoui, le goum régulier marcha contre les Nememcha, et dans un engagement à Trik-el-Karreta (*Sentier arabe, menant de Tébessa au Doukkan*), leur coupa onze têtes et établit ensuite son campement à Aïn Reggada, sur les hauteurs auprès de Tébessa. Quelques coups de fusil tirés pendant la nuit, les engagèrent à changer de place, et ils s'établirent à Aïn-Chabrou. Ce goum était depuis quelques jours sur ce nouveau point, lorsqu'on signala l'arrivée d'environ mille cavaliers et du double de fantassins des Nememcha. El-Hassnaoui et le lieutenant de spahis Si Moustapha, chef de goum, se portèrent en avant avec quelques hommes pour faire une reconnaissance et examiner la position que l'ennemi voulait occuper. Pendant ce temps, les goums auxiliaires prenaient la fuite dans toutes les directions sans tirer un seul coup de fusil.

Cette trahison, provoquée par les sourdes menées d'un certain Hassen ben Amar, des Nememcha, n'eut pas l'effet que ses auteurs en attendaient. El-Hassnaoui, avec quelques cavaliers, essaya de résister au flot qui se précipitait de son côté ; mais vaincu par le nombre, il fit une prompte retraite et parvint à s'échapper. Moustapha, moins heureux, tomba avec son cheval dans un pli de terrain, il fut pris et égorgé par les Nememcha.

Après ce succès, les Nememcha adressèrent une proclamation aux habitants du Dyr : ils leur enjoignaient, de chasser El-Hassnaoui ou de le tuer. En résumé, cette tribu malgré ses simulacres de repentir et de soumission, n'en continua pas moins à être une cause de désordre.

En 1853, les Nememcha dont l'attitude paisible n'était pas très sincère, entretenaient des relations avec Mohammed Ben Abdallah, le Chérif du Sud. On acquit la preuve que c'était chez eux que le Chérif se procurait des grains, des munitions et des chevaux de guerre. Le commandant de Bernis, à la tête d'un escadron de chasseurs d'Afrique, de 50 spahis et de 75 tirailleurs, guidés par M. Bonvallet, alors commandant supérieur de Tébessa, tomba à l'improviste sur les douars insoumis, leur enleva 300 tentes et leur tua 63 hommes. Après cet énergique coup de main, ils vinrent demander l'aman, et de quelque temps ils ne bougèrent plus.

Les Nememcha prétendent que Nefta appartenait jadis à la régence d'Alger. Il en était de même de l'oasis de Tamaghza, située au pied du Djebel Madjour dans le Sahara. Tamaghza est en effet bien en dedans de la limite entre les deux régences et paye cependant au bey de Tunis un impôt de 0,43 centimes par pied de palmier et d'olivier.

Le sol des Nememcha est couvert, depuis Tébessa jusqu'à Bir el-Ater de ruines romaines ; on en voit sur tous les mamelons isolés ainsi que dans toutes les plaines. À partir de la chaîne du djebel Lahmar, la montagne rouge, fortement escarpée et qui forme la ligne de démarcation entre le Tell et la

Dakhla (Entrée du désert), en se dirigeant vers Négrine, on ne voit plus de vestiges. Il est à présumer que les dunes que l'on rencontre de temps à autre sont autant de tas de pierres que le sable à recouvert ; car il n'est probable que les romains eussent bâti au-dessous de Négrine une aussi grande ville que Besseriani, sans avoir auparavant établi une ligne de communication assurée entre les deux points. Bisseriani, située à une lieue et demi au Sud de Négrine est un amas de ruines dont l'étendue est aussi vaste que celle de Tébessa et dont les murs sont arrosés par la source de Négrine dite Oued Mendil.

Bir El-Ater est un ancien puits romain dont l'ouverture de sept mètres de circonférence, est bâti en grosses pierres de taille. Les eaux y sont fort abondantes.

A peu de distance de là se trouve un cimetière arabe où quelques amas de pierres en forme de tombes plus grandes que les autres sont l'objet d'une vénération toute particulière. C'est là d'après une version religieuse accréditée que les derniers romains ainsi que les Sohaba (Compagnons du Prophète Mohammed. PSL) se seraient livrés une bataille sanglante où les deux armées auraient péri presque entièrement.

Voici du reste la traduction textuelle de la notice que m'a donnée à ce sujet le Kaïd Gaba des Nememcha. « *Quand les compagnons du Prophète envahirent la province de Constantine sous la conduite de leur chef Abdallah ben Djafar, le roi de la ville de Sétif se porta au devant d'eux à la tête d'une puissance armée, mais il fut battu et tué à la première rencontre. A cette nouvelle, les habitants de Sétif se rassemblèrent autour de la fille de leur roi pour tenir conseil et il fut décidé que pour ne pas tomber entre les mains des nouveaux conquérants on s'enfuirait vers quelque région éloignée. Toute la population de Sétif conduite par la princesse que la légende nomme Bent-el-Abri, la fille du géant, se mit aussitôt en route passant par Khenchela, Guiber, Télidjan, Dermoun (localités situées dans le pays des Nememcha) et fit une pre-*

mière station dans la montagne qui appartient aujourd'hui aux Sidi Obeïd (Stah Guentiss). Là, on creusa des puits et on éleva quelques constructions ; Mais Bientôt les environs de l'Oued-el-Ater ayant été reconnus préférables pour un établissement, les fugitifs s'y installèrent définitivement et y creusèrent le grand puit qui porte encore le nom de Bir-el-Kahéna ou Bir-el-Ater. Cependant, les Arabes ayant eu connaissance du lieu de refuge des romains de Sétif allèrent les attaquer et les massacrèrent tous dans une sanglante bataille où il mourut autant de monde d'un côté que de l'autre. Il existe à ce sujet une série d'autres versions fantaisistes dont je fais grâce au lecteur ».

Situées à quatre ou cinq journées de marche de Tébessa, Négrine et Ferkane, sont les véritables jardins des Nememcha. Les positions des deux villages sont assez difficiles, défendues qu'elles sont par des dunes élevées et une montagne escarpée et pénible à gravir.

Les habitants de Négrine et de Ferkane pourraient se défendre en cas d'attaque s'ils en avaient la ferme volonté, mais la population de cette oasis, qui pourrait au besoin mettre 300 hommes sous les armes, est peu guerrière et complètement à la discrétion des nomades Nememcha.

Au pied de la grande montagne de Foua, à deux journées de marche et à une de Bir-el-Ater, on retrouve les vestiges d'une grande ville, au milieu de laquelle s'élève comme un Dieu thermes un mausolée en pierres de taille assez bien conservé de 6 à 7mètres de hauteur, que les indigènes appellent Soumâa-bent-el-Abri – le clocher de la fille du géant.

Un bois de pins maritimes couronne le sommet de Foua. C'est le bois sacré du Marabout Sidi Obeïd dont nous allons parler, que la croyance religieuse et un respect superstitieux ont conservé intact, à côté des besoins continuels d'une population nomade et conséquemment dévastatrice.

Les Nememcha se subdivisent en trois grandes fractions :

B'rercha, Allaouna et Ouled-R'chech.

La population des Nememcha est aujourd'hui d'environ 17.000 âmes.

Ouled Sidi Abid (Obeïd)

Cette population de marabouts est enclavée sur le territoire des Nememcha. L'arbre généalogique qu'elle s'attribue la ferait descendre du Prophète (PSL) et lui donne par conséquent le titre de Chorfa. Il y a environ vingt cinq générations, son ancêtre Sidi Obeïd ben Khoudir vint pendant quelque temps séjourner dans le Ribat ou monastère que le marabout Sidi Salem avait fondé à Négrine, dans le Sahara.

De là, remontant vers le Nord, il choisit pour résidence le sommet du djebel Foua. Il s'y construisit une cabane en pierres qui existe encore aujourd'hui et y passa quarante ans, éloigné du commerce des hommes et livré aux pratiques de la dévotion la plus austère. Ses fils, Hammad, Douïeb et Abd-el-Mlek, auxquels cette existence de cénobite ne convenait point sans doute, s'en retournèrent vers l'Est et fondèrent les tribus tunisiennes des Ouled Sidi el-Hammadi du nom de l'aîné des trois frères.

L'excentricité de la vie solitaire de Sidi Obeïd, la sagesse dont il fit toujours preuve et quelques miracles qu'il sut accomplir, à propos, attirèrent au bout de peu de temps à son ermitage une foule de pèlerins et lui valurent un tel renom de sainteté qu'aujourd'hui encore la montagne qu'il habita est considérée comme maraboute et que les indigènes en respectent scrupuleusement les forêts et les animaux qui y vivent.

Arrivé à un grand âge et atteint de nombreuses infirmités, Sidi Obeïd quitta, au bout de quarante années de séjour, son ermitage du Djebel Foua et revint s'établir dans la plaine où il fut rejoint par son fils Abd-el-Mlek. Il se mit alors, accompagné de ce dernier et de quelques disciples, à faire des voyages dans le Sud, l'Oued Righ et le Souf, où il s'attacha de

nombreux disciples ; il se reposait de ses longues courses dans une retraite qu'il s'était choisie sur les bords de l'oued Guentiss, au point où s'élève aujourd'hui le village qui porte son nom.

Il ne continua que quelques années ce nouveau genre de vie, et fut surpris par la mort au milieu d'un voyage qu'il faisait dans la vallée de Meskiana. Au moment de rendre le dernier soupir, il défendit à Abd-el-Mlek et à ses disciples, de l'enterrer sur le point où il allait mourir, leur prescrivant de charger son corps sur un chameau et de laisser aller à l'aventure cet animal que Dieu saurait bien guider vers l'endroit où il voulait que son serviteur reposât.

Le chameau chargé des restes, se dirigea droit sur la retraite affectionnée du marabout et, arrivé au point où s'élève la mosquée de Sidi Obeïd, il s'embarrassa tellement avec son fardeau dans la forêt qui couvrait alors le pays, qu'il lui fut impossible de s'en dégager. Abd-el-Mlek et ses compagnons virent dans ce fait l'ordre du ciel, et creusèrent la tombe du marabout à la place où s'était arrêté le chameau. Dans cette chapelle furent successivement inhumés Hamed, Doueïb et enfin Abd-el-Mlek qui s'en était constitué le gardien.

Une partie des descendants de ce dernier se fixa auprès du monument funéraire et y construisit le village qui porte le nom du marabout. L'autre partie peupla les immenses solitudes qui s'étendaient autour du djebel Foua et prit le nom de Ouled Sidi Obeïd. Telle est l'origine légendaire de cette tribu, laquelle remonterait à peu près, à en juger par les générations, au XIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire au temps de la grande invasion des nomades arabes.

Ouled Sidi Yahia Ben Taleb

Cette tribu est située au Nord du cercle de Tébessa ; elle occupe la montagne et les plaines qui l'entourent. Il y a environ trois siècles ; à l'époque où les Hanencha brillaient de tout leur éclat, un pèlerin marocain se rendant à la Mecque

avec sa femme, s'arrêta chez un marabout du nom de Boughanem qui habitait cette montagne. La femme enceinte mit au monde deux enfants : Taleb et Moumen qui se fixèrent dans le pays. D'après la tradition locale, ce serait donc de ces trois personnages que descendent les populations actuelles des Ouled Boughanem, Ouled Moumen et Ouled Yahia ben Taleb, qui occupent encore la région frontalière. La famille, de noblesse religieuse, issue de Yahia ben Taleb a fourni de nombreux chefs à la tribu.

Les Ouled Sidi Yahia ben Taleb se divisent en trois fractions principales : Abedna, Djouama et Ouled-el-Mouellah. La population de la tribu s'élève au chiffre d'environ 6.000 habitants. Le jeudi, il se tient au marché près de la Zemala du Kaïd, au centre de la tribu. On trouve sur son territoire une grande quantité de ruines romaines remarquables, entre autres celles de Gastal, Gouraï, Kissa et Morsott. L. Charles FERAUD

Ouled Derradj

Extrait du Senatus Consulte du 06 février 1867 – Source Archives d'outre-mer – Aix en provence – Les Ouled Derradj

D'après les renseignements recueillis dans la tribu, la population se donne comme issue d'un personnage de race arabe du nom de Derradj et venu du Maroc, dans le 1° siècle de l'Hégire. La commission n'a pas cru devoir attacher une grande valeur à cette légende qui n'offre aucun caractère d'authenticité, car au 1° siècle de l'Hégire, les Arabes qui s'établissaient dans le pays venaient de l'est et non de l'ouest, ils faisaient partie des groupes enrôlés pour la guerre sainte et ne traînaient pas de troupeaux derrière eux.

On peut supposer avec plus de vraisemblance, que la tribu des Ouled Deradj a pu être constituée vers la fin du 11e siècle de notre ère à la suite des désordres produits par la grande invasion arabe qui était arrivée cette fois avec ses trou-

peaux. La population doit présenter un mélange de berbères et d'arabes, et ses habitudes, à la fois agricole et pastorales et nomades confirment cette double origine. Elle habite sous la tente et on ne rencontre chez elle que de rares gourbis ; elle parle la langue arabe. Les Ouleds Derradj élèvent des chevaux estimés, ils sont guerriers.

• **Djebel Chéchar et Monts des Nememcha**

Extrait de « Géographie militaire Livre VI Algérie et Tunisie – Par le Colonel NIOX – 2ème édition - 1890 – Pages 208-209 »

A l'ouest de l'oued El-arab, les montagnes ont été peu explorées, en dehors des directions qui conduisent de Tébessa et de Khenchela aux oasis de Négrine, en traversant les territoires des Nememcha. Cette grande tribu nomade se fractionne en trois groupes : les Ouled R'chech, dans le djebel Chéchar et la plaine de Sbikra ; les B'rercha, dans la vallée de l'Oued H'lell ; les Allaouna, entre l'oued Thlidjène et la Tunisie.

Ces tribus ne furent soumises qu'en 1851, après l'occupation de Tébessa, et restèrent très remuantes.

Le pays des Nememcha est très intéressant. Les forêts et les eaux y abondent. La plaine du nomade touche aux montagnes abruptes du Berbère. De nombreuses ruines romaines attestent son ancienne culture. Les vallées, de l'oued Bou Doukkan, de l'oued H'lell et de son tributaire l'oued Thlidjène, mettent en relation les plateaux de Tébessa avec les oasis du Souf et du Djérid.

Ces plateaux sont limités au sud, à une dizaine de kilomètres de Tébessa, par l'arête du djebel Doukkan, dont l'orientation est la même que celle des rides de l'Aurès. Parallèlement, en descendant vers le sud, les crêtes du djebel Foua, du djebel Onk. Le Djebel Onk est à 90 kilomètres environ en ligne droite de Tébessa. Dans la vallée de l'oued Bou Doukkan, au village de Sidi Abid, construit en amphithéâtre sur

les pentes du djebel Rich (1400m) se trouve le tombeau d'un marabout vénéré, et c'est de là que sont parties plusieurs fois les incitations à la guerre sainte. En novembre 1871, le village fut incendié et la mosquée détruite, en châtiment de l'insurrection des Ouled Sidi Abid.

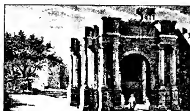
La route ordinaire de Tébessa à Négrine suit la vallée de l'oued Chéria, qui s'appelle plus bas l'oued H'ell. Le village de Chéria ne se compose que d'une vingtaine de pauvres maisons ; le climat, très chaud en été, est rigoureux en hiver. Jusque-là le pays est monotone et inculte ; plus en aval, la végétation devient abondante. C'était, dans cette vallée qu'était tracée la voie romaine de Carthage à *Ad Majorès* (aujourd'hui Bisseriani, au sud de Négrine) ; la route suit un long défilé de 35 à 40 kilomètres, bordé par des rochers abrupts de 200 mètres de hauteur (Foum H'lell). Dans ce défilé, Djorf est un village d'une centaine d'habitants de race arabe ; les maisons sont accrochées au rocher, à 60 mètres au-dessus de la vallée.

La vallée de l'oued Thlidjène s'élargit d'abord en une grande plaine couverte de ruines romaines. Un fort, placé à Tirebesa, commandait la sortie du défilé qui réunit cette vallée aux plaines sahariennes. La rivière traverse la chaîne du djebel Onk, dont la ligne noirâtre limite l'horizon. Plus au sud, une dernière ride peu accentuée (*djebel Madjour*) marque la ligne des oasis de Ferkane et de Négrine. Au-delà, s'étend l'immensité du Sahara.

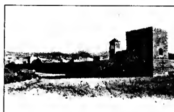
Négrine est un petit ksar de 200 maisons environ, avec 1500 palmiers. Ses habitants reconnaissaient nominalement notre autorité, mais s'abstenaient de payer l'impôt et offraient un refuge et des ravitaillements aux tribus insurgées.

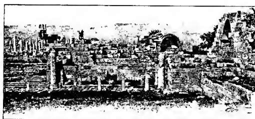
Chapitre IX

Aspects archéologiques et géologiques









Aspects archéologiques

• Mémoire historique et archéologique sur Tébessa (Théveste) - 1856/1857

La ville moderne arabe occupe l'emplacement même d'une citadelle byzantine construite sur les ruines de la cité romaine et ses remparts élevés, en bon état de conservation, flanqués de tours, ont dû, pendant des siècles, garantir ses habitants contre les incursions nombreuses des tribus hostiles environnantes.

Des trois côtés, elle est entourée de jardins magnifiques remplis d'arbres fruitiers de toutes sortes ; qui de loin, lui donnent l'aspect d'une véritable oasis. Les montagnes environnantes sont boisées, pour la plupart, jusqu'à leur sommet, et les accidents de terrain, tels que rochers, ravins, cascades, qui se succèdent sans interruption, pour ainsi dire, donnent au pays l'aspect le plus pittoresque. Les principaux sites que nous croyons devoir signaler à l'attention des touristes sont : les défilés de *Halloufa*, les ravins de *Aïn – Lamba* et *Rafana*, les gorges de *Tnoukla* et de *Bekkaria*, sans doute, conduits à faire la description sommaire de quelques-uns d'entre - eux, dans la suite de ce mémoire.

Les environs de Tébessa sont littéralement jonchés de ruines romaines dont les unes datent de l'époque romaine proprement dite, les autres, en plus petite quantité, de l'occupation byzantine. La ville elle-même renferme les restes de monuments magnifiques qui font l'admiration des voyageurs et dont l'étude est du plus haut intérêt pour l'officier ou l'employé appelé par son service à séjourner dans ses murs.

L'origine de Théveste est romaine, sans contredit. Ni Salluste dans sa guerre de Jugurtha ; ni *Tacite* faisant dans ses annales le récit, si palpitant d'intérêt, de la révolte de *Tacfarinas*, ne font mention de cette ville, et cependant, ses environs

ont été, au moins en partie, témoins de ces guerres mémorables.

M. Letronne sur l'arc de triomphe et les autres antiquités de Théveste ; voici ce que dít ce savant sur son origine : « Remarquant que ni *Strabon*, ni *Plíne* n'en ont fait mention, et qu'on voit paraître pour la première fois son nom dans la géographie de Ptolémée, puis avec le titre de Colonia, dans l'itinéraire d'*Antonia*, j'ai cru pouvoir en conclure que, si l'établissement romain existait déjà lorsque Pline rédigeait son livre, il devait être peu considérable et qu'il ne prit d'accroissement qu'après *Vespasien et Titus*. Ce sont là, sans doute, de simples inductions historíques, qui ont besoin d'être confirmées par les inscriptions qu'on pourra découvrir plus tard, à la suite d'une exploration complète de Théveste ; cependant il était bon de les signaler d'avance à l'attention des explorateurs».

Cette exploration a eu lieu depuis et a confirmé les conjonctures, très probables du reste, de M. Letronne. Les quatre inscriptions les plus anciennes, trouvées jusqu'à ce jour à Tébessa, datent en effet, du règne Vespasien. Ce sont des dédicaces de monuments élevés en l'honneur de ce prince et de son fils Titus.

Nous n'en citerons qu'une seule, remarquable surtout parce qu'on peut en déterminer la date d'une manière certaine, c'est celle qui figure sous le n° 3708 dans l'ouvrage de M. Renier intitulé : Recueil des ínscriptions romaines de l'Algérie ».

.......................NO AUG ....
.... PP COSU ....
.... AUG ....

La deuxième ligne de cette ínscription a donné à M. Renier le moyen de la restituer en son entier : Il l'interprète de la manière suívante :

Imperatori Caesari Vespasiano Augusto, pontifei maximo, tribuniciae polestatis Vimperatori XI, patri patriae, consuli V, designalo VI, Tito Caesari Vespasiano Augusti filio, pontifiei, tribuniciae polestatis.....

Cette inscription se rapporte au cinquième consulat de Vespasien, c'est-à-dire à l'année 77 de notre ère.

Elle a été découverte près de l'entrée du Forum, et c'est peut-être la dédicace même de cet établissement.

Or, d'après ce que nous connaissons de la vie publique des Romains de l'époque impériale, le Forum et le Cirque ont dû, tout d'abord, être construits dans une ville naissante, et leur achèvement n'est sans doute postérieur que de cinq à six ans tout au plus, à la fondation même de la colonie. D'après ces considérations, nous sommes conduits, pour la date de la fondation de Théveste, à l'an 71 ou 72 après J.C.

Nos conjonctures deviennent presque de la certitude, quand on se reporte, par la pensée, à cette époque de l'histoire ; en effet, que se passa-t-il dans l'empire romain en l'an 71 ?

La guerre terrible de Judée est terminée, les Bataves sont soumis, le colosse romain, affaibli un instant, commence à respirer de nouveau sous la main ferme et habile de Vespasien ; le génie organisateur de ce prince conçoit et exécute les entreprises les plus vastes : il modifie le Capitole, construit le Colisée et le Temple de la Paix, améliore les finances aux abois, rétablit la discipline parmi les légions, dégrade les sénateurs et les chevaliers indignes, délivre par l'exil Rome et l'Italie des factieux, des mécontents, des brouillons de toutes sortes. Il n'est pas possible que ce prince pour compléter son œuvre de régénération, n'ait pas décrété la création de nombreuses colonies. Nous savons, d'ailleurs, que Vespasien poussait parfois l'économie jusqu'à l'avarice.

La concession de territoires était pour lui un moyen de récompenser, sans bourse délier, le dévouement des troupes

qui avaient salué l'empereur. Qu'on nous pardonne cette digression, déjà trop longue sans doute ; mais nous nous sommes arrêtés à dessein devant une figure à l'expression antique, au front sévère, taillée, pour ainsi dire, dans le bronze et le granit. Un seul mot peint ce grand homme en entier, ce mot nous l'avons traduit autrefois, lorsque nous étions encore sur les bancs du collège, et il est resté gravé dans notre mémoire avec un sentiment d'admiration profonde : « *Un empereur doit mourir debout* », s'écrie-t-il en se levant, lorsqu'il sent approcher sa dernière heure. Quel homme !!! Quelle énergie !!!

Revenons à notre sujet. Les commencements de la nouvelle ville ont dû être modestes ; toutefois, elle commence à prendre une certaine importance, sous le règne de Trajan.

La preuve de ce que nous avançons nous est fournie par une pierre milliaire que, dans une de nos nombreuses excursions, nous avons découverte à huit lieues de Tébessa, dans le *Bhiret el-Arneb* (plaine des lièvres), sur la route de Théveste à Gafsa (l'ancienne Capsa). Cette pierre prouve que sous l'empereur Trajan, il existait un commencement de voie de communication entre ces deux villes ; elle porte l'inscription suivante :

MP. CAESAR
DIVI NERVAE FIL
NERVA TRAIA
NUS AVG GER
.... MANICVS....................
...... XIMVS TRIB
.... III COSIII..........................
.... ATR ....
...

Au moyen de la septième ligne, les savants pourront déterminer, nous en sommes certains, la date précise de l'érection de cette pierre et, par suite, celle de l'exécution de la route précitée. Comment, cependant, expliquer l'existence sous Trajan d'une route à 60 lieues de la côte, lorsque la grande route de Carthage à Cirta par Théveste n'est construite que

sous l'empereur *Hadrien*, en l'an 122 ? Voici nos idées à ce sujet : sans doute, chez les Romains, bien plus encore que de nos jours, la colonisation ne devait marcher qu'avec beaucoup de lenteur, surtout pendant le premier siècle de l'ère chrétienne. Plus d'une fois elle a dû se trouver arrêtée dans son essor, soit par les troubles civils, soit par les guerres extérieures que Rome eut à soutenir, peut-être aussi quelque fois faute des bras et des capitaux nécessaires.

Pendant longtemps l'Afrique a été exploitée en grande partie par un très petit nombre de familles, l'Empereur en tête, qui en tiraient un revenu certain et auxquels les grands travaux d'utilité publique ne devaient que médiocrement sourire, la dépense qui en serait résultée étant beaucoup au-dessus de l'augmentation de revenu que l'exécution de ces travaux leur aurait procuré. Dans cet état de choses, les tronçons de route, autour des centres ayant acquis déjà une certaine importance, devaient tout d'abord s'établir et précéder, nécessairement, le grand réseau général dont plus tard l'Afrique et même tout l'Empire furent couverts. Les itinéraires et les différentes géographies nous font de ces voies de communication une description incomplète, il est vrai, mais suffisante pour nous donner une idée exacte de la civilisation et de la grandeur romaines.

D'après l'itinéraire d'*Antonin* et la table *Théodosienne*, tous deux combinés avec ce que nous avons vu sur les lieux, l'ancienne Théveste était sur le point de jonction de huit routes différentes ; ce détail, à lui seul, prouve l'importance de cette cité.

L'étude de ces voies de communication fera l'objet d'un travail tout à fait spécial par lequel nous essaierons, autant qu'il nous sera possible, de reconstruire la carte de cette partie de la Numidie, comprenant les trois cercles de Tébessa, Aïn Beïda et Khenchela. Qu'il nous suffise, pour le moment, de faire l'énumération des routes précitées, en y ajoutant les renseignements sommaires suivants :

1°) Route de Théveste à Cirta :
2°) Route de Théveste à Carthage :

Ces deux voies figurent dans l'itinéraire d'Antonin sous le n° III. A. Le titre est « *Iter à Carthagine Cirta* », Route Carthage à Cirta : Elle a été construite, comme nous l'avons déjà dit, en 122, sous l'Empereur Hadrien, par P. Metilius Secandus.

Partie de la carte montrant des régions du nord-ouest et de l'ouest de la Tunisie :

Sica Veneria	Sicca Veneria	Le Kef (Tunisie)
Theveste	Theveste	Tébessa (Algérie

3°) Route de Théveste à Hippone :

Cette route ne figure pas directement sur les itinéraires ; elle existait cependant, et la comparaison des n° III. A. et X.E. de l'itinéraire d'Antonin suffira pour nous en convaincre ; en effet, le premier donne une route de Théveste à Musti, par Ammaedara (Haïdra), Altiburos et Laribus Colonia : La deuxième donne une route de Musti à Hippone, par Sicca Veneria (Kef), Narraggara et Thagaste (Souk-Ahras). D'ailleurs, la route de Carthage à Cirta (du n° III.A.), après s'être dirigée du sud-ouest de Carhage à Théveste, reprend à partir de cette dernière ville, la direction du nord d'abord et du nord-ouest ensuite, en passant par Altaba, Justi, Marcomatia et Sigus. Il resterait à vérifier sur place s'il n'existe pas une route directe de Justi ou peut être d'Altaba à Thagaste (la ville moderne de Souk-Ahras), ce qui donnerait une voie de communication entre Théveste et Hippone, plus directe et plus courte que celle que nous avons indiquée en premier lieu.

4°) Route de Théveste à Lambèse sur le versant Nord de l'Aurès – 1er tracé :

Cette route est indiquée dans l'itinéraire d'Antonin, sous le n° IV.C. ; Elle passe par Aïn-Lamba, Chéria, Khenchela et Thamugas. Nous l'avons parcourue dans toute son étendue.

5°) Route de Théveste à Lambèse sur le versant Nord de l'Aurès – 2ème tracé :

Il existait une deuxième route de Théveste à Lambèse, indiquée par les n°s CCX et CCXI de la table de Peutinger. Le n° CXX donne, en effet, une route de Théveste à Vico Aureli, et le n° CCXI une autre route de Vico Aureli à Lambèse. Cette route passait par Aïn Chabrou, Occus, Ksar Baghaïe, et rejoignait la précédente à Thamugas (Aujourd'hui Timgad) ou dans les environs. Elle est d'une construction postérieure à celle du 1er tracé : Nous pensons qu'elle a été exécutée pour éviter les défilés affreux d'Aïn Lamba et de Khenchela, par lesquels celle du 1er accès passait. Ce n'est donc pas une erreur de copiste qui l'a fait omettre sur l'itinéraire d'Antonin, mais, à notre avis, c'est plutôt parce qu'elle n'existait pas encore lorsque cet itinéraire a été établi. Nous avons parcouru cette voie romaine sur une longueur de 50kilomètres environ.

6°) Route de Théveste à Thusdrum ou Thysdrum et Thenae :

D'après l'itinéraire d'Antonin, il existait deux routes de Théveste à Tusdrum et une route de Théveste à Thenae (*It n°s XI, XVI A, et XVI B.*) Thenae est le Thaini actuel, port de mer sur la petite Syrte, entre Tunis et Gabès. Les trois routes dont il s'agit, passent toutes par Meneggere qui était distante de Théveste de 25 milles ou 40 kilomètres environ. Nous avons suivi cette route sur toute la partie comprise sur le territoire

français ; elle passe à la frontière même par un endroit appelé *foum el mouahhad* ; il nous a été impossible d'arriver jusqu'à l'emplacement même de Menegeses ; car dans cette direction, à 25 kilomètres environ de Tébessa, nous nous sommes trouvés en territoire tunisien : poursuivre notre chemin était contraire aux ordres formels que nous avons reçus à cet égard.

7°) Route de Théveste à Tacape (Aujourd'hui Gabès), par Capsa (Aujourd'hui Gafsa) :

L'itinéraire CCXII de la table de Peutinger nous donne une route de Théveste à ad Majores, et le n° CCXIV, une autre route de ad Majores à Tacape (Gabès) par Thelepte (Feriana) et Capsa (Gafsa). Nous avons suivi cette route dans tout son parcours sur le territoire français, et les Arabes nous ont assuré qu'elle conduisait sans interruption jusqu'à Gafsa.

Les noms actuels des principaux endroits qu'elle traverse sont le col de Tnoukla, le Bhiret-Lerneb, El ma labiod et Bir-sgan. Nous en avons déjà parlé précédemment, c'est celle dont une partie, au moins, a été construite par l'empereur Trajan. On dit que ce Principe possédait un domaine à Théveste ou plutôt dans ses environs. La route dont il s'agit a-t-elle été exécutée dans le but de relier cette ville même au domaine de l'empereur ? Cela nous paraît on ne peut plus probable. Nous ajouterons que le Bhiret-Lerneb est un des pays les plus fertiles, en apparence, que nous n'ayons jamais vu ; nous disons en apparence parce qu'il est tout à fait abandonné par les Arabes : On peut y faire 30 à 40kilomètres sans rencontrer âme qui vive. De temps immémorial ce beau pays a été le champ de bataille naturel entre les tribus algériennes et celles qui reconnaissent la suprématie du Bey de Tunis ; son abandon complet en est une cause immédiate. Nous reviendrons plus bas sur une excursion que nous avons

faite dans cette contrée, et sur ce que nous y avons trouvé de remarquable.

8°) Route de Théveste à Lambèse, par le versant méridional de l'Aurès :

Cette route est bien plus longue que les deux autres qui suivent le versant oriental Nord de l'Aurès, et dont nous avons déjà parlé. Elle figure sur la table Théodosienne sous le n°CCXII, se confond avec la route de Théveste à Capsa, jusqu'à l'endroit appelé ad Majores, en se dirigeant d'abord vers le Sud-est ; de là, elle passe au Sud – Ouest, traverse les zibans, se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, et revient à Lambèse, en se retournant au nord et même au nord – est, par El-Outaïa, El-Kantara et la plaine de Ksour.

Il existait une neuvième route partant de Théveste et traversant les défilés de Rafana ; cette route ne figure sur aucun itinéraire. A six kilomètres environ de Tébessa, en entrant dans la gorge, elle est taillée dans le roc sur plus de 2000 cm de longueur, et on y voit encore maintenant les traces faites par les roues des voitures : Les Arabes ont donné à cet endroit le nom de « Triq el Careta » (Chemin de la voiture).

Cette voie n'était peut être qu'un simple chemin d'exploitation ; les environs sont encore maintenant très boisés et fournissaient sans doute, à la ville, des bois de toutes sortes, soit de construction, soit de chauffage. On y rencontre d'ailleurs, quantité de carrières dont une, entre autres, en marbre rouge de toute beauté. Un échantillon de ce marbre a été envoyé au Musée de Constantine. Nous avons visité ces carrières : leur exploitation par les Romains est incontestable.

D'après ce qui précède, la position de Théveste était tout à fait centrale et on ne peut plus favorable à un accroissement rapide. Aussi, est-il plus que probable que cette cité, placée

entre les plaines de la Bysacène et les contrées montagneuses et fertiles de la Numidie, avait atteint, dès la première moitié du deuxième siècle, un haut degré de grandeur et de prospérité. À cette époque, déjà elle était, sans contredit, une des villes les plus riches et les plus populeuse de l'Afrique romaine.

Dans ce qui va suivre, nous allons entreprendre la description détaillée des principaux monuments dont les restes existent encore dans l'antique Théveste.

Cette étude nous permettra de continuer l'historique de cette ville, sur laquelle nous ne trouvons que peu de renseignements dans les écrivains de l'antiquité ; peut-être même, nous osons l'espérer, servira-t-elle à jeter quelque lumière sur l'histoire générale de l'Afrique sous les dominations Romaines, Vandales et Byzantines.

• Les principaux Monuments de l'ancienne Théveste

- Le cirque
- Le Temple de Minerve
- L'Arc de Triomphe de Caracalla
- La conduite d'eau et Aqueduc d'Aïn-El-Bled
- La chambre d'eau de la source Aïn-el-bled (source de la ville)
- Le monument servant actuellement de Koubba au marabout Sidi Djab-Allah (Envoyé de Dieu)
- L'enceinte de la citadelle byzantine, ses tours, ses portes, ses défenses.
- Le palais du commandant de la citadelle
- La basilique
- L'enceinte byzantine de la ville avec ses accessoires.

A cette énumération, il faut ajouter, comme complément, les ponts, ponceaux, aqueducs, bassins, tours, barrages,

puits, ruines de toutes sortes difficiles à définir quelquefois, et qui se rencontrent à chaque pas, quel que soit le côté vers lequel on dirige ses investigations.

Dans la liste précédente, nous n'avons pas compris les ruines du forum, lesquelles, debout encore en partie à l'arrivée de nos premières colonnes expéditionnaires, ont complètement disparu depuis l'occupation française. Elles étaient situées au milieu même de l'esplanade, en avant de la casbah actuelle, et leur destruction, regrettable sans doute, était cependant de toute nécessité pour la défense de la place. Ce monument se présentait, nous a-t-on dit, que des restes de médiocre importance ; les pierres à inscriptions qu'on a découvertes dans ses environs, et dont précédemment nous avons cité la principale, ont été sauvées de l'oubli et sont placées dans le musée dont nous avons commencé la formation.

Le Cirque

Le cirque est situé du côté sud des ruines de l'ancienne ville, sur la rive gauche du ravin qui la traversait dans toute sa longueur, en la partageant en deux parties à peu près égales.

Ce monument n'offre rien de remarquable, ni comme forme, ni comme architecture ; il ressemble à tous les autres monuments du même genre. Une arène circulaire de 45 à 50 mètres de diamètre était environnée d'un massif de maçonnerie qui se terminait intérieurement par 15 à 16 rangées de gradins en pierres de taille, et contre lequel s'appuyait extérieurement un certain nombre d'escaliers conduisant chacun vers les places destinées à une classe distincte de citoyens. Nous avons constaté l'existence de deux de ces escaliers : ils nous a été impossible d'en déterminer le nombre. Deux entrées conduisaient dans l'intérieur de l'arène. Elles étaient placées vis-à-vis l'une de l'autre, aux extrémités d'un même diamètre.

L'une était sans doute pour les bêtes féroces et l'autre pour les gladiateurs ou les victimes. La première de ces entrées consistait en deux voûtes juxtaposées, construites en tuf et passant sous le massif même de la maçonnerie qui soutenait les gradins. Ces deux voûtes sont écroulées en partie, mais les deux portes par lesquelles elles se terminent du côté de l'arène sont en pierres de taille et bien conservées. Du côté opposé à l'arène, au contraire, les deux mêmes voûtes communiquent à des ruines informes où nous avons cru reconnaître une espèce de corridor avec les traces d'un certain nombre de cellules ; là, sans doute étaient renfermés les animaux en attendant le combat, et c'est à cette particularité même que nous avons conclu la destination de l'entrée que nous venons de décrire.

Quand à la seconde, celle des gladiateurs, elle n'existait plus que par des vestiges à peine sensibles ; cependant, lorsque nous avons exploré ce monument, quelques fouilles ont suffi pour en découvrir les pieds-droits.

En général, le cirque Théveste est dans un mauvais état de conservation. L'action séculaire des pluies et des vents l'a rempli, au tiers au moins de sa hauteur, de terres et de décombres. Beaucoup de pierres des gradins et du massif sur lesquels il repose, ont servi à la construction de la citadelle byzantine ; d'autres, en plus petite quantité, ont été employées aux premières constructions françaises. Les gradins, qui ont survécu à la destruction, sont en grande partie enfouis, et des travaux assez considérables seraient nécessaires pour les dégager. Ceux qui sont visibles ont cependant été suffisants pour pouvoir en déterminer le nombre approximativement et, par là, se figurer le relief du monument au-dessus du terrain actuel.

Ce nombre était, comme nous l'avons dit précédemment, de 15 à 16, ayant chacun 0,70m de base et 0,50m de hauteur. Nous avons vu, d'ailleurs, que le diamètre de l'arène était de 45m. Au moyen de ces données, il sera facile de cal-

culer le nombre de spectateurs que pouvait contenir le cirque de Théveste.

En effet, déterminons d'abord le développement des 15 gradins.

Gradins	Diamètre (m)	Développement (m)
1er	46.40	145.70
2ème	47.80	150.10
3ème	49.20	154.50
4ème	50.60	158.90
5ème	52.00	163.30
6ème	53.40	167.70
7ème	54.80	172.05
8ème	56.20	176.45
9ème	57.60	180.85
10ème	59.00	185.25
11ème	60.40	189.65
12ème	61.80	194.05
13ème	65.20	198.45
14ème	64.60	202.85
15ème	66.00	207.20
Total		2.647mètres

Le développement total des gradins était donc de 2.467mètres environ. Observons en passant que ce chiffre est un minimum, attendu que le nombre des gradins pouvait très bien être supérieur à 15.

Maintenant, pour avoir le développement total de l'espace occupé par les spectateurs, nous pouvons admettre, qu'à partir du 9ème gradin, les citoyens, appartenant aux classes inférieures de la société, pouvaient se tenir debout sur deux rangs, et même sur quatre rangs, au dernier gradin qui formait le sommet du massif.

Il faut donc ajouter au chiffre 2.647mètres.

Le 9ème gradin – 1 fois	180.85
Le 10ème gradin – 1 fois	185.25
Le 11ème gradin – 1 fois	189.65
Le 12ème gradin – 1 fois	194.05
Le 13ème gradin – 1 fois	198.45
Le 14ème gradin – 1 fois	202.85
Le 15ème gradin – 3 fois	621.60
Total	4.419m 70

Le total du développement de l'espace occupé par les spectateurs était donc de 4419m70. En supposant que chacun occupait un espace représenté en longueur par 0m60, on arrive au chiffre de 7.366mètres. En tenant compte de la place perdue pour les entrées et la circulation, et du surcroît d'espace nécessaire pour les autorités et les hautes classes de la société, nous conclurons de ce qui précède que le cirque de Théveste pouvait contenir 7.000 spectateurs environ.

La contenance d'un amphithéâtre devait nécessairement être dans un certain rapport avec le nombre des habitants de la ville qui le renfermait dans ses murs. Ici se présente donc naturellement le problème suivant :

Connaissant la grandeur du cirque d'une cité romaine, ayant en outre des données sur le nombre, l'importance de ses autres monuments et la surface du terrain qu'elle occupait autrefois, déterminer le chiffre approximatif de sa population. Nous n'osons aborder nous-mêmes cette question épineuse ; nous nous contenterons de la signaler à l'attention des savants. On nous objectera, peut être, que ce rapport dont nous parlons et que nous supposons à peu près constant, devait au contraire être très variable, parce que, dira-t-on, une

ville pouvait très bien augmenter d'importance, tandis que son cirque restait le même. A cela, nous répondrons que rien n'était plus facile que d'opposer à une augmentation de population un agrandissement proportionnel de l'amphithéâtre, en y ajoutant des gradins supérieurs, opération qui pouvait se répéter, pour ainsi dire. Indéfiniment, c'est précisément ce qui a eu lieu pour celui de Théveste. Les derniers gradins étaient en pierres de taille finement bouchardées, tandis que les gradins inférieurs étaient en pierres de tuf taillées grossièrement.

La double porte d'entrée, quoiqu'en pierres de taille, est également très peu éloignée et tout à fait en harmonie avec la partie construite en tuf. Le monument qui nous occupe a donc été agrandi une fois au moins, peut être même plusieurs fois. Sa première construction doit remonter à l'époque même de la fondation de la ville. En effet, le tuf, dont tout d'abord on s'est servi en grande partie, est une pierre légère, poreuse, tendre, mais durcissant au contact de l'air. Elle réunit donc toutes les conditions nécessaires pour pouvoir être travaillée avec facilité, transportée à peu de frais, et donner une solidité à toute épreuve. Mais, en même temps, son extrême porosité la rend complètement impropre à tout ouvrage exigeant de la finesse et de l'élégance, et il faut qu'une cité soit à ses débuts pour l'employer, autrement que comme remplissage, à la construction de ses monuments.

Dans ces moments, si pénibles d'installation première, chaque pas en avant est marqué par la rencontre d'obstacles nouveaux : La main d'œuvre est rare, les moyens de transport sont restreints, les ouvriers, à quelques exceptions près, d'une habileté tout à fait secondaire, et l'architecte, s'il veut arriver à un résultat quelconque, n'a pas le droit souvent d'être difficile sur la qualité des matériaux qu'il emploie : Heureux encore si, dans la suite, une critique quelquefois injuste et toujours impitoyable n'est pas la seule récompense de ses efforts.

En résumé, sans avancer une date précise, nous pouvons affirmer que l'amphithéâtre de Théveste a été construit entre les années 75 et 80 après J.C.

Le Temple de Minerve

M. Letronne, dans une notice pleine d'intérêt sur Théveste, en parlant de ce monument, s'exprime en ces termes

« C'est un joli temple prostyle, analogue à tant d'autres, tels que la maison carrée de Nimes, les Temples d'Hercule à Cora, d'Auguste à Pola, d'Antonin et Faustine à Rome, etc. Il est de l'espèce dite prostyle pseudopériptère, excepté qu'au lieu de colonnes engagées, comme aux temples de la sybille à Tivoli, à celui de la fortune virile à Rome, et à la maison carré de Nîmes, ce sont des pilastres qui soutiennent le mur extérieur de la cella, comme au Temple d'Hercule à Cora et au Temple d'Ostie. Un trait distinctif, qui ne se montre nulle part ailleurs, c'est que la cella est divisée, dans sa longueur, par deux rangs de quatre pilastres carrés, qui se continuent sous le pronaos, disposition qui divise la cella en trois nefs ; et, en outre, que la cella est entièrement ouverte, au lieu de n'avoir qu'une porte mitoyenne ».

La reconnaissance militaire, à la suite de laquelle on a rédigé le mémoire dont nous venons de citer un passage, a été faite très rapidement, comme le dit l'auteur lui-même, et il n'est pas étonnant qu'une exploitation superficielle, des notes prises à la hâte, aient donné lieu à quelques inexactitudes dans ce qui va suivre, nous allons chercher à les rectifier autant qu'il nous sera possible.

Les pilastres intérieurs qui, d'après M. Letronne, devaient partager la cella en trois nefs distinctes, n'ont jamais existé ; on a pris sans doute pour des pilastres les pieds droits des portes et des angles appartenant aux huttes arabes, dont l'intérieur de ce monument était rempli au moment de l'occupation française. Ces huttes ont été démolies depuis, et

le temple de Minerve sert actuellement à la célébration du culte catholique. C'est par suite de cette démolition qu'on a pu reconnaître que ces espèces de pilastres étaient bien de construction arabe et non pas romaine ; en effet, aucune fondation ne les soutenait, ils différaient entre eux sous le rapport de leurs dimensions respectives, et ils étaient, en outre, disposés d'une manière tout à fait irrégulière.

Ces considérations à elles seules, suffisent pour prouver ce que nous avançons.

Nous avons de plus constaté que la cella n'était nullement ouverte dans le principe ; un mur de 0,80m d'épaisseur la déparait du pronaos comme dans tous les autres temples du même genre. Ce mur, il est vrai, a été démoli ou est tombé depuis de longues années peut-être, mais ses fondations sont encore sur place, et il suffit de les voir pour reconnaître qu'ils sont d'origine romaine. Les traits distinctifs que M. Letronne a cru remarquer n'existent donc pas, et le Temple de Théveste est en tout semblable au temple de Cora, à l'ordre d'architecture près, qui est corinthien dans le premier et dorique dans le second, sauf encore quelques détails d'ornementation, comme nous le verrons plus tard.

Outre les masures arabes qui sont dans l'intérieur, les abords du temple en étaient également encombrés. Au moment où nous écrivons ces lignes, on est occupé à faire disparaître les dernières et, sous peu, ce beau monument sera complètement dégagé des obstacles qui en avaient empêché en partie l'exploration.

La naos ou sanctuaire était placé à quatre mètres au-dessus du terrain naturel, et on y arrivait par un escalier de vingt marches.

Une porte, dans le style des attiques, faisait communiquer la cella avec le pronaos, qui tous deux étaient de plain-pied. Dans l'intérieur du temple, on a trouvé quelques dalles, mais elles étaient grossièrement taillées et nullement en harmonie

avec le reste ; il devait y avoir un pavé, soit en pierres très fines, soit peut être en mosaïque : mais on n'en voit plus la moindre trace. Il nous paraît impossible cependant que des mosaïques n'aient pas existé dans un monument dont toutes les autres parties sont exécutées avec tant de soin : c'était un complément indispensable.

Le sol du naos était soutenu par trois voûtes dont la disposition est indiquée par mes dessins. Ces voûtes avaient 3m50 environ de hauteur, sous clef; elles étaient en partie écroulées, et depuis, on les a remblayées totalement. Quand à leur destination, nous ne pouvons nous livrer qu'à de simples conjectures : On y renfermait peut-être les trésors du temple et les ornements sacerdotaux, peut être encore célébrait-on certains mystères si fréquents dans l'antiquité païenne. Dans ces derniers temps, ce monument a servi aux usages les plus bizarres et les plus variés : successivement bureau du génie, logement d'officier, cantine, prison, il est actuellement transformé en église chrétienne.

Ce temple était entouré d'un portique séparé du sanctuaire par un espace découvert d'une largeur de 16mètres dans un sens et 24mètres dans l'autre.

Les parties hachées sur notre dessin, indiquent les fouilles que nous avons fait faire pour en constater l'existence. La façade principale de ce portique, qui donnait sans doute sur une grande place, est encore debout sur une longueur de 8 à 10mètres. Nous en avons dessiné l'élévation. Le labyrinthe de masures arabes, dont nous avons parlé, avait empêché jusqu'ici cette annexe du temple d'être reconnu par les explorateurs qui nous ont précédés.

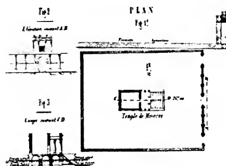


Planche temple de Minerve

Comme architecture, le monument dont il s'agit est dans le style corinthien, et ses proportions sont des meilleures de la Rome impériale : nous allons en examiner les différentes parties sous ce nouveau point de vue.

2-1 Colonnes

Les colonnes sont en marbre blanc veiné de bleu. Les fûts de ces colonnes sont des monolithes se délitant assez facilement, et comme en général ils n'ont pas été taillés parallèlement au lit de carrière, les dégradations ont lieu suivant des sections obliques à l'axe. Leur circonférence inférieure est de 2m14, ce qui donne pour diamètre 0m68 et, par suite, pour module R, 0m34. La hauteur de la colonne est de 6m40 ; elle est donc exprimée en modules par le chiffre 18,82. Ces proportions se rapprochent de celles du temple de Vesta à Tivoli, dont les colonnes ont une hauteur représentée en modules par 18, 71. Vitruve prescrit 19, c'est le chiffre adopté généralement chez les Romains ; il était, comme on sait, de 20 chez les Grecs, d'après Vignolle, Scamozzi et Philibert Delorme.

L'espacement d'axe en axe des colonnes est de 2m50 en moyenne, ou de 7 modules 10 ; c'est un module de plus que l'écartement ordinaire, qui est en général de 6 modules pour les colonnes corinthiennes. Ce surcroît de distance a peut

être eu pour cause la corniche architravée qui remplace l'entablement, et dont les dimensions, inférieures à celles d'un entablement ordinaire, exigeaient nécessairement pour le coup d'œil un plus grand espacement. Le diamètre supérieur de la colonne étant de 0m57, la diminution est représentée par la fraction 0,57/0,68 =1/1,19 ; c'est un peu plus que 5,5, 6,5 =1/1,18, indiqué par Vitruve pour les colonnes ayant de 20 *à 30pieds romains de hauteur (6m40 = 21,62pieds romains).* Le fût n'est pas divisé en une partie cylindrique surmontée d'une partie tronconique : il forme un seul et unique cône tronqué et, par suite, la diminution des colonnes est égale de la base au chapiteau.

2-2 Espacement

Le piédestal est complètement enterré. Une fouille faite à l'angle Ouest du monument a constaté qu'il avait une hauteur de 4 mètres, ou 11 modules 75 ; c'est donc plus de la moitié de la hauteur des colonnes. En général, les piédestaux n'ont pas de dimensions fixes ; il convient, cependant, d'observer une certaine entre les hauteurs des colonnes et celles de leurs piédestaux, et Vignolle adopte comme règle le tiers de la hauteur de la colonne. Mais il s'est affranchi lui-même de ce principe, et, à notre avis, la convenance est la seule règle à suivre dans ce cas. C'est pour cette raison que l'architecte du Temple de Minerve a élevé ce monument de 4mètres au-dessus du sol. De cette manière, il plaçait la base des colonnes à 1m30 seulement au-dessous du niveau de l'entablement du portique : ce dernier était donc complètement dominé par le monument, dont la majeure partie était ainsi en vue de la place publique, sur laquelle il était situé.

2-3 Entablement

La frise est supprimée et la corniche est immédiatement au-dessus de l'architrave. On donne à cet entablement le nom de *corniche architravée* ; sa hauteur est de 1m21. Un

attique de 1mètre de hauteur la surmonte. La présence de cet attique, qui règne autour du Temple, indique jusqu'à l'évidence que la façade principale n'a dû jamais être surmontée d'un fronton. Les parties de l'architrave, comprises entre deux colonnes consécutives, sont formées par des monolithes. Au-dessus des colonnes d'angle ces pierres sont réunies par un assemblage du genre des queues d'aronde.

2-4 Pilastres

Des pilastres ont été placés sur les deux façades latérales et sur celle de derrière, de manière à présenter entre eux des distances égales d'axe en axe, de 2,93m chacune ; ils sont en relief sur le mur de 0,12m. La disposition analogue se retrouve dans le Temple de Cora. Leur argumentation et leurs dimensions sont tout à fait identiques avec celles des colonnes et de même que ces dernières, ils ont une diminution constante de la base au chapiteau.

Il était en quelque sorte de règle, sous les empereurs, dit M. L. Reynaud, toutes les fois que des pilastres étaient associés à des colonnes, d'adopter le même parti pour les ornements des uns et des autres ; les portiques du théâtre de Marcellus et du Colysée, et plusieurs temples d'ordre corinthiens en portent témoignage.

Les pilastres de portique sont semblables à ceux du temple, mais de dimensions inférieures. Leur largeur à la base n'étant que de 0,44m, le module se trouve ainsi réduit à 0m22, et tout le reste proportionnellement. Au lieu de piédestal, ces derniers pilastres reposent sur un simple soubassement d'un mètre de hauteur.

Ni les pilastres, ni les colonnes, ne portent de cannelures. On s'est rapproché en cela de l'art grec où les premiers en sont toujours dépourvus. Cette disposition est une conséquence naturelle du but que l'architecte s'est proposé ; il nous paraît en effet de toute évidence qu'il a cherché à concentrer toute l'attention du spectateur sur la richesse d'ornementa-

tion de l'entablement ; pour y arriver, il a dû nécessairement donner aux colonnes et aux pilastres la plus grande simplicité possible.

2-5 Ornementation

Chapiteau : - Les chapiteaux des colonnes présentent, comme nous l'avons dit, les moulures de l'ordre corinthien, avec ces nuances toutes particulières qui caractérisent l'art chez les Romains et le font distinguer de l'art Grec. Ici, contrairement à ce qu'on voit dans les monuments de la Grèce antique. Les feuilles d'acanthes sont plus accusées et moins arrondies ; elles se recourbent davantage, et leur épaisseur est moindre ; en même temps les volutes sont plus déliées et se détachent avec plus de hardiesse.

Corniche : - Sur la corniche, on ne voit ni modillons, ni têtes de lion ; les oves se retrouvent dans le quart-de-rond : elles sont avec nervures, et le chapelet est placé en dessus au lieu de l'être en dessous. La cymaise porte un genre de palmettes simples avec trêfles.

Architrave : - La frise est supprimée, et l'architrave vient immédiatement après la corniche, ce qui constitue ce qu'on appelle une corniche architravée. Cette architrave est divisée en caissons de forme alternativement carrée et rectangulaire. Le milieu des premiers correspond à l'axe des colonnes ou des pilastres ; on y voit la tête de bélier ou de taureaux des sacrifices avec les bandelettes. Les seconds contiennent les attributs de Minerve : la chouette aux ailes déployées, foulant aux pieds deux serpents, placés tels qu'on les voit dans les statues anciennes, rampant devant la déesse et entrelacés de rameaux d'olivier.

Attique : - Les divisions de l'architrave se retrouvent sur l'attique en prolongement vertical. Les parties surmontant les têtes de bélier ne contiennent pas toutes le même dessin. Dans les unes, on a figuré des guerriers armés de pied en cap ; dans quelques autres, on voit Hercule s'appuyant sur sa massue; d'autres encore représentent des trophées d'armes composés de boucliers, de haches, de casques, de cuirasses à écailles. Beaucoup, de ces sculptures sont presque effacées, mais, cependant, assez distinctes pour permettre d'en faire l'étude complète. De même, les divisions intermédiaires sont diversement remplies : les unes renferment deux cornes d'abondance croisées, séparées par trois rosaces, dont les deux extrêmes soutiennent une tête de Méduse ; les autres sont fermées par cinq rosaces auxquelles viennent aboutir trois festons entrelacés, terminés par des rosettes et supportant également deux têtes de Méduse aux extrémités. Cette dernière disposition est particulière aux deux façades latérales seulement.

Dans celle de derrière, on ne voit que trois rosaces et deux festons non entrelacés. Ajoutons que l'attique à un socle, mais qu'il est dépourvu de corniche.

Plafonds : - Compris entre les colonnes sont aussi très richement décorés : on y distingue des fleurs, des feuilles, des corbeilles de fruits, des emblèmes divers d'une finesse d'exécution remarquable. Les dessins qui accompagnent cette notice et par lesquels nous avons essayé de reproduire une partie de ces mêmes ornements, seront suffisants, nous l'espérons, pour rendre intelligible au lecteur ce que la présente description aura laissé d'incomplet et d'obscur.

• Observations générales sur l'ensemble du monument :

- Le Temple de Minerve porte le cachet d'une grande originalité. La suppression de la frise, remplacée par un attique couvert d'ornements, lui donne un aspect tout

particulier ; l'absence du fronton laisse présumer qu'il était remplacé par des statues surmontant la façade principale; il y en avait peut-être même au-dessus de chaque colonne et de chaque pilastre. L'attique n'ayant pas de corniche, cette dernière hypothèse nous paraît très plausible. Nous ne connaissons pas de dispositions semblables dans l'architecture ancienne.

La corniche présente de la dimension trop faible de hauteur et saillie ; elle paraît écrasée sous le poids des décorations accumulées sur l'attique. L'architrave aussi est ornée trop richement et l'ensemble paraît un peu court et surchargé. En général, l'idée d'innovation prédomine dans ce monument ; tout semble indiquer un artiste cherchant à s'affranchir des prescriptions ordinaires de l'art. Il avait encore sans doute les illusions de la jeunesse ; peut-être même avait-il l'ambition de se poser en chef d'école par l'invention d'un genre nouveau ? Quoiqu'il en soit de ces conjonctures, pour arriver à son but, il a sacrifié, nous pouvons presque dire impitoyablement, le correct gracieux, la règle à la fantaisie, la simplicité au goût du siècle pour l'excès d'ornementation.

Hâtons-nous d'ajouter que ces imperfections sont plutôt celles de son époque que de l'architecte lui-même, qui, dans la conception et l'exécution des détails, a fait preuve d'un talent réel. Toutes les sculptures sont dessinées avec le plus grand soin, placées avec un goût parfait, et témoignent d'une imagination vive et puissante.

En résumé, l'épithète de beau, sous le point de vue artistique, n'est point applicable tout à fait, à notre avis, au Temple de Minerve. Mais malgré ses défauts, inévitables à tout commencement de décadence, il est, dans son ensemble, excessivement joli, coquet, gracieux, original, qualités qui doivent suffire pour le rendre digne d'une étude sérieuse.

Nous ne pouvons assigner de date précise à la construction de ce monument ; il nous paraît impossible qu'il soit antérieur au règne des Antonins.

Arc De Triomphe De Caracalla

L'arc de triomphe de Théveste est du genre de ceux appelés *Quadriformes*. Sa forme est celle d'un carré parfait, dont chaque face représente un arc de triomphe ordinaire à une seule arche. D'après cette disposition, il devait de toute nécessité être isolé complètement et orner sans doute le milieu d'une place ou d'un établissement public. « Avant la découverte de ce monument, dit M. Letronne, il existait un seul arc debout, présentant le même caractère : C'est l'arc de Janus Quadrifrons, à Rome ; mais, ajoute-t-il ceux qui se rappellent la construction de ce dernier, conviendront que celui de Théveste est infiniment plus riche et plus élégant »

Nous avons devant nous le dessin détaillé de l'arc de Janus ; il suffit d'y jeter un coup d'œil pour partager l'opinion de M. Letronne : L'arc de triomphe de Théveste est un véritable chef-d'œuvre d'architecture et doit être rangé parmi les monuments les plus remarquables et surtout les plus rares de l'antiquité romaine. Les matériaux qui ont servi à sa construction sont des pierres calcaires très blanches, d'un grain serré fin et assez tendre pour l'exécution des nombreuses sculptures dont il est orné. Nous n'avons pas encore trouvé dans les environs de Théveste, les carrières d'où cette pierre a été tirée. Le marbre ne figure pas dans cette construction.

Le massif du monument se compose de quatre piédroits, réunis deux à deux par des arceaux de 4,60m de portée, avec une hauteur sous-clé de 8,30m. Chacun de ces piédroits est un carré de 3,17m de côté, et l'ensemble des quatre est également disposé en carré; ce dernier a 0,94m dans ses deux dimensions. En avant de chaque façade s'élèvent quatre colonnes d'ordre corinthien, deux de chaque côté de l'arceau et

Le premier de ces tableaux montre que les proportions des colonnes sont à peu près celles adoptées généralement dans l'architecture romaine. Ce qui frappe surtout dans le deuxième tableau, c'est la hauteur démesurée de l'entablement comparée à celle de la colonne. Dans l'ordre corinthien, cette hauteur est ordinairement représentée en modules par 4.0, 4; 5, 4.6, 5.0 tout au plus.

Ordre	Module	Hauteur Colonne		Hauteur Architrave		Hauteur Frise		Hauteur Corniche		Hauteur totale Entablement	
Corinthien	0m30	5.73	19.10	0.56	2.67	1.25	4.17	0.69	1.73	2.63	6.77

Ces chiffres diffèrent notablement de celui de 8.77 du monument que nous étudions. D'où provient cette différence ? De la trop grande dimension de la frise dont la hauteur était obligée, par suite des inscriptions qu'elle était destinée à recevoir. Ces inscriptions sont composées d'un certain nombre de lettres ayant une hauteur et un écartement déterminés à l'avance ; il fallait donc un minimum d'espace nécessaire pour les contenir. Afin de remédier à cet inconvénient d'une frise trop élevée, qui ne pouvait manquer de faire prendre à l'ensemble un aspect lourd et écrasé, l'architecte a terminé l'architrave en forme de corniche, assez petite à la vérité, mais suffisante pour faire prendre à la frise l'apparence en quelque sorte d'un attique surmonté d'une deuxième corniche.

Cette disposition nous semble bien imaginée ; mais a-t-elle réussi complètement à donner au monument toute l'apparence de légèreté convenable ? Nous laisserons aux personnes, plus compétentes que nous en architecture, le soin de répondre à cette question délicate.

L'espace intérieur, terminé latéralement par les arceaux et les piédestaux, est dans l'état actuel à ciel ouvert. Primitivement, il n'en était point ainsi : une voûte en plates-bandes formant plafond, le fermait dans sa partie supérieure ; on en

distingue encore la corniche et le commencement des caissons richement décorés et recouverts de sculptures d'une finesse d'exécution remarquable. Ce plafond devait être d'un effet magnifique. D'autres plafonds, semblables sans doute au précédent, existent encore dans un parfait état de conservation, entre les pilastres et les colonnes des façades, ainsi que dans les intervalles qui séparent les démaillons de la corniche. Nous en avons reproduit les principaux dessins sur la planche suivante, afin que le lecteur puisse lui-même en admirer la richesse et le bon goût.

La décoration de l'entablement est aussi très élégante, et tout à fait en harmonie avec l'importance du monument. La corniche, surtout, est admirable : le grand effet est produit par les modillons qui soutiennent le larmier ; ils sont très chargés, terminés chacun par une feuille d'acanthe et reliés par le plafond sculpté dont nous venons de parler. Ce qui les relève encore davantage. C'est le fond complètement uni et dépourvu d'ornements sur lequel ils sont placés en reliefs. Les feuilles d'acanthe de l'architrave, qui remplacent les arrêtés vives des retours, nous paraissent également une disposition très heureuse. L'architecte a sacrifié, en cela, au goût prédominant de son époque, dont le défaut capital était, comme on sait, l'excès d'ornementation. Au-dessus et tout autour de l'entablement règne un attique simple et uni de 0,40m de hauteur.

La corniche est en saillie sur la frise de 0,51m, tandis qu'elle ne dépasse que de 0,43m l'attique, ce qui fait surplomber ce dernier de 8cm : il n'en résulte pourtant rien de choquant pour l'œil, et la corniche prend une plus grande apparence de solidité.

Sur la façade Sud, cet attique sert de piédestal à un petit édicule à quatre colonnes, que M. Letronne appelle tetrakionion ou tetrastyle. Il est placé dans l'axe même de la porte et disposé pour recevoir une statue. Des considérations de symétrie suffisent pour démontrer que ce tetrastyle ne pouvait pas être le seul du monument. Ici, deux hypothèses se

présentent, toutes deux d'une probabilité égale à priori. La première consiste à admettre qu'il y avait, dans le principe, deux édicules ; l'un au-dessus de la face sud, c'est celui qui existe encore, et un autre semblable au-dessus de la face nord. Par la seconde hypothèse, tout aussi possible que la précédente, on supposerait que chacune des quatre façades avait son tétrastyle qui la surmontait.

Voyons si l'étude des différentes inscriptions qui couvrent la frise et l'intérieur des piédroits nord du monument, ne jettera pas quelque lumière sur cette question intéressante, en montrant à laquelle de ces deux hypothèses, il convient de donner la préférence.

Voici ces inscriptions telles que nous les avons relevées sur place ; leur interprétation est extraite de l'ouvrage déjà cité de M. L. Renier sur les monuments épigraphiques de l'Algérie.

N°1 - Sur la frise de la façade Ouest

Juliae Domnae Augustae, Matri castrovum el Augusti, el senatus et patriae
IVLIAE – DOMNAE – AVG – MATRI
CASTRORVM – ET – AVG – ET – SEN – ET – PATRIAE

On voit que cette inscription est dédiée à Julia Domna, femme de l'empereur Septime Sévère et mère des deux empereurs : Bassianus Caracalla et Publius Septimius Géta. Septime Sévère mourut, on se le rappelle, en février 211 après J. C et l'année suivante, en mars 212, Géta fut assassiné par son frère Caracalla, dans les bras même de leur mère. Sur toutes les inscriptions dédicatoires, qui tombent dans l'intervalle, de ces deux dates, l'impératrice douairière Julia Domna était appelée, dans le principe, MAY – AVGG-NN, mater Augustorum nostrorum duorum. Mais après la mort de Géta, les noms, les titres de ce prince et jusqu'aux lettres isolées qui pouvaient

en rappeler, même indirectement, le souvenir, ayant été martelés sur les monuments publics, les sigles GG et NN ont dû subir le même sort : on les a remplacés par les lettres simples G et N, ce qui fait MAT – AVG.- N. mater Augusti nostri, ou quelque fois seulement MAT – AVG. MATER AUGUSTI.

Dans l'inscription qui nous occupe, le titre de MAT. AVG, figure sans martelage.

D'après ce qui précède, on doit conclure d'une manière tout à fait certaine qu'elle est postérieure à l'année 212 et en même temps antérieure à l'année 217, époque de l'assassinat de Caracalla et de la mort de Julia Domna.

Voilà donc deux limites assez restreintes déjà, qui comprennent la date de l'achèvement du monument. Voyons si au moyen des inscriptions ultérieures, nous ne parviendrons pas à les resserrer encore davantage.

N°2 - Sur la frise de la façade Est

DIVO – PIO – SEVERO – PATRI
IMP – CAES – M – AVRELI – SEVERI – ANTONINI
PII – FELICIS – AVG – ARAB – ADIAB – PARTH
– MAX – BRIT
MAX – GERM – MAX – PONT – MAX – TRIB
– POT – XVII – IMP – II
COS III – PROCOS – P P

Divo pio Severo patri Imperatoria Caesaris Marci Aurelii
Severi Antonini pii felicis Augusti, Arabici Adiabenici Parthici
maximi, Britannici maximi,
Germanici maximi, Pontificis maximi, Tribuniciae polestalis
XVII, Imeratoria II,
Consulis IIII, proconsulis, patris patriae

Cette deuxième inscription est dédiée à Septime Sévère, père de l'empereur régnant Bassianus Caracalla, qui lui-même y figure (comme partout, du reste, sur les monuments

africains) sous les noms de Marcus Aurelius Antoninus. Ces noms, si chers au peuple romain et si vénérés encore par lui. Ce fut en 196, à Viminacium, ville de la Mésie supérieure, au moment où allait s'ouvrir la lutte terrible contre Albinus, que Septime Sévère, en adroit politique, les avait fait donner à son fils, en même temps qu'il s'éleva aux dignités de César et d'Imperator destinatus (héritier présomptif). Quant à la date de l'inscription, elle est précise : c'est celle de la dix-septième puissance tribunicienne de Caracalla. Il nous sera facile de trouver à quelle année de notre ère elle correspond. En effet, ce prince fut revêtu, pour la première fois, de la puissance tribunicienne, dans le courant de 198, quelque temps avant le départ de son père pour la guerre des Parthes en Mésopotamie ; d'après cela, la dix-septième année de cette époque qu'il convient de rapporter l'achèvement et l'inauguration de l'arc de triomphe de Théveste.

La troisième inscription, celle de la façade Sud, est presque illisible ; néanmoins, quelques défectueuses qu'elle soit, on y reconnaît une dédicace à Caracalla lui-même, et les quelques lettre qui ont été respectées par le temps, jointes à l'inscription précédente, ont suffi à M. Renier pour la restituer en son entier de la manière suivante :

nini Pii Germanici Sarmalici nepoli, divi Antonini Pii pronepoli,divi Hadriani abnepoli, divi Trajani Parthici el divi Nervae abnepoti, Marco Aurelio Antonino Pio Felici Augusto Arabico Adiabenico Parthico Maximo Britannico Maximo Germanico Maximo, pontifici maximo, tribuniciae polestatis XVII, imperatori II, consuli IIII, proconsuli, patri patriae.

Comme précédemment, Caracalla porte dans cette inscription les noms de Marcus Antoninus Pius. Elle renferme en outre le cortège ordinaire et complexe des épithètes hyperboliques que cet empereur avait pris l'habitude de se conférer ; on y rencontre aussi (ce qui est plus rare) cette gé-

néalogie fictive par laquelle Septime Sévère s'était nommé. de son propre chef, fils de Marc-Aurèle, essayant ainsi d'enter sa dynastie héréditaire sur le trône adoptif des Antonins, Vains efforts ! Moins de cinq lustres s'écoulent entre la mort du fondateur de la dynastie sévérienne et l'assassinat de son dernier rejeton Alexandre Sévère. Dans l'intervalle, presque tous les membres de la famille subissent le même sort, et tombent sous le fer des prétoriens. Septime Sévère était cependant doué d'une énergie sans bornes, d'un courage à toute épreuve. Il avait des talents incontestables ; c'était un génie vaste et puissant. D'où vient cette durée éphémère de son œuvre ? C'est que l'édifice qu'il avait construit reposait sur un sol fangeux, et les matériaux en étaient vermoulus.

À cette époque de passions effrénées et de vices sans nom, la gangrène de la corruption avait envahi toutes les parties du corps social. On faisait encore de grandes choses : mais si le colosse romain n'avait pas cessé tout à fait d'avancer, c'était plutôt en vertu de la vitesse acquise que par sa propre force d'impulsion. Le moment approchait où, chez lui, le souvenir devait remplaçait l'espérance, car bientôt il allait entendre sonner l'heure de la vieillesse, non de cette vieillesse qui est douce récompense d'une vie irréprochable et bien remplie, mais de cette vieillesse anticipée, décrépite, qui est la conséquence funeste et inévitable de honteux débordements. La véritable grandeur des nations est basée sur la liberté et la vertu ; elles seules consolident les dynasties.

L'inscription de la façade nord n'existe plus : l'entablement est complètement démoli jusqu'à la hauteur des chapiteaux des colonnes.

Récapitulons :

- 1° Façade Ouest consacrée à Julia Domna ;
- 2° Façade Est consacrée à Septime Sévère ;

- 3° Façade Sud consacrée à Caracalla ;
- 4° Façade Nord consacré à ....

Ce rapprochement suffit pour démontrer que l'intention primitive de l'architecte avait été de consacrer la quatrième façade à Géta. Chaque membre de la famille impériale régnante aurait eu ainsi un côté qui lui était dédié tout spécialement. Mais l'assassinat de ce prince arrivé pendant la construction même de l'édifice, a dû changer ces dispositions et donner au moment de l'inauguration une autre destination à cette quatrième façade. Par quelle inscription la dédicace à Géta aura-t-elle été remplacée ? Cette question nous fait entrer dans le vaste champ des conjectures.

Cependant, quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas qu'aucun autre personnage vivant de l'époque, eût-il fait partie de la famille impériale, ait pu figurer sur ce monument. Le tyran jaloux et soupçonneux aurait cru déroger à sa dignité en partageant quoi que ce soit avec un simple mortel. Cette élimination faite, nous ne voyons que trois hypothèses qui se rapprochent de la vérité : ou bien cette quatrième face contenait une deuxième inscription louangeuse, dédiée soit à Caracalla lui-même, soit peut être à son père Septime Sévère ; ou bien encore elle était consacrée à quelque divinité, la déesse Minerve, par exemple. Nous serions assez tentés d'admettre cette dernière supposition. Chez les Romains de cette époque, la famille impériale était appelée *domus divina*, et ses membres ne se croyaient nullement déplacés dans la société des dieux. Minerve paraît d'ailleurs avoir été adorée, de préférence à tous les autres habitants de l'Olympe, par les Thévestins : c'était leur déesse tutélaire, leur patronne en quelque sorte

Peut-être même la colonie avait-elle été fondée sous l'invocation de cette divinité ? Ces considérations nous semblent

suffire pour donner une certaine probabilité à ce que nous venons d'avancer.

L'inscription plus-haut, qui est gravée sur le pied-droit nord-ouest du monument à gauche, en sortant de la ville actuelle, va jeter de nouvelles lumières sur cette question si intéressante déjà sous tant de rapports

En 211, peu de temps après la mort de ce prince, Cornelius Egrilianus meurt à son tour et laisse à ses deux frères Thévestins toute sa fortune, qui devait être considérable. Comme nous allons le voir.

Avant d'aller plus loin, qu'on nous permette une remarque. L'inscription ne dit pas la ville dans laquelle mourut Egrilianus ; nous ne savons donc pas s'il était à Théveste, dans son quartier général, ou peut être accidentellement dans quelque autre ville, lorsqu'il fut surpris par la mort ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il était dans l'exercice de ses fonctions, car s'il avait été en retraite, la syllabe « ex » aurait nécessairement précédé son titre de Praefectus.

Continuons : Tout en laissant sa fortune à ses deux frères, le commandant de la 14ème légion Gémina leur imposa, par un testament, un certain nombre de legs particuliers, auxquels ils étaient obligés de faire droit, sous peine, sans doute, de perdre l'héritage. Nous ne connaissons pas, d'ailleurs, le détail de toutes les charges qui pesaient sur eux ; mais trois des conditions qu'ils devaient remplir, sont relatées sur notre inscription, à laquelle on pourrait donner le titre suivant :

• Extrait des codicilles du testament de caïus cornelius egrilianus

1er Codicille : *On élèvera un arc de triomphe surmonté de deux tétrastyles qui renfermeront les statues des deux Augustes. On érigera aussi dans le forum des statues au divin Sévère et à la déesse Minerve. Deux cent cinquante mille sesterces seront employés à l'exécution de ces divers travaux.*

Comme nous l'avons vu, on pouvait être jusqu'ici dans l'hésitation sur le nombre des tétrastyles, et le supposer indifféremment de deux ou de quatre avec des chances égales de probabilité. Ce qui précède lève toute incertitude à cet égard et en fixe le nombre à deux irrévocablement. Les deux Augustes dont parle l'inscription ne peuvent être que Géta et Caracalla.

Le monument a donc été décrété et son exécution commencée dans le court espace de temps pendant lequel ces deux empereurs ont régné simultanément, c'est-à-dire en 211 ou dans les commencements de 212 au plus tard. Nous savons déjà qu'il a été terminé vers 214-215 ; il a donc fallu près de trois ans pour le construire.

Ce qui est démontré aussi, c'est que l'intention primitive a été de consacrer la façade nord à Géta et de la surmonter de la statue de ce prince. Un seul point reste dans le vague : par quelle statue celle de Géta a-t-elle été remplacée, quand on a inauguré le monument ? Notre opinion que c'était ou la statue de Septime Sévère ou celle de la déesse Minerve, semble confirmée par l'inscription même qui, toutefois, ne précise pas à laquelle de ces deux hypothèses il convient de donner la préférence.

2ème Codicille : *Une deuxième somme de deux cent cinquante mille sesterces sera consacrée à donner des bains gratuits à tout le peuple dans l'établissement des thermes.*

Ajoutons tout de suite qu'une dernière inscription, sur le pied-droit nord-est, vis-à-vis celle qui nous occupe, indique minutieusement tous les jours de l'année auxquels ces bains gratuits étaient octroyés. Ces jours sont au nombre de 64, et inégalement distribués dans les différents mois. Quant à l'inscription, nous croyons inutile de la rapporter ici en son entier ; elle a pour titre : *Dies gymnasiorum in testamento Cor-*

nelii Egriliani, et figure dans l'ouvrage déjà cité de M. Renier sous le n° 3.086.

Ces bains n'étaient pas donnés une fois pour toutes ; nous croyons plutôt que tous les ans, aux jours indiqués, le peuple y avait droit. Le legs était donc annuel ; on doit en conclure : Au chapitre des recettes, la balance de ces 171.094 sesterces s'établissait :

Par les 30.000 sesterces d'Egrilianus ;

Par d'autres donations peut être qui nous sont restées inconnues ;

Par le produit des recettes des bains non gratuits qui se payaient sans doute à un prix supérieur à celui établi plus haut.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les considérations de toutes sortes auxquelles cette partie de l'inscription peut donner lieu. Elle suffirait pour prouver, si nous ne le savions déjà, l'existence d'une vaste administration financière régulièrement constituée, dont une branche devait faire partie de cette admirable organisation municipale qui, toute seule peut-être, préservera l'empire d'une dissolution complète pendant la grande anarchie militaire de 235 à 284, et qui, certes, fut dans le siècle suivant, l'obstacle principal pour en retarder la chute définitive.

En même temps, si nous suivons un ordre d'idée différent, que penser d'une nation où le dernier des citoyens d'une ville de province avait droit annuellement, par un legs de particulier, à soixante-quatre bains gratuits, outre ceux, peut être que lui accordaient déjà les institutions locales existantes ? Des mesures semblables, dans un but d'hygiène publique, sont louables sans doute, mais, poussées à l'excès, elles dégénèrent en mollesse et conduisent infailliblement un peuple à la décadence. Pouvait-on espérer encore quelques services militaires d'un soldat qui avait contracté de pareilles habitudes efféminées ? Ou plutôt, était-il possible seulement qu'un tel citoyen consentit encore à faire le rude métier de

légionnaire ? Mélange bizarre de force coloniale et de faiblesse déplorable ! Il était temps de l'édit de Caracalla fût promulgué pour rendre un instant la vie à ce grand corps sur le point d'expirer.

3ème Codicille : *Cent soixante dix livres d'argent...Et quatorze livres d'or seront déposées au Capitole et employées à ....*

Les lacunes du texte, notre érudition très restreinte et le manque absolu de matériaux ne nous permettent pas d'expliquer davantage cette partie de l'inscription ; aussi nous abstiendrons-nous de toutes observations à ce sujet. Quant à la valeur intrinsèque en numéraire que représentaient les 170livres d'argent et les 14livres d'or, nous allons essayer de la déterminer :

La livre romaine est de 327grammes ; les 170livres pesaient donc 327 x 170 = 55,590grammes, d'une valeur de 11 118 francs ou 63.215 sesterces.

À l'époque où nous sommes arrivés, le rapport qui existait alors entre les valeurs d'un même poids d'argent et d'or était 4/18°. Les quatorze livres d'or équivalaient donc à 14 x 18 = 252livres d'argent, qui, elles-mêmes, d'après ce qui précède, valaient 93.707 sesterces, comme on le verra, d'après un calcul facile à établir.

Ceci posé, récapitulons, afin de connaître la somme totale des dons faits par Egrilianus à sa ville natale :

1°	Pour la construction d'un arc de triomphe	250.000 sesterces
2°	Pour 64 bains gratuits à chaque citoyen	250.000 sesterces
3°	170 livres d'argent	62.215 sesterces
4°	14 livres d'or	93.707 sesterces
Total		656.922 sesterces

Ces six cent cinquante-six mille neuf cent vingt-deux sesterces, équivalent à 115.536 francs 13 de notre monnaie.

Néanmoins, nous n'aurons qu'une idée très imparfaite de l'importance plus ou moins grande de cette somme, si nous ne connaissons par le rapport entre les deux valeurs comparatives d'une même quantité de numéraire prise alternativement au commencement du 3ème siècle, et de nos jours. Or, ce rapport l'arc de triomphe lui-même, va nous fournir le moyen de l'établir approximativement. En effet, ce monument a coûté à construire 250 mille sesterces, ce qui fait 43.979 francs environ de notre monnaie.

Essayons de déterminer à combien reviendrait la construction d'un semblable monument, d'après les prix actuellement en vigueur à Tébessa :

Etat estimatif de la dépense à faire pour construire L'arc de triomphe de Théveste, à savoir	
- Déblais, 300m3 à 2 francs	600 francs
- Maçonnerie de fondations, 300m3 à 15 francs	4.500 franscs
- Maçonnerie de remplissage, 570m3 à 15 francs	8.550 francs
- Maçonnerie de pierres de taille, 430m3 à 80 francs	34.400 francs
- Taille de parement droit bouchardé finement, 800m² à 12 francs	9.600 francs
- Même parement courbe pour les arceaux, 90m² à 18 francs	1.620 francs
- Taille de moulure, 150m² à 30 francs	4.500 francs
- Pour l'exécution de la corniche, 300 journées de sculpture ordinaire ou de tailleur de pierres très adroit, à 15 francs	4.500 francs
- Pour l'architrave, 400 journées semblables à 15 francs	6.000 francs
- Pour la frise, 260 journées semblables à 15 francs	3.000 francs
- Pour les 16 grandes colonnes, ébauches, transport, taille des fûts et des bases, mise en place, tout compris, 800 francs	12.800 francs
- Pour les 8 colonnes des tétrastyles (même détail), 300 francs	2.400 francs
- Pour les sculptures des 24 chapiteaux des colonnes, à 30 journées de sculpture chacun, fait 720 journées à 23 francs	18.000 francs
- Pour les sculptures des 16 chapiteaux de pilastres et de quelques parties difficiles de la corniche et de l'architrave, 250 journées de sculpture à 23 francs	6.250 francs

- 20 mètres de plafond sculpté à 300 francs	6.000 francs
- Pour les 4 médaillons, 120 journées de sculptures à 25 francs	3.000 francs
- Pour les plafonds et corniches des deux tétrastyles	2.000 francs
- Total	130.720 francs

A ajouter, une partie variable suivant les prétentions des artistes auxquels on s'adressera, et que nous croyons pouvoir estimer de la manière suivante en moyenne :

- Deux statues en marbre, transport et mise en place tout compris	25.000 francs
- Honoraire de l'architecte, environ	12.000 francs
- Pour les appointements d'un bon conducteur des travaux pendant deux années	12.000 francs
- Frais divers, de comptabilité, imprévus, etc.	10.280 francs
Total général	190.000 francs

Ce chiffre de 190.000 francs, quoiqu'incertain à cause de la partie variable qu'il renferme, est cependant d'une approximation suffisante pour prouver qu'au commencement du 3ème siècle de notre ère, la valeur de l'argent numéraire était de quatre à cinq fois plus grande qu'à notre époque contemporaine, et que, par suite, le legs fait par Caïus Cornélius Egrilianus à la ville de Théveste, devait offrir, d'après nos idées modernes, une valeur effective de 450 à 500 mille francs environ. Nous nous abstiendrons de toutes réflexions sur le chiffre qui pouvait représenter, même approximativement, la fortune de toute la famille Cornelia. Seulement il est prouvé, d'après ce qui précède, d'une manière incontestable, que cette famille devait être une des plus riches et des plus influentes de la numidie.

Ici se termine ce que nous avions à dire sur l'arc de triomphe de Théveste, considéré comme monument de la période romaine proprement dite. Vers la fin du 5ème siècle (nous le prouverons dans la suite). Plus tard, Solomon, en relevant

les murs de l'antique cité, adopta pour le tracé d'un des côtés de la citadelle, le prolongement de la façade sud du monument ; en fermant, d'ailleurs, par une maçonnerie grossière, les arceaux des façades Est et Ouest, ainsi que la partie supérieure de l'arceau nord, il transforma de cette manière en porte de ville et tour de flanquement, ce bel édifice dont les restes devaient encore être magnifiques. Vandalisme byzantin, que l'ingénieur de Justinien aurait pu éviter facilement, par une modification de tracé insignifiante. Peu lui importait de continuer une œuvre de destruction déjà commencée avant lui ; était peut-être lui-même Hun ou Goth, ou originaire de ces nombreuses peuplades barbares qui composaient les armées byzantines.

Nous reviendrons sur cette question lorsque nous parlerons des ruines qui remontent à l'occupation des Romains du Bas-Empire.

4) La conduite d'eau et Aqueduc d'Aïn-El-Bled

Conduit souterrain d'Aïn-Chela – Koubba Sidi Djaballah et Ruines diverses

La ville arabe moderne de Tébessa occupe l'emplacement même de la partie de l'antique Théveste, transformée en citadelle byzantine. Au moment de l'occupation française, les trois côtés Nord, Est et Sud étaient entourés de vastes jardins. Ceux du Nord et de l'Est existent encore et sont remarquables par leur étendue et leur beauté. Au Sud, où ils étaient de médiocre importance, on les a fait disparaître complètement ; l'annexe française et la place du marché les ont remplacés.

Les premiers (Côtés Nord et Est) sont arrosés par la source Aïn-el-bled, les seconds (Côté Sud) l'étaient par la source d'Aïn-Chela. Des travaux considérables, d'origine romaine, ont été exécutés autrefois pour l'aménagement des eaux de l'une et de l'autre de ces deux sources.

Aïn-el-Bled (débit 2.000 litres à la minute)

Il en reste intact :

1° la chambre d'eau ;

2° un conduit maçonné en pierres de taille de 50cm de longueur, à 1m50 en moyenne au-dessus du sol ;

3° un aqueduc traversant le ravin de Théveste et amenant les eaux de la rive droite, à la rive gauche.

A ce dernier endroit, tout vestige de conduit disparaissait et les Arabes distribuaient l'eau dans leurs jardins au moyen de *sakias* (rigoles) variables suivant les besoins du moment.

Les Français ont rehaussé l'aqueduc, ils ont restauré la chambre d'eau et le conduit qu'on a prolongé jusque dans l'intérieur de la ville, où il fournit maintenant l'eau nécessaire à la consommation journalière. Des prises d'eau d'ailleurs ménagées de distance en distance, pour l'arrosage des jardins.

En explorant le terrain avec attention, on retrouve les traces de dix ou douze conduits secondaires qui partaient, les uns, du conduit principal que nous venons de décrire, les autres de la chambre d'eau même. Plusieurs d'entre eux traversaient le ravin sur des aqueducs dont les culées existent encore. En quelques endroits, on voit aussi, entaillés dans la pierre, les emplacements des vannes établies pour concentrer, suivant les besoins, l'eau dans les différents quartiers de la ville. Un dernier conduit, partant de cette même chambre d'eau, prend une direction tout à fait opposée aux précédents : il s'éloigne de la ville et débouche dans le ravin de Sidi Mohammed-Chérif, à un endroit où l'on aperçoit encore les traces d'un immense barrage. Le but de ce barrage est évident : il était destiné à retenir les eaux, soit pluviales, soit de source, qui descendaient de ce ravin et dans le cas où elles étaient insuffisantes, on y suppléait par une partie des eaux d'Aïn-el-Bled.

Ce qui est évident aussi, c'est qu'autrefois il y avait à cet endroit des jardins qui, certes, ne devaient le céder aux jardins actuels, ni en grandeur ni en importance. Le trop plein du barrage se déversait dans un puits ou plutôt dans un bassin circulaire de près de onze mètres de diamètre. Au-dessus de ce bassin, il y avait sans doute des norias, des chapelets ou autres machines hydrauliques pour élever et distribuer les eaux.

La chambre d'eau, le conduit principal et l'aqueduc qui existe encore, remontent à la fondation de la ville. L'examen des maçonneries suffit pour le prouver; elles sont en tout analogues à celles de la partie inférieure du cirque – amphithéâtre, et le tuf y prédomine. Quant aux autres constructions dont nous venons de parler, elles ont été élevées peu à peu, à mesure que la ville augmentait d'importance

Et d'après cela, il serait difficile d'assigner à chacune d'elles une date précise. Cette source alimentait les quartiers Est, Nord et Nord-ouest de la ville. Quant aux quartiers Sud et Sud-ouest, ils recevaient leurs eaux de la source d'Aïn-Chela.

Aïn-Chela : (Débit 50 ou 60litres à la minute). Cette source sort d'un conduit romain en maçonnerie, situé à 10 ou 12mètres au-dessous de la surface du sol ; et qui fut découvert en 1852 à la suite de quelques fouilles faites pour aménager les eaux. Ce conduit a 0,80m de largeur et 1,30m de hauteur intérieurement. On a déblayé les terres dont il était rempli sur une longueur de 300mètres environ, et en exécutant ce travail, on est tombé successivement sur quatre puits placés de distance en distance. D'autres puits, parmi lesquels le puit principal, au fond duquel se trouve la source, restent encore à découvrir.

La forme de ce conduit est extrêmement tortueuse et bizarre, son exécution a dû offrir des difficultés sérieuses, et il

n'est pas probable qu'il remonte à la fondation de la ville. Ce n'est pas à une époque où tous les moyens sont restreints qu'on entreprend un travail de cette importance, d'autant plus qu'il aura fallu un temps plus ou moins long avant, que le hasard me fit découvrir une source placée à 12 ou 15mètres sous terre. Ce qui précède prouve que les quartiers Est et Nord ont été les seuls construits tout d'abord. La première extension de la ville a eu lieu vers l'Ouest ; ce n'est qu'en dernier lieu, au milieu, ou peut-être même à la fin du deuxième siècle, qu'elle s'est enfin étendue vers le Sud.

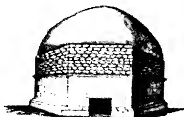
Le monument servant actuellement de Koubba au marabout Sidi Djab-Allah

Koubba de Sidi-Djaballah : À mille mètres de l'arc de triomphe, dans la direction du nord-est, on aperçoit les restes d'un monument qui présente l'aspect d'un grand piédestal ayant sa base, son dé et sa corniche. Le contour de ce piédestal est un hexagone régulier, ayant 5,70m de diamètre ; sa hauteur est de 2,50m. Il est entièrement construit en pierres de taille dont les assises ont 0,50m de hauteur en moyenne.

A la forme près, qui est hexagonale, au lieu d'être circulaire, ce monument a quelque analogie avec un autre situé à quelques lieues de Constantine, sur l'Oued-Smendou ; nous voulons parler du tombeau des Lollius.

L'intérieur de ce monument est creux, et les murs ont 0,60m d'épaisseur. Nous n'avons aperçu aucune trace de porte primitive : les Arabes y ont pénétré en déchaussant une pierre de la base et une autre de la première assise inférieure du dé, de manière à former ainsi une ouverture de 1m20 de hauteur sur 0m80 de largeur.

En même temps, ils ont jeté sur la partie supérieure une voûte en dôme s'appuyant sur la corniche ; la maçonnerie de cette voûte est recouverte d'un crépissage, et le tout, suivant leur coutume, a été blanchi à la chaux, intérieurement et extérieurement.



Qoubba Sidi Djaballah

Aucune inscription n'indique la destination de ce monument et ils ne nous appartiennent pas de faire la moindre hypothèse à ce sujet. Il sert actuellement de sépulture à un marabout très vénéré du pays, *Sidi Djaballah*, dont nous rapporterons peut être un jour la légende merveilleuse.

Une dernière ruine de l'époque romaine proprement dite est située dans l'intérieur de la ville actuelle, sur l'axe et à 280m environ au sud de l'arc de triomphe. Elle est connue à Tébessa sous le nom de la maison romaine et occupait un espace rectangulaire dont les limites seraient assez faciles à déterminer, à cause des masures arabes qu'elle contient et dont elle est enveloppée.

Ce bâtiment est construit entièrement en pierres de taille finement bouchardées ; quelques murs de refends qui existent encore, indiquent en partie la distribution intérieure. Sa hauteur était de 9 à 10mètres au-dessus du sol.

Une corniche nous portait à faire cette hypothèse, c'est cet appui pris sur deux tours de la fortification. En effet, l'ensemble de ce bâtiment et de la partie de l'enceinte comprise entre ces deux tours, constituait un véritable réduit intérieur dans la grande citadelle, tout à fait indépendant de cette dernière. Dans le cas d'une révolte de troupes, cette disposition était on ne peut plus propice à procurer une défense momentanée, avec un petit noyau de soldats restés fidèles.

Le voisinage de la porte Aïn Chela, qui, peut être, était enclavé dans cette enceinte intérieure, pouvait d'ailleurs fa-

voriser, soit l'entrée dans la place d'un corps de secours, soit la retraite dans certains cas extrêmes. D'après Procope et les autres historiens contemporains, les insurrections n'étaient pas trop fréquentes dans les armées byzantines, à cette époque de faiblesse et de barbarie ; il nous paraît donc très rationnel de penser que les ingénieurs d'alors aient cherché, autant que possible, à se prémunir contre ce danger permanent par le tracé même des forteresses qu'ils étaient appelés à construire.

Beaucoup d'autres monuments soit publics, soit privés, devaient orner l'antique Théveste ; leurs traces mêmes ont été pour une large part dans cette œuvre de destruction. Parmi eux nous citerons en première ligne le théâtre, dont l'existence nous est révélée par l'inscription suivante (L. Renier, n°3.094) :

VI INGRESSVS THEATRI
CTE CVSTODIAM LOCI IVSSE
RVNT

Nous ne dirons qu'un mot des fragments de corniche, des fûts de colonnes, et surtout des nombreux chapiteaux, la plupart en marbre blanc et de l'ordre corinthien, que chaque coup de pioche, pour ainsi dire, fait découvrir. Leurs dimensions excessivement variables, leurs sculptures plus ou moins achevées, depuis l'état de simple galbe jusqu'aux formes les plus déliées et les plus élégantes, indiquent suffisamment qu'ils remontent à des époques différentes et devaient appartenir à des monuments parfaitement distincts les uns des autres. Nous avons vu, entre autres, plusieurs débris de ces chapiteaux, dont le module, était de 0,60m, ce qui donnerait une hauteur de colonne de près de 12mètres. En y ajoutant 5 mètres environ (8 modules environ) pour l'entablement, on arrive au chiffre respectable de 20mètres au minimum, non compris

l'attique ou le fronton, pour la hauteur de l'édifice dont ces mêmes chapiteaux faisaient partie.

Aucun auteur, à notre connaissance, ne parle de Théveste d'une manière détaillée. L'histoire de cette cité est gravée sur la pierre ; c'est celle des monuments que nous venons de décrire. En les examinant avec soin, en les étudiant sans cesse, en les comparant aux autres ruines si nombreuses, qui sont éparses sur le sol algérien, on parvient à se faire une idée approximative de cette civilisation romaine, si différente de la nôtre, qui, pendant six siècles, domina dans tout le nord du continent africain.

La politique stratégique de Théveste était très importante au point de vue offensif, placée au pied des derniers contreforts de l'Aurès, elle pouvait servir avantageusement de base d'opération pour manœuvrer soit au nord, soit au sud de cette chaîne de montagnes. Cette position n'avait certes pas échappé aux premiers généraux romains chargés de la conquête du pays, et il n'est pas impossible que cette considération ait été, dans le principe, une des causes déterminantes de ses origines.

D'après cela, Théveste, comme beaucoup d'autres villes, aurait commencé par être un camp, passager d'abord, permanent dans la suite, transformé en cité par un décret de Vespasien, et, élevé par un des premiers Antonins au rang de colonie romaine. Néanmoins, peu de temps après la fondation de la ville, cette importance militaire a dû décroître rapidement. Au fur et à mesure de la pacification du pays, elle se porta vers Lambèse, sans doute parce que ce dernier poste était plus au centre de la province et plus rapproché des populations guerrières qu'on avait encore à combattre. Bientôt la garnison ne se composa plus que d'une cohorte ou peut être seulement d'une fraction de cohorte de la 3ème légion Auguste, pour le service de sûreté de la ville. Une preuve incontestable de ce que nous avançons, c'est l'absence presque totale de tombeaux de légionnaires.

Comme position défensive, un coup d'œil sur la carte suffit pour montrer que l'occupation de Théveste, avec un corps de troupes régulières, devait couvrir parfaitement à Carthage contre toute invasion venant du Sud. Soit de la Numidie, soit de la Bysacène. Elle a été justement appréciée, nous allons le voir bientôt, par l'eunuque Solomon, successeur de Bélizaire dans le commandement des armées Byzantines.

Nous ne pouvons pas en dire autant des deux premiers Gordiens, qui négligèrent complètement ce point important dans leur tentative éphémère de s'emparer du trône impérial. C'était un tort immense. Leur désastre suivi de leur mort n'aurait pas eu lieu sans doute, si, avant de destituer Capellien, ils avaient seulement eu la précaution de concentrer à Théveste quelques cohortes de la 3ème légion Auguste, dont le dévouement leur était assuré.

Cette simple manœuvre aurait suffi pour arrêter Capellien dans sa marche tournante par la route méridionale de l'Aurès. Ce dernier ne trouvant, au contraire, aucun obstacle devant lui, surprit facilement Carthage avant qu'il ne fût possible aux troupes régulières, cantonnées à Lambèse, d'arriver au secours de cette capitale. Telle est du moins notre opinion, si toutefois il nous est permis, avec notre faible autorité, de porter un jugement sur de tels événements à une telle distance.

Au commencement du IIIe siècle, sous le règne de Septime Sévère, Théveste avait atteint son apogée de richesse et de splendeur. C'est à cette dernière époque qu'il convient de faire remonter la construction de ses monuments principaux. Elle a dû se maintenir dans cet état de prospérité jusqu'au moment même de l'invasion vandale. Alors, depuis longtemps déjà, l'élément militaire, sauf quelques vétérans peut être, avait complètement disparu.

La majorité des citoyens renfermés dans ses murs étaient des rentiers, des propriétaires, des commerçants, et c'est à eux qu'il convient d'appliquer, du moins en partie, la peinture suivante que Salvien et Saint Augustin font des habitants de

l'Afrique romaine : « Où y a-t il des trésors plus grands que ceux des Africains ? Où trouver un commerce plus florissant et des magasins plus remplis ? Le Prophète Êxéchiel disait à Tyr : Tes trésors regorgent d'or et d'argent que tu as acquis par l'étendue de ton commerce ; moi, je dirai de l'Afrique que son commerce l'enrichissait tellement, que non seulement ses trésors étaient pleins, mais qu'elle paraissait pouvoir remplir ceux de tout l'univers.

Carthage, jadis l'émule de Rome par sa puissance et par sa vertu guerrière, ne fut-elle pas depuis la rivale de cette ville par sa splendeur et sa majesté imposante ? Carthage, la Rome de l'Afrique, renfermait dans son sein tous les ressorts de la machine gouvernementale de la république : Là était le siège de toutes les magistratures de toutes les institutions de l'État ; là il y avait des écoles pour les arts libéraux, des auditoires pour les philosophes, des chaires pour toutes les langues et pour chaque branche du droit public. Là il y avait aussi une nombreuse garnison et des autorités militaires de tous les rangs ; là résidait un gouverneur civil qu'on appelait proconsul, mais qui était puissant qu'un consul. Là il y avait des administrateurs publics et des fonctionnaires plus ou moins élevés en grade, et portant chacun un nom différent ; là, chaque rue, chaque place, chaque avenue de la ville et chaque classe de la population avait ses magistrats.

Il nous paraît plus que probable que Théveste était une des places servant d'entrepôt pour le commerce actif que les Romains entretenaient avec l'Afrique centrale, au moyen des caravanes, et dont les branches principales étaient, comme on sait, les pierres précieuses, la poudre d'or, l'ivoire, les esclaves noirs et les bêtes féroces destinées soit aux cirques et aux amphithéâtres, soit à faire l'ornement des jardins publics et particuliers. Mais, en outre, elle faisait aussi un grand commerce des produits indigènes du pays.

En effet, ses environs étaient d'une fertilité prodigieuse : de riches moissons couvraient les plaines ; les vignobles et les bois d'oliviers occupaient les coteaux et les flancs inférieurs des montagnes. Les crêtes de ces dernières fournissaient des bois de toutes sortent, entre autres, le cèdre dont on faisait ces tables de luxe, si renommées dans l'antiquité, qu'on les payait plus cher que de grands domaines. Sur les rochers, on trouvait ces limaçons à pourpre servant à teindre des étoffes de toute espèce : les vêtements confectionnés avec ces étoffes étaient tellement estimés que les empereurs les donnaient en cadeaux d'honneur aux fonctionnaires publics dont ils voulaient récompenser les services.

Un exemple entre mille à l'appui de ce qui précède : En parcourant la route Théveste à Ubaza Castellum, nous avons constaté, dans un rayon de deux à trois lieues environ, l'existence de plus de 200 pressoirs, dont les ruines sont encore debout. La table théodosienne porte à 50 milles (87kilomètres environ) la distance de ces deux villes ; cet intervalle est couvert de ruines, villages, aqueducs, routes, temples, villas dont l'ensemble dénote un pays peuplé comme un de nos départements de France, les plus populeux. C'est un véritable désert, sauf quelques douars éloignés à de grands intervalles les uns des autres. MOLL, Capitaine de Génie.

(Annuaire de la Société Archéologique de la Province de Constantine - Capitaine du Génie MOLL - 1856/1857 - Pages 28 à 86)

Note sur le Cirque (Amphithéâtre) de Théveste

• Histoire des recherches

D'après les Archives Musée de Tébessa – Manuscrit M. KOPP – Éditeur

La malchance semble de tout temps s'être acharnée sur les tentatives de dégagements de l'amphithéâtre de Tébessa. Bien que de nombreuses campagnes de fouilles y aient été entreprises, aucune d'entre-elles ne fut menée à bien.

On possède les comptes rendus de quelques-uns de ces travaux mais ceux-ci ne nous apportent rien d'absolu, les uns étant trop superficiels, les autres trop localisés.

Il nous a semblé utile de faire le point actuel du problème à la lumière des dernières découvertes. Pour comprendre tout le danger que représente une étude trop hâtive, j'ai cru bon de résumer tout ce qui a été dit sur cet important monument.

En 1859, un mémoire est rédigé et donne de nombreux détails sur le « cirque » de Tébessa. C'est une « arène circulaire de 40 à 50 mètres de diamètre », dans laquelle s'ouvrent deux entrées opposées, constituées chacune de « deux portes ». Tandis que l'une, celle réservée aux bêtes féroces, est bien conservée, il ne reste de l'autre, celle des gladiateurs, que « des vestiges à peine sensibles ».

Cette description, sur laquelle se sont appuyées beaucoup d'autres, aurait dû attirer la méfiance des savants. Il est en effet tout à fait remarquable, contrairement à l'avis de son inventeur, qu'un cirque soit circulaire et qu'il ait été destiné à montrer des combats, que ce soit de gladiateurs, de fauves ou des deux à la fois.

Il suffit de jeter un rapide regard sur le site pour se persuader que le Capitaine Moll ne l'a pas fouillé ou qu'il ne l'a fait que très superficiellement. Ces élucubrations sont responsables de toutes les erreurs qui ont été commises après lui.

Stéphane G'Sell lui fait confiance, le Docteur Sériziat l'utilise, P. Castel s'y réfère, et cet état de fait se retrouve jusqu'en 1952, dans le guide destiné aux touristes qui est d'ailleurs toujours utilisé. Il est vrai que son auteur montre quelques hésitations à suivre son fantaisiste prédécesseur puisqu'il souhaite une prospection sérieuse. Il ne pourra l'entreprendre que pendant de courtes périodes discontinues et avec des moyens restreints, de novembre 1954 à 1956, et il voit surgir de terre, avec « une profonde surprise..., des voûtes hardies, des portes monumentales, toute une série de galeries sous des blocs énormes et dont il faut admirer à la fois la hardiesse

et l'élégance artistique... des débris de sculptures, d'inscriptions à grands caractères très soignées, des assemblages muraux d'une facture remarquable... « Tout »... un ensemble aussi complexe et aussi bien conservé... ».

Il conclut en disant qu'« il ne semble pas possible de laisser plus longtemps enfouis ses splendides vestiges qui feraient l'orgueil des sites archéologiques ». Il n'a pourtant acquis cet enthousiasme, diamétralement opposé, soulignons-le, à l'avis, du premier fouilleur, qu'au prix d'un pénible travail peu agréable destiné à vider l'amphithéâtre de « l'énorme tas d'immondices » qui l'ensevelissait. Il est vrai que tous ceux qui voudront reprendre ses recherches devront recommencer avec la même persévérance, le chantier retournant invariablement à la décharge publique dès que s'arrêtèrent les travaux, ce qui se produisit hélas de nombreuses fois. Ce n'est en somme que 95 ans après les premières prospections que s'éveille un intérêt qui se manifeste dans les publications scientifiques. Il ne s'agit pourtant que d'un sondage limité à la porte de l'Est.

Nous retrouvons la trace des efforts qui ont suivi ceux de Monsieur Sérée de Roch en 1958, où Monsieur Dollfus, aidé de quelques bonnes volontés, recommence le déblaiement des saletés et recherche l'issue Ouest. On ne trouve que « des éboulis de pierres taillées où l'on distingue même un claveau... des cubes de mosaïques noir et blanc de 2 à 3centimètres de côté ». En 1961 et 1962, Monsieur Pfeiffer, aidé de la commune, relance les travaux. Il se livre à la même désespérante tâche qui consiste à faire recaser les habitants des gourbis qui se sont réinstallés après le départ de ses prédécesseurs, fait établir une clôture, ôter l'amoncellement des ordures, s'efforce, selon ses propres termes, « de nettoyer le terrain ». Cela lui demande des mois d'un dur labeur, cinq millions d'anciens francs, 45 ouvriers. Il part sans avoir eu le temps d'entreprendre la moindre fouille et le chantier retombe dans l'abandon.

Tous ces travaux ont évidemment détruit l'hypothèse de la forme circulaire de l'amphithéâtre, mais ils ne furent jamais assez étendus pour en fixer le tracé approximatif. On pense généralement à deux demi-circonférences reliées par des droites.

En juin 1963, le R. P Jouvanceau, avec cinq ouvriers, fait creuser une tranchée au fond de laquelle il suit le podium dans sa partie Nord. Le Directeur du Service des Antiquités, devant l'intérêt exceptionnel du monument, me confie la double mission de pratiquer quelques sondages là où ce sera possible et de remettre le chantier en état de fonctionner. J'arrive à Tébessa le 02 mai 1964, pour y trouver l'amphithéâtre dans un triste état. Le conservateur assiste, impuissant, à l'envahissement par les mauvaises herbes des rares parcelles de terrain libres de tas d'ordures. Il consacre ses maigres ressources à déterminer la forme de l'arène, ayant compris que c'est la seule chose importante qu'il puisse faire.

La première partie de ma mission se trouve réduite par l'état du site à la recherche des traces de la porte Ouest. Un sondage est ouvert à son emplacement supposé dans le but bien défini d'en retrouver l'un des pieds-droits, à l'endroit où il devait interrompre le podium. Nous ne tardons pas à le découvrir à 4mètres de profondeur dans un mur de grand appareil sur lequel s'appuie encore le départ d'une voûte en claveaux de tuf.

Cette trouvaille rendant indispensable la reprise des travaux sur une grande échelle, nous abandonnons à regret le sondage pour nous consacrer à la remise en œuvre d'une fouille généralisée.

Je trouve d'emblée les autorités locales vivement intéressées par nos recherches et décidées à nous venir en aide, la ressource touristique étant actuellement la seule digne d'être mise en valeur dans cette ville défavorisée. Il nous faut refaire la clôture détruite, expulser les occupants illégaux, nettoyer l'ensemble et le protéger des pillards. Le problème de

l'évacuation des déblais est résolu grâce à l'aide des services communaux qui nous amènent à pied d'œuvre les éléments d'une voie Décauville remisée à Madaure et nous installons à l'Est des fouilles ce chemin ferré.

La seconde partie de ma mission ayant été remplie, je rejoins Alger le 10 juin 1964.

L'avenir pourra seul nous dire si nos espoirs de voir Tébessa s'orner du joyau qu'est son amphithéâtre seront enfin réalisés.

Aspects géologiques et paléontologiques

• Géologie et paléontologie - Région de Tébessa Mémoires – 1860

D'après « Mémoires de la société d'émulation de la provence – Tome II – 1862 – Géologie et paléontologie de la région du sud de la province de Constantine – Par M.M. COQUAND – pp 48-63)

Pour ne pas intervertir l'ordre de notre description que nous subordonnons à celui d'après lequel les terrains trouvent superposés, nous conduirons nos lecteurs dans le territoire de Tébessa.

Tébessa est, sans contredit une des villes les plus curieuses de l'Algérie. Défendue par des murailles fort épaisses et fort élevées que flanquent seize tours carrées, remplie de monuments antiques, dans lesquels respirent des sources limpides qui s'échappent à travers des jardins ou les noyers, les figuiers, le grenadier, le jujubier, la vigne croissent à l'envi les uns des autres et rappellent à l'Européen les régions les plus favorisées du midi de l'Europe.

De hautes montagnes qui se courbent en cirque, et au pied desquelles elle est placée, la ceignent de toutes parts et ne lui laissent d'issue facile que la plaine ouverte vers le Nord, à travers laquelle s'échappent les eaux qui vont grossir l'Oued-Mellègue, un des affluents les plus considérables de la Medjerdah.

Parmi les chaînes de montagnes qui viennent s'intercepter à Tébessa, on doit citer en première ligne le djebel Doukkan, dont toutes les eaux se déversent dans le sahara, et qui, depuis les Brercha jusqu'au-dessus de Rafana, forme, sous divers noms, un chaînon régulièrement dirigé du nord-ouest au sud-est, en conservant une altitude moyenne, coude brusquement à angle droit et se prolonge jusqu'au-delà de Youk's, où il se frange en golfes et en promontoires de l'aspect le plus sauvage et le plus pittoresque. Une faille puissante a séparé le Doukkan du djebel Enouël, qui se trouve rejeté plus vers l'Est, et forme, avec le djebel Bou-Rouman, le djebel Osmor, le djebel Zebissa, le djebel El-Bérika, le djebel El-Lamba, une chaîne dirigée comme le Doukkan, qui se trouve ainsi continué fort en avant dans la Tunisie, malgré son rejet et sa rupture près d'Aïn-Hadjar. Les Romains avaient utilisé ce point de déchirure pour y faire passer une route pavée, conservée encore sur beaucoup de points, et désignée aujourd'hui par les Arabes, sous le nom de Treik-Karretta. Cette route mettait en communication Tébessa avec les autres villes de l'Est. Sans cette faille, le Doukkan n'aurait présenté aucune issue praticable aux voitures. Enfin, au Nord de Tébessa, il se reforme une autre chaîne, dont le djebel Dyr, qui, suivant les mesures de M. Moll, chef du génie du Cercle, atteint l'altitude de 1.625mètres, devient tête de colonne et s'enfonce dans la Tunisie, en suivant toujours la direction nord-ouest-sud-est, et en passant par djebel Bou-Rebaïa, Calaa-es-Senan, le djebel Kifen-el-Heoud et les montagnes du Kef. Le Dyr est relié au système de djebel el-Bérika et par conséquent à celui de Bekkaria et d'Osmor, par djebel Gouraï, qui complète le cirque fermé dont Tébessa est le centre.

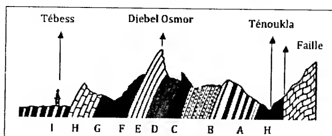
Cette reconnaissance orographique terminée, il ne restait plus qu'à découvrir les systèmes géologiques qui avaient concouru à la formation de ces montagnes.

Pour y procéder avec plus d'ordre, il était convenable de choisir, comme point de départ, les lignes de plus grande

dépression. Or, comme Tébessa est adossée à une barre montagneuse, dont les couches plongent toutes vers le nord-ouest, c'était évidemment dans une direction diamétralement opposée qu'il fallait porter ses investigations, et dans cette intention, après avoir contourné les bords frangés qui dominent la plaine jusqu'à la ville romaine de Bekkaria, nous avons suivi la route romaine tracée dans la dépression de Ténoukla et qui conduit en Tunisie par un col.

On marche alors dans une gorge profondément ravinée, bornée à l'Est par les montagnes calcaires de Bekkaria et de Bou-Rouman, et à l'Ouest, par une série de pics dentelés d'une forme très hardie, dont le plus élevé, le djebel Osmor, est à 1380 mètres au-dessus du niveau de la mer et domine la plaine de 500 mètres environ.

On pouvait croire que les marnes A (figure suivante), dans lesquelles est creusé le chemin, recouvrent normalement les calcaires H du djebel Bou-Rouman ; mais en examinant les points de contact, il est facile de s'assurer que ceux-ci sont beaucoup plus récents, et qu'une faille les a plaqués contre les marnes. Il ne restait donc, pour établir la série des couches, qu'à remonter les escarpements d'après une ligne perpendiculaire à leur direction, et de rejoindre Tébessa par le djebel Osmor.



A : Marnes grisâtres.
B : Calcaires avec marnes avec Turrilites costalus (étage rhotomagien).
C : Calcaire argileux *Ostrea carinata.*
D : Marnes eaerentoniennes moyennes.
E : Calcaire marneux avec Inoeceramus problematicus.
F : Calcaire avec *Rad. Cornu-pastoris* (étage angoumien).
G : Argiles marneuses avec *Amm. Requieni* (étage mornasien).
H : Calcaire avec *Hip. Organisans* (étage provencien).
I : Base de la craie supérieure.

Cette opération n'est guère praticable le premier jour que l'on met le pied dans ces régions fortunées ; les fossiles se présentent si abondants et si bien conservés que l'œil ébloui ne voit que les fossiles et se préoccupe médiocrement de la place qu'ils occupent. *Le vallon de Ténoukla est, en effet, la* localité la plus riche que je connaisse en restes organisés ; on en jugera par le nombre d'espèces nouvelles qu'elle m'a fournies.

Donnons d'abord les détails de la coupe qui va nous présenter la succession de tous les étages de la craie moyenne, depuis le rhotomagien jusqu'au provencien.

On traverse en procédant du bas en haut :

1°) Un ensemble de marnes argileuses grises A, délitables et traversées par des veines de calcaire spathique ; on y rencontre bien quelques fossiles, mais ils sont indéterminables. Un fragment d'Ammonite m'a paru se rapporter à l'A. Mayori d'*Orb.*, ou à *l'A. Latidorsatus* Michelin.

2°) Un système très puissant de calcaires fuligineux à cassure vive, alternant avec des argiles grises se décomposant en gros rognons ovoïdes vers les points de contact avec les

marnes, et coupés dans tous les sens par de profonds ravins qui en rendent le parcours difficile et pénible. C'est la partie de l'étage rhotomagien fossilifère par excellence.

Voici la liste des espèces que j'y ai recueillies :

Belemnites ultimus d'Orb.	**Ammonites Mantellii Sow.**	**A. rhotomagensis Lam.**
A. varians Sow.	Nautilus Mermeti Coq.	Scaphites oequalis Sow.
Turrilites costatus Lam.	T. Scheuchzerianus Bosc.	T. leoevigatus Coq.
T. Tenouklensis Coq.	T. difficilis d'Orb.	Fusus Villei Coq.
F. incertus Coq.	Pterecera Peinii Coq.	P. Dutregei Coq.
Rostellaria Meoevusi Coq..	Pholadomya Molli Coq.	Mactra Didonis Coq.
Arcopagia depressa Coq.	Lavignon Baylei Coq.	Venus Cleopatra Coq.
Dutrugei Coq.	V. Fatima Coq.	V. Forgemolli Coq.
V. Mauritanica Coq.	V. Mousoe Coq.	V. Reynesi Coq.
V. rhotomagensis d'Orb.	Astarte amygdala Coq.	A. cardiniformis Coq.
A. Delettrei Coq.	A. Gaboe Coq.	A. lacryma Coq.
A. punica Coq.	Crassatella africana Coq.	C. Baudeti Coq.
C. Picteti Coq.	C. pusilla Coq.	O. Syphax Coq.
O. Overwegi de Buch	O. auressenxis Coq.	O. Senaci Coq.
Gervilia ala Coq.		

Cette éumération de fossiles suffit, indépendamment des espèces nouvelles, pour faire reconnaître dans les calcaires et les marnes qui les contiennent, l'équivalent des couches de Sainte Cathérine près de Rouen ou notre étage rhotomagien. Ce que cette faune offre de remarquable, c'est la quantité prodigieuse d'huîtres qu'elle renferme.

On suit les calcaires rhotomagiens jusqu'en Tunisie ; car dans une razzia exécutée, sous son commandement chez les Frachiches, M. Delettre a recueilli, l'année dernière, dans cette tribu, l'*Ostrea Syphax*.

3°) En remontant vers djebel Osmor on trouve, au-dessus des assises précédentes, un second système de calcaires C, que ses caractères extérieurs permettent de distinguer

difficilement de celui qui le supporte. Ce sont toujours des alternances de calcaires et de marnes grisâtres ; mais on n'y observe plus les mêmes fossiles ; aux *Ostrea syphax*, *Overwegi* et Delettrei ont succédé d'autres espèces d'huîtres, parmi lesquelles on remarque les *Ostrea flabellata* d'Orb., O. *carinata* Lam., O. *Baylei* Gueranger, O. *vesiculosa*, puis les *Nautilus triangularis* Montf., *Pterodonta inflata* d'Orb., *Cardita Beuquei* Coq., C. *Delettrei* Coq., *Forgemolli* Coq., C. *Nicaisei* Coq. Et Haime.

Il n'était pas sans intérêt pour moi de retrouver dans ces calcaires, et l'ordre voulu, mon étage carentonien avec les fossiles les plus caractéristiques du département de la Charente.

4°) Vient ensuite un sous-étage entièrement marneux D, peu riche en fossiles.

5°) Enfin, comme complétant l'étage carentonien, des calcaires marneux F, bleuâtres, feuilletés, formant corniche au-dessus de la source (Aïn Ténoukla), au pied du djebel Hadjar – Sefra, et rempli d'Inoceramus problematicus.

Une fois bien renseigné sur la valeur des faunes que je passais successivement en revue, et voyant que jusqu'à Tébessa les bancs se superposaient avec régularité, il ne me fut point difficile d'annoncer à l'avance les résultats des investigations qu'il me restait à faire, et je me rappelle encore la surprise qu'éprouvèrent les officiers qui m'accompagnaient, en vérifiant sur place la vérité de mes prévisions.

6°) Au-dessus des marnes à Inocérames surgissent de grandes masses d'un calcaire compact, disposées en bancs épais et formant le piton d'Osmor, (mot qui, en arabe, signifie pain de sucre). En suivant un ravin profond qui se détache des flancs de cette montagne et qui a entamé vivement les couches, on suit la succession des nombreuses assises dont ce système est constitué et dont le détail, puisqu'il ne touche qu'à la pétrographie, serait ici sans intérêt. Deux assises ont fixé plus particulièrement mon attention ; l'une consistait en

un marbre rougeâtre, formant des bancs très épais et remplis de Radiolites lumbricalis d'Orb., l'autre, contiguë, en un calcaire grisâtre, à cassure lithographique et littéralement pétri de *Radiolites cornu-pastoris*. Je ne pouvais être mieux servi par les circonstances. Je retrouvais donc, sous le méridien de Tébessa, mon étage angoumien, comme je l'avais retrouvé dans le midi de la France, placé au même niveau géologique et renfermant les mêmes espèces de Rudistes.

7°) En descendant sur Tébessa, et dans le voisinage des Fours à chaux construits par le génie militaire pour le service de la place, je voyais succéder aux calcaires angoumiens, un système très développé de marnes grises G, formant des dépressions bien marquées, des espèces de larges fossés au milieu des calcaires solides. Ces marnes s'éboulent avec facilité et contiennent une quantité très considérable de fossiles dont le plus grand nombre se retrouve à Uchaux. C'était effectivement là l'équivalent des grés d'Uchaux et leur place. On va en juger par les fossiles suivants :

A. Deverianus d'Orb.	**Ammonites papalis d'Orb.**	**A. Requieni d'Orb.**
Arca Matheroni d'Orb.	**Cardium guttiferum Math.**	**Trigonia scabra Lam.**
Fusus Requieni d'Orb.		

Parmi les espèces nouvelles, je citerai : *Rosetellaria sutu-ralis* Coq., *Rostellaria sepulta* Coq., *R. Bekariensis* Coq., *F. Strangulalus* Coq., *F. Julieni* Coq., *Strombus numidus* Coq., *S. cariniferus* Coq., *Otostoma Fourneli* Coq., *Bulla Tevesthensis* Coq., *Buccinum cretaceum* Coq., *Natica elatior* Coq., *N. oequiaxis* Coq., etc.

Voilà donc une faune remarquable, placée entre les calcaires à Radiolites *cornu-pastoris* et *R. lumbricalis* d'un côté et les calcaires à Hippurites cornu-vaccinum et organisans de l'autre, c'est-à-dire, entre les étages angoumien et provencien, qui, dans le midi de la France et en Afrique, est spéciale

et n'offre aucune espèce commune avec celles des étages contigus. Il y a lieu certainement à établir en sa faveur une séparation que rendent nécessaire les lois de la superposition et celles de la paléontologie. Mon intention était de proposer, pour les couches qui la renferment, le nom d'étage Thévesthien qui eût rappelé l'antique ville de Tébessa, où elles sont si bien représentées ; mais j'ai craint qu'on élevât des réclamations contre cette dénomination, à cause de la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité pour la généralité des géologues, de pouvoir étudier la localité type qui avait motivé sa création. Afin d'échapper à cet inconvénient, et remarquant que les grès d'Uchaux et de Mornas, dans le département de Vaucluse, ne sont pas moins célèbres dans l'histoire de la géologie que le gisement de Tébessa le sera un jour, j'ai préféré choisir le nom de Mornasien pour indiquer notre étage nouveau, qui prend ainsi place entre l'étage angoumien (horizon du *Radiolites cornu-pastoris*) et l'étape provencien (horizon de l'*Hippurites cornu-vaccinum*).

8°) La série du groupe de la craie moyenne est terminée, dans la région que nous décrivons, par des bancs très puissants d'un calcaire sans marnes H, d'une couleur ocracée, due à des infiltrations de ferhydraté qui a pénétré la masse sous forme de trainées irrégulières. Ce calcaire a été exploité sur une vaste échelle par les Romains et a fourni la presque totalité des matériaux qui figurent dans les constructions de Tébessa antique et de Tébessa du Bas-Empire. Le sol, à trois kilomètres autour de la ville, est littéralement couvert de pierres de taille, que le génie militaire n'a eu que la peine de déplacer, pour construire ses enceintes fortifiées, ses casernes et ses établissements militaires.

On voit encore dans les ravins sans eau qui dépècent les flancs septentrionaux du djebel Osmor et qui établissent une ligne de séparation tranchée entre la montagne proprement dite et la plaine, on voit encore, disons-nous, les carrières d'où est sorti un nombre si prodigieux de blocs. Les anciens

ont utilisé avec beaucoup d'habileté la disposition des bancs calcaires au-dessus des marnes de l'étape mornasien, en attaquant la partie des escarpements qui faisait saillie, et en précipitant dans les ravins les blocs détachés. C'est dans les calcaires ocracés qu'on recueille les *Hippurites* organisans et H, *Cornu-vaccinum* ; nous y avons découvert, en outre, une Caprina nouvelle, (*C. Matheroni* Coq.). C'est donc l'étage provencien.

La plaine est occupée par les argiles de l'étage sanctonien ; mais comme le sol est transformé en steppes, sous lesquels toute la roche disparaît, il est impossible de se renseigner sur la manière dont les couches s'y trouvent disposées. Nous avons à faire observer aussi, qui pour ne pas donner à la coupe représentée par la figure précédente, des proportions trop étendues et que ne comportait pas la justification de la page, nous avons exagéré l'inclinaison des couches, et omis d'indiquer, dans les environs de Tébessa même, un raplatissement des couches de l'étage provencien H, grâce auquel l'étage mornasien G affleure au-dessous de la zaouïa de la peuplade nègre, ainsi que dans quelques coteaux que l'on traverse pour se rendre à Rafana.

Si les grandes discussions qui ont retenti à la société géologique de France, à la suite de la classification nouvelle que nous avons proposée pour les étages de la craie moyenne et de la craie supérieure, n'avaient trouvé sur le sol français tous les éléments d'une solution désirable, nous aurions pu invoquer, à l'appui de notre opinion, la coupe remarquable que nous avons tracée des environs de Tébessa et dans laquelle nous voyons alignés dans le même ordre qu'en Europe, les divers termes d'une formation importante, autant par son extension géographique que par les faunes variées qu'elle présente. Il était curieux surtout de constater, jusque dans le Désert même du Sahara la présence des Rudistes qui ont imprimé à la craie du midi de l'Europe cette physionomie particulière qui en rend l'étude si intéressante.

En suivant le chemin romain nommé Trik – Karetta, c'est dire, en se dirigeant droit vers le sud, on marche constamment sur le revers du djebel Osmor, et le plus souvent sur l'étage provencien, et quand celui-ci est dénudé, sur l'étage mornasien. Cependant, les premiers mamelons que l'on traverse, avant d'atteindre l'oued Rafana, sont occupés par des marnes et des calcaires argileux C, qui ne contiennent plus aucun fossile.

On peut suivre l'étage provencien, que son ossature solide fait si bien reconnaître de loin, jusqu'au-delà du djebel Enouël, où commence la chaîne du Doukkan proprement dite ; au-dessous de l'Aïn Hadjar, il se coude brusquement à angle droit, suit la direction est-ouest., et vient se lier au djebel Bou-Rouman, qui lui-même se ramifie au-dessus de Bekkaria, jusque dans la Tunisie.

L'antique basilique de Tébessa possède un grand assortiment de marbres et de granites, mis en œuvre pour l'ornementation de ce magnifique édifice. Parmi ces marbres, presque tous de provenance exotique, on remarque fréquemment une variété à fond rouge, traversée dans tous les sens par des bandes parallèles blanchâtres. Ces bandes ne sont autre chose que le test cristallin de la *Radiolites lumbricalis*, et le fond rouge, le ciment qui les unit.

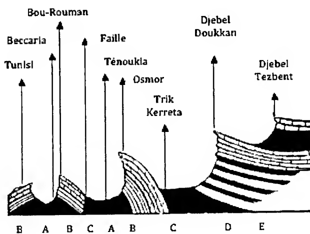
Les carrières d'où provient cette variété existent au-dessous de Trik-Karetta, et occupent la même position que les calcaires rouges analogues à R. *lumbricalis* que nous avons signalés au-dessous d'Osmor.

À part la couleur et la texture de la roche, on peut dire que ce singulier Rudiste est aussi répandu dans les montagnes de Tébessa que dans les coteaux d'Angoulême. Seulement, en Afrique, il constitue un marbre, tandis que dans la Charente il constitue une pierre de taille.

Le djebel Enouël formant le cap le plus méridional de la craie moyenne, et les terrains qui le recouvrent appartenant, jusqu'au Sahara, à la craie supérieure et aux formations ter-

tiaires, c'est vers le Nord qu'il fallait tendre pour en finir avec elle.

Lorsqu'on franchit les crêtes du Bou-Rouman par la gorge de Ténoukla, on marche d'abord sur les couches à *Hippurites organisans* D ; puis, en descendant sur Bekkaria, on passe successivement en revue les étages mornasien et angoumien C, carentonien B et rhotomagien A. Une fois arrivé à la naissance de la plaine qui vient se fermer à Bekkaria même, on voit les terrains se courber en forme de voûte ; de sorte qu'en gravissant les escarpements qui sont opposés à ceux du Bou-Rouman, on rencontre, mais dans un ordre ascendant, la même série de couches que l'on a déjà traversées. Comme les fossiles qui caractérisent ces étages sont les mêmes que ceux que nous avons déjà fait connaître, il deviendrait inutile d'en faire ici une nouvelle énumération.



Au Nord de Tébessa s'éleva la montagne du Dyr, composée, comme celle de Doukkan qui se dresse au Sud, à sa base, par les étages de la craie supérieure C et D, et à son sommet, par les étages suessonien et nummulitique E et F.

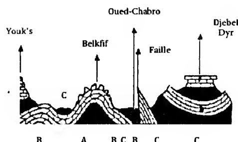
L'oued Chabrou coule dans une plaine qui sépare le système de montagnes qui vers l'Ouest se soude avec le Doukkan par les djebels Belkfif – Djebel Haloufa – Djebel Gourigueur et Youk's.

Une seconde chaîne fortement accidentée et hérissée de pics, court, parallèlement au plateau du Dyr, vient former le djebel Zeitoun, dans le cœur même des Ouled Yahia Ben Taleb, et domine la rive droite de l'oued Chabrou jusque dans la plaine du Tarf.

L'étage provencien B constitue les crêtes de cette chaîne qui supporte la craie supérieure du Dyr, de la même manière que le djebel Enouël supporte la craie supérieure du djebel Doukkan. Une faille en face d'oued – Chabrou, coupe brusquement les couches et fait butter contre son pied les marnes C à *Micraster brevis*. La série normale se succède dans le djebel Belkfif, qui est un centre de bombement, et qui, vu de Tébessa, sollicite vivement le regard, à cause de l'écartèlement de ses crêtes. Les calcaires provenciens éprouvent une deuxième inflexion dans leur prolongement vers Youk's, où l'étage santonien C se montre recouvert par les calcaires campaniens D.

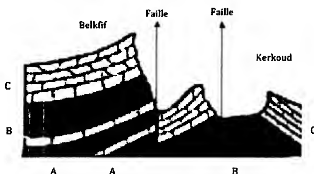
Si le djebel Belkfif, surnommé par les Tébessiens le chapeau-du- gendarme, offre dans l'abrupte qui fait face au Sud une physionomie si pittoresque, il est loin de conserver cet aspect dans le sens de son inclinaison. Il se joint vers le nord avec le djebel Aïchiour, dont les couches se relèvent, et forment un abrupte dans un sens inverse. L'intervalle est occupé par les marnes santoniennes qui forment la base de Djebel Haloufa.

Enfin, une coupe tracée de Belkfif à Kerkoud-el-Dyr.



A : Etage rhotomagien
B : Etage mornasien et provencien
C : Etage santonien
D : Calcaires campaniens
E : Etage suessonien
F : Etage nummulitique

Un des éperons les plus avancés du djebel Dyr donne les relations exprimées par le diagramme suivant :



A – Etage angoumien B – Etage mornasien C – Etage provencien

et traduit l'orographie de cette partie de la vallée de Chabrou, en expliquant, par les deux failles qui dépècent le massif, l'existence des trois pics et leur hauteur inégale. Il est difficile de concevoir une contrée plus tourmentée que le Sud

de la province de Constantine. Si l'on voulait relater tous les accidents particuliers dont la stratification est affectée, il faudrait entrer dans une foule de détails qui, en se répétant à chaque ligne, finiraient par enlever tout son intérêt à la partie descriptive.

Voilà les seuls points, dans le Cercle de Tébessa, où se trouvent représentés les étages de la craie moyenne, et nous avons vu, qu'à l'exception de l'étage albien, que les soulèvements n'ont pu parvenir à faire apparaître au jour, la série est aussi complète que dans aucune contrée d'Europe. Nous voyons, en outre, qu'ils ont fourni à la faune crétacée un contingent imposant que de nouvelles recherches décupleront infailliblement, lorsqu'elles seront dirigées dans un but purement paléontologique.

Pour retrouver une seconde localité, en Algérie, aussi remarquable que le vallon de Ténoukla, nous devons franchir, sans nous y arrêter, les montagnes qui séparent Tébessa de Batna, qui toutes appartiennent à la craie supérieure, jusqu'aux limites occidentales du djebel Tafrent, et étudier les environs de cette dernière ville.

• Septembre 1868 – On nous écrit de Tébessa

Extrait de « Revue Africaine – Volume 12 – Journal des travaux de la Société Historique Algérienne – par les membres de la Société - 1868 – Pages 329-332 »

- Je vous adresse ci-joint, copie de cinq inscriptions trouvées il y a quelques mois en extrayant des pierres de taille d'un mur romain enfoui maintenant sous le sol, à l'intérieur de l'annexe de la casbah française de Tébessa.

- Ces inscriptions figurent sur des stèles enlevées de leurs places primitives pour la construction de ce mur, qui date par conséquent d'une des reconstructions antiques de Tébessa.

Les caractères sont très gravés et la taille des stèles et très soignée. Elles sont en sûreté dans notre musée provisoire, mais en plein air.

- Je vous adresse aussi quelques fragments d'inscriptions que j'ai déterrés à Henchir Metkidès près du djebel Tazbent, sur le plateau des Nememcha. C'est à ce henchir que M. le capitaine du génie Moll place les ruines de Tymphas. Je ne pense pas que ce que je vous envoie ait déjà été publié.

- Si vous jugez utile la publication de ces inscriptions et fragments, je lirai avec bien du plaisir dans la revue l'explication de « misso sacco, Arabi » et « I D D D », énigmes épigraphiques qui m'intriguent beaucoup.

- Aussitôt que je le pourrai, je me rendrai à Bir Oum Ali, le texte de Salluste à la main, pour voir si sa description peut s'appliquer au terrain, mais je puis vous dire dès à présent que le tombeau de C. Julius Dexter ne se trouve pas dans les ruines même de Bir Oum Ali ; il est isolé dans un ravin, à près d'un kilomètre de là.

C'est un renseignement que j'aurais dû vous donner tout d'abord. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'il soit mentionné dans son épitaphe qu'il est de la ville voisine.

- Veuillez agréer, etc.

Le Chef de bataillon – E. SERIZIAT
Commandant Supérieur du Cercle de Tèbessa

1°) Annexe de la casbah française de Tébessa

- Voici les inscriptions trouvées à cet endroit et qui sont mentionnées dans la lettre de M. Le commandant Seriziat, dont nous allons reproduire les copies et les descriptions :

- **N° 1** – Dans un cadre à moulures, sur un cube haut de 0.95 c, large 0,50 c, épais de 0,56 c, en caractères de 0,15 c à la 1ère ligne, de 0,07 c à la 2ème et de 0,05 à la 3ème.

SADVNTI
OB MERITA
MISSOS SACCO

Notez que la moulure qui est complète à gauche n'a qu'un filet à droite, ce qui fait supposer que de côté une autre pierre de même forme lui était juxtaposée et contenait probablement le complément d'un texte dont la seule partie que nous ayons sous les yeux demeure par ce fait assez énigmatique.

Il y a un signe séparatif en forme de cœur à la fin de la 1ère et de la 2ème ligne ; et l'A final de la 2ème ligne se termine en une sorte de palme.

- **N° 2** – (mêmes dimensions que le n° 1). Ici, au contraire de la pierre précédente, la moulure est complète à droite et n'a qu'un de ses membres à gauche. Cependant, le sens est complet dans les quatre lignes suivantes :

CVRIAEVNIlettres de 0,075 mil
VERSAEETAVlettres de 0,075 mil
GVSTALOBMElettres de 0,07 c
RITAlettres de 0,05 c

- **N°s 3 et 4** – Ces deux blocs de mêmes dimensions et formes que les précédentes, ne contiennent chacun que ce mot répété en double expédition, en lettres de 0,10 c : **ARABI**

Notons que la moulure qui encadre cette double épigraphe est complète, ce qui exclut l'hypothèse d'une autre pierre venant y ajouter quelque nouvel élément.

- **N° 5** – (haut – 0,95 c; large 0,062. épaisseur 0,053). Sur ce bloc, dans un cadre à moulures arrondi par le haut et auquel manque la baguette de droite, est cette ligne unique : **I. D. D. D**

• L'oued Mellègue

Extrait de « Géographie militaire Livre VI Algérie et Tunisie – Par le Colonel NIOX – 2ème édition - 1890 – pp184-185 »

Est non moins intéressant. Il est formé de deux branches. La branche occidentale dessine un long sillon orienté du sud-ouest au nord-est, qui est prolongé dans l'Aurès par la vallée de l'oued el-Arab. On n'y trouve aucune localité importante ; la route de Constantine à Tébessa la traverse au Bordj Meskiana, centre de quelques belles cultures européenenes.

La branche orientale de l'oued Mellègue, appelée oued Guelat, descend des montagnes de Tébessa. Elle correspond par ses sources, d'une part avec l'oued el-Hathob (Route de Kairouan), de l'autre avec la vallée de l'oued Hallaîl (route des oasis de Ferkane et de Négrine).

À l'époque romaine cette contrée riche et peuplée comme le témoigne, le philosophe Apulée et par saint Augustin qui en étaient originaires. Plus tard, elle fut dévastée par les Vandales, puis par les Arabes.

Tébessa (ancienne Théveste), au pied des derniers contreforts du djebel Doukkan, est certainement la plus belle ville romaine de l'Algérie. Ses magnifiques remparts, en partie détruits par les Vandales, bien qu'on leur ait pris la plupart des matériaux des constructions militaires modernes. On y peut encore admirer un arc de triomphe bien conservé, un temple de Minerve et les ruines d'une vaste basilique en dehors des portes. La Tébessa moderne n'occupe qu'une partie de l'emplacement de la Théveste romaine. Sa population n'est que de 3.000 habitants environ, dont un petit nombre d'Européen ; mais la salubrité de son climat à 1100m d'altitude, l'abondance de ses eaux, la beauté de ses jardins, lui promettent un avenir prospère, maintenant qu'un chemin de fer la met en relation avec le Tell.

Théveste était le point de jonction de huit voies romaines ; dont les plus notables étaient celles de Lambèse, de

Constantine, de Souk-Ahras, du Kef par Haydra, où se voient des ruines considérables, et de Gafsa. Tébessa est actuellement le point d'appui de la domination militaire du sud-est de l'Algérie et la place de ravitaillement des colonnes qui ont à opérer dans le sud vers Gafsa, Négrine, et dans le djebel Chechar. Elle est au centre des territoires des Nememcha, grande tribu, restée très longtemps insoumise.

De Tébessa à Souk Ahras, on suit, soit la vallée de l'oued Mellègue, soit la vallée d'el-Méridj. Cette dernière direction, qui est la plus courte, est jalonnée par le bordj du caïd Lakhdar chez les Ouled Sidi Yahia, et par les smalas de spahis d'el-Méridj et d'Aïn Guettar. Ces postes ont été créés à grands frais, mais le sol s'est asséché ; les eaux ont disparu, et les espérances de culture ont été détruites. Ils n'ont d'ailleurs plus de raison d'être depuis que nous occupons la Tunisie, dont ils surveillaient la frontière, et ils n'ont d'autre valeur aujourd'hui que celle de postes de douane. La smala d'Aïn Guettar, à une vingtaine de kilomètres seulement de Souk Arras, est toujours riche ; mais celle d'el-Méridj, dont le nom veut dire les prairies ; dresse tristement ses murs au-dessus de jardins abandonnés et d'une plaine desséchée.

Table des matières

Chapitre III : Epoque Romaine 33

Chapitre IV : Domination Vandale 41

Chapitre V : Époque Byzantine 45

Achevé d'imprimer sur les presses
de la **SARL Imprimerie A. GUERFI & Cies**

« Tébessa à travers l'Histoire » est un recueil de textes, donnant un aperçu sur l'histoire de Tébessa et de sa région, de la préhistoire à la colonisation. C'est une compilation de notices, récits, mémoires, notes,.. etc, classés chronologiquement et émanant de nombreux auteurs, penseurs, explorateurs et chercheurs.

Un travail patient, au terme duquel l'auteur nous donne à lire l'histoire à la fois tourmentée et grandiose, d'une ville, carrefour de civilisations.

Ce recueil de textes est destiné à un public profane, et à tout lecteur soucieux de connaître l'histoire de cette région, plusieurs fois millénaire. Il s'adresse aussi aux étudiants et aux chercheurs qui trouveront une somme de données riche et variée.

Abdelkrim Hanini est né en 1947 à Tébessa. Retraité des finances, il voue une réelle passion pour l'histoire de sa ville natale.



صدر هذا الكتاب بدعم
من وزارة الثقافة

